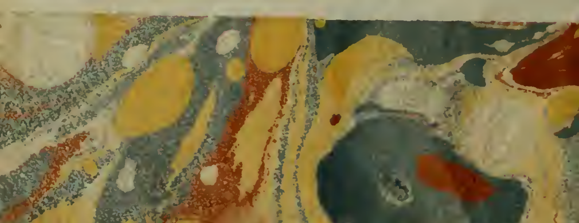






VOYAGE
LITTERAIRE
DE LA GRECE.

VOYAGE LITTERAIRE DE LA GRECE,

OU

LETTRES SUR LES GRECS, ANCIENS ET MODERNES,

Avec un Parallèle de leurs Mœurs ;

Par M. Guys, Négociant,

De l'Académie de Marseille.

TOME SECOND.



A PARIS.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S.-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



VOYAGE
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE, OU LETTRES SUR LA GRÈCE.

LETTRE TRENTE-UNIEME.

SUR LES ARTS.

QUI ne ſeroit tenté, Monſieur, de parler des Arts, en parlant des Grecs, quand même on ne trouveroit plus chez eux aucun de ces précieux monumens qui en rappellent le ſouvenir ?

J'ai dit, dans mes Lettres précédentes, un mot de la Muſique & de

la Poëſie des Grecs ; mais les Conquérans de la Grèce, à l'exemple des anciens Perſes, ne ſouffrent plus ni Peintres, ni Sculpteurs en figures. Avant eux, une Religion ſainte, la plus propre à réformer les mœurs, à réprimer les paſſions, pour mettre, dans un climat dangereux, la chaſteté à couvert des occaſions & des chûtes, avoit déjà borné les progrès des Arts, en proſcrivant les nudités. L'autorité ſouveraine, & le fanatiſme encore plus puiſſant, avoient ſoulevé, dans l'Empire Grec, cette ſecte de furieux qui, ſous prétexte d'abolir un culte idolâtre, briſoient indiſtinctement les ſtatues & les images (1). Comment les Arts, ainſi perſécutés de toutes parts, auroient-ils pû ſe ſoutenir dans le pays où ils avoient régné, & où, formés ſur le ſpectacle le plus brillant de la Nature, ils s'étoient perfectionnés au point que la Grèce pouvoit ſe vanter d'avoir été l'école de Peinture & de Sculpture la plus célèbre qui eût jamais exiſté ?

---

(1) Les Iconoclaſtes.

En m'interrogeant ſur cet objet, à la ſuite de mes recherches, ſi l'on croyoit me réduire au ſilence, voici quelle ſeroit ma réponſe. S'il eſt vrai qu'il faille aller chercher à Rome & en Italie les plus beaux monumens qui nous reſtent de la Grèce, & qu'on en a ſucceſſivement enlevés, on peut du moins reconnoître encore, dans l'ancienne Patrie des Arts, quelques modèles de ces ouvrages inimitables, & par conſéquent eſſayer de rendre raiſon des progrès rapides qui nous étonnent dans ceux qui les exécutèrent. Les talens non développés par l'étude & par l'exercice & demeurés dans l'inaction, y ſont encore aujourd'hui ſous nos yeux. On a peut-être trop négligé de faire cette obſervation : mais je crois pouvoir encore regarder la Grèce comme une école utile pour tous les Arts du Deſſin.

Je voudrois à cet effet oppoſer aux plus beaux tableaux trouvés récemment à Herculanum, parmi tant d'autres médiocres, à ceux même qu'ont décrits Pauſanias & Lucien, les tableaux vivans, animés, qui pourroient continuer de ſervir de modèles aux

Peintres, aux Sculpteurs & aux Poëtes de l'ancienne Grèce, s'ils reparoiſſoient. Je voudrois ébaucher ce qu'une main plus habile pourra terminer un jour.

Mon deſſein n'eſt donc pas de parler des Arts en Artiſte ou en Amateur capable d'en écrire l'hiſtoire, mais de chercher dans la Nation, que j'étudie attentivement, les traces du génie qui les créa, ou la raiſon de ce qu'elle a fait & de ce qu'elle ne fait plus, je veux dire, de la perfection où elle a ſû porter ces Arts juſqu'à leur décadence & à leur chûte.

Je ſais que je ne dois plus chercher dans la Grèce ni de célèbres Artiſtes dont la race y eſt enſevelie, ni des tableaux ou des ſtatues qu'on a détruits, ou enlevés. Mais, après y avoir retrouvé tant d'uſages anciens, je reconnois, ſous le même Ciel, le même génie qui fit autrefois les Peintres & les Poëtes; j'y vois les tableaux vivans & les modèles animés d'après leſquels le talent peut travailler encore avec ſuccès.

Les anciens Grecs, accoutumés à des ſpectacles publics que la corruption des mœurs a toujours rendu trop dangereux, ont dû s'attacher aux Arts

agréables qui repréſentoient & vivifioient les paſſions. Comment n'auroient-ils pas été ſenſibles aux attraits des Arts, échauffés comme ils l'étoient par le chant des beaux vers d'Homère, par les brillantes images de leurs Poëtes, par les merveilles qu'on racontoit du pouvoir & de la ſageſſe d'Orphée; enfin par la vue des chef-d'œuvres de Peinture & de Sculpture dont étoient ornés les Temples & les plus petites Villes de la Grèce?

Quelle Nation a plus fait pour les Beaux-Arts, & les a plus honorés que les Grecs? Les hoſtilités ceſſoient à l'approche des jeux de la Grèce. On oublioit toute animoſité, tout autre ſoin, tout autre intérêt, lorſqu'il s'agiſſoit de diſputer le prix des talens. On diſputoit juſqu'au prix de la beauté qui enflammoit les Artiſtes en leur ſervant de modèle.

Tous les talens s'étoient développés à la fois & brilloient en même tems (2): les Arts ſe tiennent par la main comme les Graces. Dédale eut à peine achevé

---

(2) *Omnia tempus*
Nacta ſuum properant naſci. Claud.

ſon fameux Labyrinthe de Crète, que la Danſe, telle que je vous l'ai peinte ailleurs, imita l'ouvrage de Dédale& forma le tableau le plus riant. Les Grecs excelloient dans l'imitation, & ce talent les caractériſe encore. Leurs Danſeurs & leurs pantomimes l'avoient portée à un point de perfection que nous avons de la peine à nous imaginer. Néron, au rapport de Lucien, avoit un pantomime Grec qui repréſentoit les principaux traits de la Fable avec tant d'énergie & de vérité, qu'il rendoit les objets préſens. Un Prince du Pont qui ſe trouvoit à Rome, après avoir vû jouer ce pantomime, fit les plus grandes inſtances pour l'obtenir de l'Empereur, & Néron lui en témoignant ſa ſurpriſe : » J'ai pour » voiſins, lui dit ce Prince étranger, » des barbares dont perſonne n'entend » la langue ; je penſe que cet homme » pourra nous ſervir d'interprète & » leur faire entendre tout ce qu'il » voudra (3) «.

Les progrès de la Danſe ſuivirent

---

(3) Dialogue de la Danſe.

ceux de la Muſique, & ces deux Arts fleurirent en même tems à Argos. Bientôt on entend chanter les poëſies d'Homère; Simonide, père de l'Elégie, ſoupire; la Tragédie, ſortie du charriot ruſtique de Theſpis, doit ſon cothurne à Eſchile; enfin tous les Arts ſe réuniſſant à Athênes reconnoiſſent la Grèce pour leur patrie.

Telle étoit l'heureuſe influence ou la communication du génie chez cette ſpirituelle Nation : la Muſique, la Danſe, la Poéſie, la Peinture, la Sculpture, tous les Arts raſſemblés ſe ſoutenoient & ſe perfectionnoient réciproquement. Les murs de Thèbes s'élèvent au ſon de la lyre; le Muſicien & le Danſeur étoient Peintres; le Peintre étoit Poëte; l'éloquent Ulyſſe avoit fait de ſes propres mains, ſuivant Homère, le lit où couchoit Pénélope. Il étoit Artiſte & Deſſinateur; il ne peut raconter à Calypſo l'aventure de Rhéſus, ſans la deſſiner ſur le ſable (4).

---

(4) In ſpiſſo littore pingit opus. *Ovid.* De Arte Am. L. 2.

C'eſt ainſi que le Titien, parlant de ſes tableaux, diſoit en ſtyle poëtique: *J'ai peint la Fable de Venus & d'Adonis... Je vous enverrai inceſſamment la Poéſie de Perſée & d'Andromède* (5).

La Nature ſeule fit autrefois dans la Grèce les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens, les Poëtes, en un mot tous les hommes de génie qui ont répandu tant d'éclat ſur cette heureuſe contrée. Une imagination vive, agréable, un eſprit actif, une organiſation fine, un goût délicat, ou plutôt une extrême ſenſibilité, toutes ces diſpoſitions jointes au plus beau Ciel, à l'aſpect des plus riantes campagnes, au gouvernement le plus propre à développer, à étendre encore & à aggrandir le génie qui, ſans la liberté, n'a pas de reſſorts : voilà ce qu'elle avoit mis chez les Grecs, & ce qu'elle y trouva. Elle eut ſeulement à les tourner vers les objets les plus capables d'exercer leur ſenſibilité, & l'on vit naître les Arts. Le goût formé par l'habitude de voir & de produire de belles choſes, on ne

(5) Journal Étranger, Mai 1760.

reconnut plus d'autre empire que celui des Arts & des Talens, ni d'autre bonheur que dans la gloire de la Patrie.

Mais, si l'on ne peut méconnoitre le génie pour le père des Arts, la liberté certainement fut leur mère. Nés dans son sein, on voit en effet qu'ils abandonnerent avec elle la Grèce dévastée & conquise, Ils declinerent & se perdirent de la même façon chez cet ancien peuple qui posséda les mêmes Arts que les Grecs perfectionnèrent après lui, je veux dire, chez les Etrusques dès qu'ils furent subjugués par les Romains (6).

Les Grecs ne peignent plus comme autrefois, parce qu'ils ont perdu leur liberté; & l'esclave du despotisme (le plus doux peut-être) content de jouir de ce qu'on lui laisse posseder, s'acoutume par l'habitude, à ne rien voir au de-là. Il n'y a plus ni gloire, ni récompense pour les talens agréables, & pour

---

(6) Un homme tombé dans l'esclavage a perdu la moitié de son intelligence, *dit le Peintre de la Nature*, Homère.

les beaux Arts. Ce n'eſt que ſous un gouvernement heureux libre & durable, qu'il peut ſe former des Artiſtes que l'émulatiou excite à perpétuer le ſouvenir du bonheur dont jouit une nation floriſſante, par des monumens qui paſſent à la poſtérité.

J'ai dit que la perte de la liberté des Grecs avoit entraîné la ruine des Arts. Vous ſavez, M. que, ſuivant une de leurs anciennes loix, l'homme libre pouvoit ſeul exercer la peinture à Athènes, & qu'elle étoit défendue aux eſclaves, parce qu'on penſoit que ce bel Art n'étoit pas fait pour des mains ſerviles (7).

Il faut ajoûter qu'anciennement les habiles Artiſtes étoient diſtingués & comblés d'honneurs, & qu'ils diſputoient, devant des juges éclairés, le prix des talens (8). Or c'eſt ce que les Grecs modernes ne peuvent plus eſpérer aujourd'hui. Chez nous, & partout où l'on cultive les Arts, les

---

(7) Recherches ſur la Peinture de Webb, *page* 33.

(8) Hiſtoire de l'Art. *Tom.* 1. *pag.* 231.

Artiſtes ſont communément bien payés, quelquefois même on les enrichit; &, ce qui eſt plus flatteur encore, ils reçoivent des diſtinctions, lorſqu'ils ont atteint une ſupériorité qui les éleve au deſſus des autres. En général il eſt certain que, pour l'avancement des Arts, les richeſſes ne valent pas l'aiguillon de la gloire, & ne produiſent pas le même effet. L'amour de la gloire éleve l'ame; & tout artiſte né pour ſe tirer de la foule, échauffé par ce ſentiment, eſt infiniment plus ſenſible à l'honneur qu'aux biens de la fortune. Il ne peut que partager ces biens avec un grand nombre d'hommes qui en ſont indignes, ce qui n'eſt guere propre à flatter un cœur que l'intérêt n'a pas retréci; & puis l'inconvenient des richeſſes, eſt de faire naître, où d'augmenter la ſoif de l'or & le goût du luxe, diſpoſitions qui tôt où tard ne peuvent qu'amollir un Artiſte, l'arracher au talent qui l'a conduit à l'abondance, ou lui faire négliger ſa gloire.

Si je méritois d'être cité parmi les amateurs des beaux Arts, prétention dont je ſuis bien loin, je ne voudrois pas qu'on eût à me reprocher ni trop

de paſſion pour l'antiquité, ni de prévention nationale. Je me garderois bien de penſer comme certains *Virtuoſes* qui ſe paſſionnent tellement pour les ouvrages Grecs, que tout ce qui porte ce nom eſt à leurs yeux un chef d'œuvre. Je ſais que les Artiſtes Grecs ont dû répandre, en ſe multipliant, une quantité prodigieuſe d'ouvrages, & que dans ce qu'ils ont produit il y a néceſſairement bien du médiocre. J'en appelle à ce grand nombre de pierres gravées qui circulent dans l'Italie & le Levant, & parmi leſquelles il eſt ſi rare d'en trouver de belles.

Les Grecs, accoutumés à voir les repréſentations de leurs Héros, ont dû être fort attachés à des Arts dont ils étoient en poſſeſſion depuis un grand nombre de ſiècles.

Le Chriſtianiſme, en renverſant les objets d'un culte prophane, reſpectoit les ſtatues des Empereurs & des hommes illuſtres. Il étoit bien éloigné de proſcrire les Arts renfermés dans de juſtes bornes. Lorſque les Grecs furent affermis dans la foi au point de ne plus craindre le retour à l'idolatrie, on leur permit des images afin de s'accommo-

der au goût de la Nation. Pour les leur oter ensuite, il ne fallut rien moins que les violences d'un Empereur, d'un soldat ignorant (9) né dans l'Isaurie, qui, par son commerce & ses liaisons avec les Sarrasins & les Juifs, avoit pris en aversion les figures ou représentations que ces peuples bannissoient de leurs Temples. Il fallut tout l'effort du fanatisme pour établir dans la Grèce la secte des Iconoclastes dont un Grec ne pouvoit jamais être l'auteur (10).

» Plus on étudie les anciens, dit M. le C. de Caylus, » plus on est frappé » du mérite & de la superiorité des » Grecs dans toutes les opérations de » l'esprit. Les productions de cette » heureuse Nation sont les seules qui » présentent les exemples de la justesse

---

(9) Léon l'Isaurien.

(10) Cependant Théophile, fils de l'Empereur Michel & perfécuteur des images comme son père, non-seulement fit effacer dans les Eglises les figures qui représentoient les Saints; mais pour ôter aux Catholiques tous les moyens de les rétablir, il chassa les Peintres de ses États. *Hist. Univers. de M. Hardion, Tom. 2.*

» & de la ſimplicité. Le deſir de mon-
» trer de l'eſprit, cette maladie qui
» tourmente les modernes, ne s'eſt in-
» troduit chez eux que fort tard, &
» dès-lors le bon goût s'eſt affoibli. Le
» peu de progrès de nos connoiſſances
» & de nos talens vient en grande partie
» de ce qu'on lit peu les Anciens, &
» que l'on s'écarte des grands & véri-
» tables exemples qu'ils ont laiſſés [11].

Les Arts, depuis leur décadence, ſe ſont montrés de tems en tems chez les Grecs, mais comme la foible lumière d'un flambeau qui ne peut plus ſe rallumer ſous l'humidité d'un brouillard épais. Dans le dixième ſiècle, l'Empereur Conſtantin Porphyrogenète, après avoir été chaſſé du trône par l'uſurpateur Romanus Lecaperus, abandonné de tous les ſiens, peignoit pour gagner ſa vie [12].

---

(11) Recueil de l'Académie des Inſcriptions. *Tom. 19. pag. 451.*

(12) *Picturam pulchrè exercendo ſibi victum quærente.* Diſſertation de M. le C. de Caylus ſur les Princes qui ont cultivé les Arts, dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions. *Tom. 29. pag. 165.*

Les Grecs modernes ont encore tout ce qu'ils ont pû conſerver. Tandis que les hommes ſont appliqués au commerce, à la navigation, à l'agriculture ou à des fabriques d'étoffes qui imitent celles des Turcs, & de Lyon, les femmes deſſinent, brodent & nuënt parfaitement les fleurs, les fruits, & les feuillages, dont on ne peut ſe laſſer d'admirer le travail dans les broderies Grecques Le talent le plus décidé n'oſe reprendre le pinceau pour peindre la figure, ou ne peint qu'en cachette. C'eſt ainſi que le fils de Soliman Capitan, devenu depuis Grand Amiral, dans les croiſières qu'il faiſoit avec la flotte du Grand-Seigneur, s'amuſoit ſecrettement à peindte les plus belles femmes des Iſles de l'Archipel [13]. Je ſais que les hommes naiſſent avec un penchant décidé pour l'imitation de ce qu'ils voient, mais qu'il eſt reſervé à un petit nombre de génies heureux de percer, & les ſiècles qu'ils illuſtrent ſe comptent.

---

(13) Il avoit donné à feu M. le Comte Deſalleurs, Ambaſſadeur à Conſtantinople, quelques-uns de ſes tableaux.

Je reviens à nos Grecs modernes, & je ne puis me diſpenſer de vous rappeller, à cette occaſion, les uſages dont je vous ai déja entretenu. Les Grecs aiment encore les fêtes, les jeux, les ſpectacles, le luxe; mais le gouvernement leur impoſe une contrainte qui les décourage. Tout luxe extérieur leur eſt interdit; mais ils s'en dédommagent dans l'intérieur de leurs maiſons. On trouve chez les riches, le goût, la propreté, & la magnificence des anciennes maiſons, d'Athènes dont l'Architectureavoit toujours au dehors peu d'apparence & d'éclat (14), mais qui, dans l'intérieur, étoient recherchées & voluptueuſes. Les Grecs, à l'exemple des anciens, ne tapiſſent point leurs appartemens: comme eux, ils font peindre ſur les murs (15), non des figures, mais des vaſes de fleurs artiſtement travaillés. Ils ont des lambris dorés d'une belle ſculpture, & des plafonds richement incruſtés Quand ils ſe croient autoriſés à bâtir plus ſomp-

(14) Origine des Loix. *Tom. 3. Liv. 6.*
(15) Hiſtoire de l'Art. *Tom. 2. pag. 84.*

tueusement, & à faire éclater leur goût, ils s'y livrent sans mesure. Les événemens même auxquels ils s'exposent nécessairement par ce luxe, ne les rebutent point. On vit, il y a quelques années à Constantinople sur le canal de la mer noire, la belle & magnifique maison de l'infortuné Grec *Stavraky*, devenu favori du Grand-Seigneur. Le Sultan en le faisant périr fit raser ce bel édifice, sur lequel on a vû depuis, avec un juste étonnement, un autre Grec faire élever une maison encore plus belle.



LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

SUR LES ARTS.

JE crois, Monſieur, qu'on peut juger des commencemens & des progrès de l'imitation par le ſentiment que nous éprouvons à la vue des Beautés Grecques qui ſubſiſtent encore. Le même Soleil qui éclaira autrefois la Grèce, y brille toujours ſans nuages, tandis qu'il laiſſe croupir tant d'autres peuples dans les brouillards épais qui les environnent. En Grèce, un air pur, un climat doux, des jours ſereins m'annoncent à chaque inſtant, que je vais découvrir les Vénus de Praxitèle & d'Apelle, les formes les plus régulières, des yeux noirs, vifs, animés d'un feu naturel, des tailles élégantes & majeſtueuſes, un habillement ſimple & léger qui laiſſe voir toute la beauté du corps, & qui ne cache aucun défaut. Telles ſont les femmes Grecques, auſſi aiſées, auſſi libres dans l'intérieur de leurs maiſons, qu'elles ſont compoſées & enveloppées quand elles ſortent, puiſque des man-

ches étroites & longues laissent voir à peine l'extremité de leurs doigts, si ce n'est à la campagne où elles se gênent bien moins, & se montrent avec plus de liberté (1).

---

(1) Les François qui sont actuellement à Constantinople, & qui voient, soit à Péra, soit au village de *Tarapia*, sur le canal de la mer noire, plus de Grecques qu'on n'y en voyoit autrefois, avoueront que les Beautés Grecques sont les plus parfaites de toutes. J'en appelle au témoignage de M. de Favrai qui a bien voulu me fournir quelques dessins de sa main, & qui a fait pour M. le Chevalier de Vergennes une riche collection de tableaux qui pourront prouver ce que j'avance. Le Voyageur Bélon, que je vous ai déjà cité, dit dans son vieux langage, au sujet d'un cercle que les Grecs font avec le pouce & le premier doigt de la main, pour désigner les yeux d'une belle personne : *Cette comparaison du cercle est très-ancienne chez les Grecs & moult célébrée par leurs écrits..... Les Grecs, juges de la beauté féminine, surnomment les femmes d'excellente Beauté en un seul mot,* Platyophthalmos, *qui vaut autant à dire que* larges yeux : *mais c'est à cause des sourcils élevés qui font avoir bonne grace aux femmes, & plutôt à celles qui ont le visage large. Si on vouloit observer les statues & antiques médailles*

Qui pourroit, en les voyant, ne pas reconnoître les modèles que les anciens Peintres imitèrent ! C'eſt d'après des deſſins, ou ſur des copies, le plus ſouvent foibles & léchées, que nos Eleves dans les Arts du deſſin ſe forment par la ſeule habitude de deſſiner & de revenir continuellement ſur les mêmes ſujets. C'eſt la nature, & la beauté même, que les premiers Deſſinateurs Grecs copierent toujours. C'eſt le pouvoir de la beauté, non ſur les ames ou ſur les ſens, mais ſur l'activité de l'eſprit, joint au goût de l'imitation, qui les forçoit à deſſiner. Peut-être ont-ils d'abord nommé *beau*, ce qui n'étoit qu'agréable ? Ils ont enſuite comparé des traits piquans, à de plus réguliers ; enfin, l'enſemble ou la beauté parfaite s'eſt montrée. Et ſi c'eſt en effet l'amour qui fit faire à la fille d'un Artiſan de Corinthe (2), d'après l'ombre de ſon

---

des anciens Grecs, on y trouveroit les yeux d'exceſſive grandeur en comparaiſon de ceux des médailles Latines, page 442, Chapitre 33, intitulé : *Louanges d'une Beauté excellente*, &c. ou *Beauté à la Grecque.*

(2) La Fille de Dibutades, ouvrier en

amant, lès premiers traits du deſſin
e premier contour, l'art acheva de
tracer les autres d'après le modèle, ou
le corps même. Cette beauté, qu'il eſt
plus aiſé d'admirer que de définir,
pouvoit donc ſeule faire éclore l'Art
d'imiter les formes naturelles, & déve-
lopper le talent.

Ces beautés agréables & touchantes
que l'on nomme communément des
beautés de goût ou *de fantaiſie*, & qui
ſéduiſent au premier coup d'œil, ne
ſont pas celles où ſe rencontrent les
perfections que l'Art a ſû démêler &
réunir. Elles ne ſouffrent ni le détail,
ni la diſcuſſion ; c'eſt le ſentiment qui
les juge ; & qui, rapidement excité,
n'attend pas l'examen pour prononcer
en leur faveur. Il en eſt ainſi de la plû-
part des ouvrages modernes. Mais les
beautés Grecques antiques, comme la
Vénus de Médicis, & les chef-d'œuvres
du Guide, de Raphaël, & du Corrège,

---

poterie à Corinthe, traça ſur le mur, à la
lueur d'une lampe, l'ombre de ſon amant
qu'elle voyoit partir à regret ; ce qui fit naî-
tre à ſon père l'idée du premier ouvrage de
plaſtique, ou modelé, connu dans la Grèce

ſont des beautés du premier ordre, qui peut-être ne frappent pas d'abord tous les yeux, & qui ſemblent même ne pas offrir tout ce qu'on attendoit, parce qu'elles ne ſe font bien ſentir qu'aux regards intelligens du véritable amateur. Semblables aux penſées ſublimes, elles paroiſſent toujours plus belles, à meſure qu'on y revient, qu'on les étudie & qu'on en pénètre le ſens Ainſi, les plus belles femmes de la Grèce, après avoir ſervi de modèles aux Artiſtes, devinrent ceux des Divinités & les objets du culte de la Nation. Le Tribun Clodius plaça ſur le terrein de la maiſon de Cicéron, qu'il avoit fait exiler, la ſtatue de la Déeſſe de la Liberté. Cette ſtatue repréſentoit originairement (3) une Courtiſane de Tanagre, ville de Béotie. J'aurai occaſion d'en rappeller d'autres à meſure que j'avancerai dans l'application des remarques que j'ai faites ſur les Grecs modernes, aux anciens Arts de la Grèce. Pour rendre raiſon de leurs progrès, je vou-

(3) Hiſtoire Romaine de Crévier. *Tome XII. pag. 190.*

drois découvrir les beautés qui leur ont fervi de modèles, & reconnoître les idées originales, ainfi que les traits, de leurs nombreufes Divinités.

Je jette fur le papier mes idées, j'ufe de la liberté que vous me laiffez de vous livrer mes réflexions & mes conjectures. Vous vous appercevrez que l'enthoufiafme Grec peut m'égarer & m'emporter plus loin que je ne dois aller : je l'ai déja éprouvé. J'avois ofé avancer devant M. Mariette, que les Grecs avoient vû la Nature de plus près que nous dans l'éclat de fa jeuneffe & de la fraîcheur, & que nous n'en avions vû que les rides. La Nature ne vieillit point, me dit-il, & cette vérité me confondit. Il ajoûta de plus, (je vais répéter fes propres paroles), autant pour vous avouer mes erreurs, que pour inftruire ceux qui pourroient errer comme moi :

» C'EST être dans l'erreur que de » croire que les Artiftes Grecs n'ont » mis tant de perfection dans leurs » productions, que parce qu'ils avoient » communément fous les yeux de plus » parfaits modèles que n'en offrent au- » jourd'hui les pays que nous habitons.

» Si cela étoit, généralement tous les
» ouvrages Grecs, ſans excepter ceux
» des Artiſtes du ſecond ordre, s'en
» reſſentiroient. Il ne faut pas s'imagi-
» ner qu'il ne ſoit ſorti de l'ancienne
» Grèce que des chef-d'œuvres. Ceux
» qui nous reſtent ſont en très-petite
» quantité & n'égalent point, à beau-
» coup près, pour le nombre, les ou-
» vrages médiocres que le tems a épar-
» gnés. Dans ces derniers, on ne voit
» rien qui rappelle l'imitation d'une
» nature accomplie dans toutes ſes par-
» ties. Quel étoit donc le guide qui
» éclairoit les grands Artiſtes, & qui
» les faiſoit opérer ſi ſuperieurement?
» C'étoit le goût, le ſentiment; c'étoit
» une juſte idée qu'ils s'étoient faite du
» vrai Beau; c'étoit une imagination
» riche & brillante, & l'heureux talent
» de rendre, ſans altération, ce que
» leur génie avoit encore plus heureu-
» ſement conçu. C'eſt ainſi que, de
» nos jours, le Corrège, le Guide, &
» les autres Peintres qui ont été aſſez
» fortunés pour avoir ſû ſaiſir le vrai
» degré de la Beauté, & en avoir été
» affectés, ne l'ont ſouvent cherchée
» & trouvée que dans leur imagination
» &

» & non dans des modèles vivans, qui » certainement n'auroient jamais rempli les idées grandes & divines, si » je puis me servir du mot, dont ils » étoient animés. On sait que le Guide, » lorsqu'il peignoit ces têtes de femmes, qui le disputent en beauté à » celle même de la Vénus antique, » n'avoit quelque fois sous les yeux » que des modèles de femmes d'une » beauté médiocre : soyez persuadé » que les Anciens n'ont pas suivi d'autre méthode. »

Voilà un jugement auquel je n'opposerai pas mes foibles conjectures; mais, après vous l'avoir rapporté comme un préservatif, je puis continuer de vous exposer comment j'ai raisonné d'après ce que j'ai vû, en me souvenant des anciens Grecs, parmi les modernes.

Les Artistes Grecs s'étant soumis à une scrupuleuse imitation de la nature & à ne s'en écarter jamais, n'ont pû manquer de dessiner correctement, mais ils ont eu avec cela des secours qui nous manquent. La nudité des bains leur a fourni des idées justes & précises de la beauté du corps, & de cette

fleur de jeuneſſe qu'ils exprimoient ſi bien. Ils avoient encore des Athlètes & des Luteurs qui les mettoient en état d'étudier tous les mouvemens des nerfs, le jeu des muſcles, & l'emmanchement des membres ; des objets nobles & agréables étoient ſans ceſſe ſous leurs yeux. C'étoit des modèles qu'ils étoient partout à portée d'obſerver utilement & de ſurprendre dans les attitudes les plus avantageuſes.

Si vous obſervez aujourd'hui une jeune beauté Grecque à ſon lever, elle vous préſentera, ſans y penſer, les mouvemens & les ſituations les plus favorables à l'imitation. En ſortant de ſon lit, elle ſe jette nonchalament ſur ſon Sopha ſans ſonger à s'habiller encore. Le grand jour l'éblouit, elle baiſſe les yeux, elle s'aſſied, s'alonge, releve ſes genoux, penche ſa tête, l'appuye ſur une main, & prend enfin ſucceſſivement toutes les attitudes de la ſimple Nature abandonnée à elle même & ennemie de l'Art qui la contrefait. Que le Peintre (3) ou le Sculpteur s'ap-

(3) *Pictrices fœminæ.* Pline.

proche ; qu'il obſerve & qu'il tache d'exprimer la grace naïve des mouvemens, la douceur & la ſoupleſſe des contours que déploye librement cette beauté qui ſe croit ſans témoins.

Tels ſont à mes yeux les modèles qui ont autrefois dirigé la main d'un deſſinateur habile. Auſſi, dit un écrivain moderne, (4) » ſi nous examinons les attitudes & les mouvemens » des Statues Grecques, nous y remarquons une décence ſans aprêt, une » grace négligée, enfin l'action naïve » d'une perſonne qui ne ſe croit point » obſervée. »

M. Le C. de Caylus, en décrivant l'ancienne Vénus Aphrodite, ou la fameuſe Anadyomène qui repréſentoit Vénus ſortant des eaux, ne dit pas qu'Apelle l'eût peinte d'imagination ; mais il auroit pû remarquer qu'il avoit peint cette Vénus, non d'après cent des plus belles filles de la Grèce, comme on lit dans le Dictionnaire de Peinture de l'Abbé de Marcy (5), mais

---

(4) Daniel Webb, *pag.* 53. *Dialog.* 4. *du Deſſin.*

(5) *Tom.* 1. *pag.* 21.

d'après la célèbre Phryné, qui, aux fêtes de Neptune, ne rougissoit pas d'aller, à la vue de tout le peuple d'Eléusis, se baigner dans la mer, d'où elle sortoit comme Vénus, soulevant & essuyant ses longs cheveux qu'elle pressoit de ses mains. Comment a-t-il pû oublier cette anecdote que nous tenons d'Athénée (6)?

La Grèce moderne, indépendamment des tableaux tels que je viens d'en présenter un, offre encore dans les détails tout ce qui constitue les plus belles formes du corps humain. On y rencontre tous les jours des beautés dignes du pinceau d'Apelle & des éloges que M. Mariette donne à la Déesse de Cythère, représentée dans une Antique debout à côté du Dieu de la Guerre qui s'enflamme au feu de ses regards, ce qui forme le plus beau grouppe qu'il soit possible d'imaginer (7).

Les grands Peintres savoient bien faire autrefois la différence d'un por-

---

(6) Athen. *lib.* 1. Rhodig. *lib.* 14. *cap.* 15.

(7) Traité des Pierres gravées, *tom.* 2. *pag.* 19.

trait d'imagination d'avec celui qui rendoit exactement la Nature, & pour tout dire, la convenance. Euphranor, au rapport de Plutarque, ayant vu le Théſée de Parrhaſius, diſoit *qu'il ſembloit nourri de roſes, tandis que le ſien fait d'après un corps robuſte & nerveux, étoit revêtu & nourri de chair* (9).

La parfaite imitation de la Beauté qui, ſuivant un de nos Poètes,

Repréſente les Dieux & les fait oublier.
Gombaud.

a donc multiplié les Divinités chez les Grecs, & je penſe que les repréſentations des Dieux inviſibles n'étoient que des copies des beautés viſibles de la Grèce. Des objets monſtrueux & difformes ont ſuffi à des Peuples ignorans; mais ſi la ſuperſtition a conſervé parmi les Grecs quelques idoles de ce genre, à meſure que les progrès du goût ont ſuivi ceux des Arts du deſſin, il a fallu préſenter des chef-d'œuvres.

---

(9) Plutarque, Diſc. ſur les Athéniens.

On rendoit hommage au majeſtueux Jupiter de Phidias que les Anciens comparoient au Jupiter d'Homère. La Beauté modeſte, ſous le nom de Minerve, attiroit les regards & l'encens des Athéniens,

La Vieilleſſe reſpectable & l'intéreſſante Jeuneſſe recevoient le même culte dans les ſtatues de Saturne & d'Apollon. On plaça dans les Cieux Hébé & Ganimède (9).

L'Art diviniſa ainſi les paſſions en les perſonnifiant, & dans un pays où l'imagination naturellement vive, brillante & féconde, eſt encore enflammée par d'excellens modèles en tout genre, l'éloquence de la Nature dut être énergique & ſublime. Ainſi l'Envie eut des ſerpens, la Jalouſie fut un monſtre hideux, la Vengeance fut armée d'un fer homicide, l'Amour fut

---

(9) Tel eſt le beau Ganimède antique de la République de Veniſe qu'on attribue fauſſement à Phidias. Deſcription de l'Italie de l'Abbé Richard, *tom. 2. pag. 294.* Je dis fauſſement, d'après M. Mariette qui m'a fait connoître cette erreur de Dom Montfaucon & de l'Abbé Richard.

une fureur ou un tranſport violent de l'ame. Tel eſt encore aujourd'hui le génie des Grecs. Toutes les paſſions y ſont des orages, & les Arts qui les repréſentent ſe déploient avec la même énergie. C'eſt ce que j'ai vu parmi ce Peuple, & qui me rappelle ce qu'ont produit dans l'ancienne Grèce de pareilles diſpoſitions pour les progrès des Arts. Si ces Arts n'habitent plus un pays où tout concouroit à les élever à la perfection qu'ils atteignirent, où ils régnèrent ſouverainement, où j'oſe dire que la Nature les avoit elle-même placés, le germe en ſubſiſte toujours, puiſque le même Ciel, les mêmes objets, la même nature, la même expreſſion s'y retrouvent.

Je ſuis, &c.



LETTRE TRENTE-TROISIEME.

SUR LES ARTS.

VOUS me pardonnez, Monſieur, tout ce que mon imagination échauffée me dicte : vous aurez la même indulgence pour les expreſſions poétiques que les images que je veux vous tracer ſemblent exiger. Je me laiſſe donc entraîner par le ſujet que j'ébauche, guidé ſeulement par le ſouvenir des prodiges de l'Art & par la vue du modèle univerſel. J'oſe ici me demander à moi-même ce que c'eſt que la Nature conſidérée par rapport aux ouvrages de l'Art.

La Nature a été & ſera toujours le modèle, la règle & la loi de l'Artiſte. Elle eſt dans la Peinture l'image ſimple & fidèle de tous les objets vivans ou inanimés, iſolés ou réunis, mais toujours mis à leur véritable place. Elle eſt auſſi l'expreſſion de tous les mouvemens de l'ame, de toutes les paſſions rendues ſenſibles dans tous les individus qu'elles exercent, ou qu'elles agitent

comme les flots que la tempête soulève, comme les arbres tourmentés par les vents impétueux qui ravagent les forêts. La Peinture met ces objets sous nos yeux, & le tableau fait sur nos sens, même sur notre ame, les impressions qu'y feroient les objets naturels. La Sculpture voudroit les rendre encore plus sensibles & plus palpables. La Poésie parle tout-à la fois aux yeux, à l'oreille, à l'esprit, au cœur; & plus ses images puisées dans la Nature sont ressemblantes, plus elles sont frappantes & capables d'ébranler l'ame, tant celles qui offrent des objets agréables, que celles qui sont du genre pathétique. La Musique n'est pas moins expressive; la Danse fait aussi quelquefois la même illusion, mais il faut que la représentation fasse, au premier coup d'œil, le même effet que le modèle: il faut,

(1) *Qu'en s'écriant*, C'EST LUI, *c'est lui-même, sans doute*,

(1) Oh! Dieux, que de plaisir si, quand j'arriverai,
Elle me voit plutôt que je ne la verrai,

la jeune Amante voie avec transport le portrait de son Berger sur la toile.

La Nature considérée par rapport à l'Art, est donc uniquement le tableau vrai, naïf, fidèle, exact de tous les objets de nos perceptions, de tout ce que l'Univers offre à nos yeux. Le Physicien nous dit : *écoutez, je les explique* ; le Peintre nous dit : *ouvrez les yeux, les voilà*. Voyez l'être dans la Nature, formé, multiplié, accrû & détruit suivant les loix de la formation, de l'accroissement & du renouvellement successif de tous les êtres.

La Nature belle dans sa plus grande simplicité, opère lentement par des loix uniformes, mais par des ressorts divers & cachés. Ici, avare de ses dons, là, prodigue de ses richesses, elle agit par tout sans relâche. Parce qu'elle fait visiblement pour achever son ouvrage, elle apprend à l'homme condamné au

---

Et du haut du côteau qui découvre ma route,
En s'écriant : c'est lui, c'est lui-même, sans doute,
Pour descendre à la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient jusqu'à moi, peut-être, *&c.*

Segrais, Eglog. à Mademoiſ. de Vertus.

travail, pour être ſon coopérateur, ce qu'elle lui laiſſe à faire pour conſerver & pour jouir. Ainſi le modèle univerſel eſt pour l'ouvrier une leçon continuelle à laquelle il ne peut donner trop d'attention.

La Nature n'a pourtant pas caché tous ſes ſecrets ; des yeux attentifs les pénétrent ; ſes jeux même les plus biſarres ſont des objets d'étude & d'admiration pour le ſage.

Que l'homme avide comme un enfant de raſſembler autour de lui tout ce qu'il peut emporter ou ſe procurer, ſe plaiſe à mettre ſous ſes yeux, à contempler dans ſon habitation les productions de la Nature, ou le tableau de ſes ouvrages ; mais qu'en imitant ſon modèle, il ne le défigure point, qu'il ne lui donne pas des couleurs, des mouvemens, ni des expreſſions qui laiſſent trop appercevoir les infidélités de l'Art. Jamais le fauſſet n'imitera les ſons d'une voix brillante & légère. Embelliſſez ſagement la Nature ; qu'un pinceau délicat vous faſſe rendre agréables les objets les plus touchans ; mais que le Beau ſoit toujours vrai, lors même que la Poëſie fait naître les roſes

du ſang d'Adonis qui coule à nos yeux.

L'homme accoutumé à embellir la Nature, en la cultivant; à élaguer, comme dit le Pline moderne (2) la ronce & le chardon ; à multiplier le raiſin & la roſe, ne peut imiter, ſans vouloir ajoûter quelque choſe à ſon modèle, ſans prétendre l'égaler, ſans imaginer un beau ſupérieur que ſon imagination enfante,

Or, ce beau idéal ne pouvant être un beau abſtrait & indépendant, ne devroit être que le réſultat de l'étude de la Nature, où le choix & l'aſſemblage des parties qui, par leur concours, réuniſſent la plus grande perfection. C'eſt ainſi que Zeuxis, pour faire une Hélène à ſon gré, prit pour modèles cinq jeunes filles dont il emprunta différens traits, qu'il ſut réunir dans ſon tableau, pour former la beauté la plus parfaite. (3)

---

(2) Hiſtoire Naturelle, *tom. 12. pag. 11*

(3) *Agrigentinis facturus tabulam, inſpexerit Virgines eorum nudas & quinque elegerit.* Plin. lib. 35. cap. 9. pag. 736.

» La gorge de Thaïs, dit M. Webb, *pag.*

Ce beau idéal étoit toujours conçu d'après la Nature dont il me paroît

---

» 42. *Dialogue* 4. & la taille de Phryné ser-
» voient de modèles aux Peintres de la
» Grèce. La vue des belles formes de la Na-
» ture enrichissoit leur imagination, assû-
» roit leur goût; par la contemplation im-
» parfaite, ils s'élevèrent jusqu'à concevoir
» un beau idéal «.

Lucien a voulu parler de ce beau idéal. Pour former le portrait d'une Beauté parfaite, il rassemble le front & les yeux de la Vénus de Praxitèle; le tour du visage, les joues & le nez de la Lemnienne de Phidias; la bouche & les épaules de son Amazone; la gorge & la belle main de la Vénus d'Alcamène; le sourire, la pudeur & la draperie de la Sosandre de Calamis; l'air de jeunesse de la Vénus de Gnide; les cheveux de la Junon du Peintre Euphranor; les belles couleurs & les graces de la Cassandre de Polygnote; la blancheur du teint de la Pacate d'Apelle; & les lèvres de la Roxane d'Aëtion.

» Imitateurs dans les parties, dit encore M. Webb, » les anciens Artistes étoient in-
» venteurs de l'ensemble «.

Mais qu'a voulu dire M. Webb, lorsqu'il a avancé que, *par la contemplation imparfaite*, les Grecs s'élevèrent jusqu'à concevoir un beau idéal, sur-tout après avoir observé que la vue des belles formes enrichissoit leur imagination? Lucien voulant former un portrait, a employé

que l'Artiſte ne faiſoit que raſſembler les beautés, ſans en créer de nouvelles; car quand l'Art quelquefois s'éloigne de ſon modèle, en voulant l'embellir, qui n'a pas éprouvé que la ſimétrie d'un parterre, qu'une allée tirée au cordeau, ou qu'un jet d'eau lancé du fond d'un baſſin, ne font pas autant de plaiſir qu'une ſimple prairie émaillée de fleurs, ni qu'un bois un peu ſauvage & touffu arroſé par un ruiſſeau dont on entend le murmure?

L'Apelle moderne (4), Raphael, dont on pouvoit dire comme de l'an-

---

un ſtyle de Sophiſte qui n'eſt point celui de l'Art. Un Peintre ſe garderoir bien de former un pareil aſſemblage; il n'en réſulteroit qu'un monſtre, & non une Beauté. M. Webb a beau dire: l'enſemble d'une figure eſt inſéparable des loix de la Nature & n'eſt aucunement ſoumis à l'invention ni au génie de l'Artiſte. On n'arrive à le ſaiſir qu'à proportion des progrès qu'on a faits dans l'étude du deſſin.

(4) *Pinxit Heroa nudam, eaque Pictura naturam ipſam provocavit.* Plin. cap. 10. lib. 35. pag. 738.

Hic ille eſt Raphael timuit quo ſoſpite vinci
Rerum magna parens, & moriente, mori.
Bemb.

cien, qu'il diſputoit de vérité avec la Nature, Raphael avoue que n'ayant pas les mêmes modèles que les Anciens qu'il s'efforçoit d'imiter, (5) il ſe formoit un beau idéal pour la perfection qu'il vouloit atteindre. Voici ſur cela comme il s'exprime dans ſa lettre au Comte Balthazar Caſtiglione, que je vais traduire.

» Je me croirois un des plus grands
» Peintres, après avoir fait la Galatée,
» ſi je pouvois reconnoître dans ce ta-
» bleau tout ce que vous y admirés ou,
» pour mieux dire, tout ce que votre
» amitié pour moi vous a dicté, dans
» ce que vous m'en écrivez. Je puis
» vous aſſurer que pour peindre, comme
» je le voudrois, une beauté parfaite,
» j'aurois beſoin d'en voir pluſieurs à
» la fois, & de les voir avec vous pour
» bien choiſir mon modèle; mais com-
» me les bons juges & les belles per-

(5) *Teneva diſegnatori per tutta l'Italia, e fino in Grecia.* Vita di Raff. da G. Vaſari, p. 38.
E fama che in Grecia iſteſſa inviaſſe diſegnatori a raccorre gli avanzi di quelle opere, che rendono i Greci immortali. Bellori, Introd. alla Pit. ant. del ſepol. de Nazoni.

« ſonnes ſont rares, je ſupplée à ce » qui me manque par un effort de mon » imagination & par une idée ſublime » qui me ſaiſit. Je ne ſais ſi je m'éleve » juſqu'à ce haut degré de perfection » que je conçois, mais j'oſe aſſurer que » je m'efforce autant que je puis de » l'atteindre. (6)

Les anciens Grecs étoient ſans doute plus riches que nous en modèles pour la Beauté ; mais en avoient-ils un ſentiment plus exquis que ne peut être le nôtre ? Je ne puis l'aſſurer : il faut les conſulter, & les entendre. Je finirai cette lettre en vous rapportant une expreſſion, ou une épigramme des Orientaux ſur une beauté d'un autre genre. La voici.

---

(6) »*Della Galatea mi crederei un gran maeſtro* » *ſe vi foſſero la metà delle tante coſe che V.S.* » *ſcrive. Ma nelle ſue parole riconoſco l'amore* » *che mi porta; e le dico che per dipingere una* » *belta, mi biſognava veder più belle, con* » *queſt condizione, che V. S. ſi trovaſſe meco* » *a far ſcelta del meglio ; ma eſſendo careſtia* » *de i buoni giudici, e di belle donne, io mi* » *ſervo di certa idea che mi viene alla mente.* » *Se queſta ha in ſe alcuna eccellenza d'arte,* » *io non sò : ben mi affatico di averla* «. Deſcr. Pitt. di Raff. p. 242.

» Une femme noire, dit le Poète,
» ſe trouve ſouvent plus blanche que
» les autres par ſes mœurs. Un corps
» de couleur de muſc, a quelquefois
» intérieurement la pureté du camphre.
» Ce tein brun reſſemble alors à la
» prunelle de l'œil, qu'on croit être
» noire, & *qui n'eſt que lumière* (7)

Je ſuis, &c.

---

(7) Bibliothèque Orientale de d'Herb, *pag.* 481.



LETTRE TRENTE-QUATRIEME

Continuation du même Sujet.

JE me ſuis abandonné à mes réflexions : j'ai erré, ſans m'en appercevoir, comme un homme qui étant entré dans une vaſte prairie où l'on ne voit aucun chemin tracé ſur l'herbe épaiſſe qui la couvre, ſe promene en tous ſens, s'écarte, cueille les fleurs qui ſe préſentent, s'arrête, & revient ſur ſes pas, pour chercher la route qu'il doit tenir.

Je reviens de même au Sopha où j'ai laiſſé la jeune Grecque. Elle s'endort dans la chaleur du jour, & une eſclave qui eſt à genoux devant elle, tient une éventail pour la rafraîchir (1); elle s'étend, & ſa tête ſoutenue par ſes deux

(1) Dans le Recueil des pierres gravées du Cabinet du Roi, *pl. 26. tom. 2.* on voit Vénus endormie ſur une peau de lièvre. Un Amour joue d'une flûte champêtre, un autre touche les cordes d'une lyre, un troiſième, avec un éventail fait en forme de feuille de lierre, rafraîchit la Déeſſe.

mains qui ſe joignent ſur le ſommet, eſt apuyée ſur un carreau. A l'autre bout du Sopha, des enfans à demi-nuds qui jouent enſemble, offrent ce beau grouppe ſi ſouvent & ſi agréablement répété, ces enfans qu'Annibal Carrache ne pouvoit voir rire dans un tableau du Corrège, ſans rire avec eux. (2)

La jeune Grecque prend ſon miroir & la corbeille où ſont ſes ajuſtemens. Elle compoſe, pour s'amuſer, la coeffure la plus haute que portent les Grecques. L'eſclave attentive & empreſſée lui apporte des fleurs, du lila, des roſes, de l'acacia avec ſes feuilles : elle en courone ſa tête. Elle ſe lève, & porte auſſi-tôt ſes deux mains à cette coeffure pour l'aſſurer, & comme pour en ſoutenir le poids.

Oſerai-je la peindre ſortant du bain, pour la comparer à la Vénus Anadyomène, ou aux plus parfaites ſtatues des Grecs ? (3) La Baigneuſe prend des

---

(2) Journal Etranger, *Mars 1760. tom. 2.*

(3) Polygnote de Thaſos, fils d'Aglaophon, fut le premier qui donna des draperies fines & légères à ſes figures de fem-

mains de l'efclave fa chemife de gaze, & un vêtement léger. Elle rehauffe fa taille en mettant fes pieds nuds dans ces fandales ou galoches dont je vous ai parlé, fur lefquelles on voit briller la nacre incruftée, & la broderie en relief; elle marche majeftueufement parfumée d'effences Mais ce n'eft pas la Vénus de l'Enéïde, c'eft la Mufe du Cothurne que les Grecs ont prife d'après ce modèle. Les enfans dont j'ai parlé plus haut courrent après elle & la fuivent comme ces Génies aîlés que les Peintres anciens nous répréfentent.

Je continue mes tableaux vivans qui me rappellent ceux des Anciens, lors même que les piéces de comparaifon me manquent.

Le Soleil s'approche de l'horrifon, l'ombre s'étend; la jeune Grecque impatiente de fortir, de fe montrer,

---

mes, & le premier qui les coëffa avec des mitres ou de larges rubans, comme elles les portent aujourd'hui, de diverfes couleurs, environ 430 ans avant l'Ere Chrétienne. *Plin. Differt. de M. de la Naufe, Mém. de l'Acad. des Infcript. tom. 25. pag. 271.*

descend au jardin ou à la prairie ; son voile jetté négligemment autour de son col, flotte au gré du vent. Simple dans sa parure, elle n'a plus qu'un petit bonnêt sur sa tête & quelques fleurs, que deux tresses de cheveux qu'elle a relevées serrent & retiennent par un double contour. Le reste de sa longue chevelure tombe en ondoyant sur ses épaules. Elle porte une main sur son sein que sa robe découvre, & que la gaze laisse voir. L'autre main retient le voile qu'elle semble disputer au vent qui souffle avec plus de force. Un habit d'une légere étoffe, collé sur sa taille, en fait voir toute l'élégance & la finesse. La ceinture antérieure & brodée brille sur cet habillement. Elle court se joindre à des compagnes qui l'appellent, & qui l'invitent à danser.

A l'aspect de la danse, la jeune fille court comme Atalante ; elle va se mettre comme Diane à la tête des Nymphes (4)

Le branle recommence alors, &

---

(4) *Egit ut ovantes dux Ariadna choros.* Prop. lib. 2, El. 2.

elle le mène (5) ; elle donne à une de ses compagnes le bout de son voile (6) & tient l'autre bout. Le vent enfle mollement ce voîle léger, & toutes les danseuses avec la rougeur de l'innocente & vive joye qui brille dans leurs yeux, & qui colore leurs joues, passent & repassent en cadence sous cet arc flottant qui représente celui d'Iris, où le voile que les Amours tiennent en l'air, dans le fameux cachet de Michel Ange (7). Quels tableaux pour un peintre, & pour un Poete! Les chœurs & les danses des Nymphes ne viennent-ils pas se retracer aux regards de celui qui a des yeux pour voir ici l'ancienne Grèce, & du goût pour jouir de toute la beauté, de tout le riant du spectacle ?

Les mères trop agées pour danser,

---

(5) Voyez les Heures qui dansent en rond dans les *Monumenti antichi* de Winkelmmann, *pag. 61. & 62. fig. 97.*

(6) Les Graces dansent en rond & leur voile flotte au gré du vent. *Vet. Pict. sepulcr. Nason. à Petro Bellorio. Tab. 5.*

(7) Traité des Pierres gravées, par M. Mariette, *Tom. 2. Pl. 47.*

& les vieillards affis fous les arbres, affiftent à ces jeux, & femblent s'applaudir de tous les avantages de cette brillante jeuneffe.

Plus loin, de jeunes gens lutent enfemble, où s'exercent au palet & à la courfe; mais des qu'ils apperçoivent les danfes (8), ils courent s'y mèler, pour les animer d'avantage, pour les rendre plus vives & plus agréables. (9)

Une jeune fille fe détache, lorfque les autres fe repofent; elle danfe feule avec des crotales, des cimbales, où un tambour de bafque à la main. Elle s'élance, précipite fes pas, tourne rapidement, & fait admirer les mouvemens les plus variés & les plus fimples. C'eft la Bacchante du triomphe de Silène qui fe trouve repréfentée fur une des Pierres gravées du Cabinet du Roi

---

(8) Voyez les danfes Lacédémoniennes dans la Relation de la Guillotiere.

(9) ἄνκαγον χορὸν ἱμερο εν τα.

Augebant, reducebant chorum dulcem, optatum chorum.

Hefiod. de fcuto Herc. v. 280.

& décrite dans le *Traité des pierrres gravées* de M. Mariette (10).

Même gayeté, mêmes danſes dans les bains où les Grecques font partie de ſe raſſembler, & ſe donnent rendez-vous. C'eſt là qu'on retrouve encore plus d'un modêle de ce riant tableau d'Horace, où l'on voit les Graces toutes nues former des danſes avec les Nymphes (11). On peut ſe repréſenter la même choſe dans le Nymphée décrit par Homère (12) : je dirois, & dans celui du Lac Albano (13) ; mais ce que Piraneſe nous a donné pour un Nymphée, n'eſt rien moins que cela, à en juger par le deſſin qu'en a fait & que m'a montré M. *Clériſſeau.*

Que la jeune Grecque ſorte du bain couverte de cette gaze légère que les Poètes appellent *un tiſſu de vent*, elle vous retracera l'idée des Nayades ré-

---

(10) *Tome 2. Planche 36.*

(11) *Gratia, cum Nymphis geminiſque ſororibus, audet*
Ducere nuda choros.

(12) Odiſſée, *liv. 3.*

(13) *Tome 3. & les Planches.*

préſentées

présentées dans les peintures d'Herculanum.

Quel est ce vieillard assis qu'une jeune fille devant lui écoute avec tant d'attention ? C'est un Magicien (13) qui lui apprend à composer un Philtre amoureux, pour attirer chez elle, & contraindre un étranger dont elle est éprise, à l'épouser. Elle répéte les paroles qu'elle doit réciter en préparant le Philtre (14).

Si nous parcourons la campagne, nous y retrouverons les Bergers & les

---

(13) Didon cherchant à se guérir de son amour pour Enée, a recours à une Magicienne. » Elle peut, dit-elle, par ses en» chantemens, exciter l'amour ou en dé» livrer ».

Hæc se carminibus promittit solvere mentes
Quas velit, ast aliis duras immittere curas.
Testor, chara, Deos . . . .
magicas invitam accingier artes.
Æneid. L. IV.

(14) *Ter dictis despue carminibus.* Tibul.

Dans la dernière révolution de Chypre, un de ces Magiciens Grecs fut pris par les Turcs & le livre de ses secrets fut brûlé, au rapport de M. Astier, Consul de France.

Pécheurs de Théocrite. Là des inſtrumens, une troupe nombreuſe de ſauteurs, & le flambeau de l'Hymenée annoncent une noce champêtre (15).

Voyez cette jeune villageoiſe aſſiſe près d'une fontaine, & appuyée ſur ſa cruche qu'elle vient de remplir. Cette cruche eſt de la même forme que celles des Anciens, & ce Berger qui lui parle a fait arrêter ſon troupeau, pour s'approcher d'elle (16).

Dans cette allée d'arbres touffus, je vois venir un charriot découvert, rempli de jeunes filles preſſées les unes contre les autres. Elles chantent alternativement, ſuivant leur uſage (17). Leurs têtes ſont couvertes de fleurs, & le vieillard qui les conduit, tout joyeux de les mener & de les entendre, ne preſſe point les pas de ſes bœufs tardifs; il contemple avec beaucoup de plaiſir cette Jeuneſſe ainſi

(15) *Admiranda Rom. à P. Sant. Bartholo, Pl. 57. 63 & 64.*

(16) *Vet. Pitt. de Bellori*, pl. 11.

(17) *Amant alterna Camœnæ.*
Virg. Egl. 3.

raſſemblée ; il ramaſſe, en ſouriant, les fleurs qui tombent de leurs têtes pour les placer ſur la ſienne.

J'ai déja parlé des filles qui ſe réuniſſent pour travailler enſemble à la broderie. Les unes préparent les laines ou les ſoies ; d'autres tendent les toiles ſur le métier; une autre trace les deſſins. On retrouve ainſi, dans la patrie des Arts, des tableaux vivans de l'Art de Minerve, tel qu'il eſt repréſenté dans les anciens monumens (18).

Dans la même campagne, où tout m'invite à me promener, dans ce païſage riant, embelli par des jeux & des danſes, quel contraſte frappe mes regards ! Non loin du village, je vois des marbres épars : un prêtre en longue robe récite des hymnes : des femmes affligées allument des cierges, pleurent ſur des tombeaux, & ſemblent évoquer les mânes des morts par leurs gémiſſemens & par leurs larmes.

Les modèles en ce dernier genre ne manquoient pas aux anciens Grecs. Les meurtres étoient auſſi fréquens

(18) Voyez le Recueil de Bellori déjà cité.

que les châtimens. La guerre & le carnage, le mépris de la mort que les Grecs affrontoient courageusement, dicterent les anciennes loix de sang contre les coupables. Le peuple étoit toujours avide de ces sortes de spectacles. L'habitude de voir de sang-froid mourir ses semblables, de chercher l'avenir dans les entrailles des bêtes, dans le cœur palpitant d'un animal égorgé, avoit familiarisé les Grecs avec l'effusion du sang humain & toutes les images de la mort. Aussi ne peut-on s'empêcher de gémir quelquefois sur les succès mêmes de l'Artiste, qui osa contempler l'Athlète expirant, l'homme aux prises avec la douleur, l'infortuné Laocoon & ses fils dévorés par d'affreux serpens, pour exprimer plus vivement ces mouvemens douloureux dont l'image vraie & fidelle, en excitant l'admiration, fait détourner les yeux de l'homme sensible.

Les Poëtes Grecs, ainsi que les Artistes, ne copioient que la Nature, ou les objets naturels qu'ils avoient sans cesse sous les yeux. Je veux, Monsieur, essayer encore de le prouver, en com-

parant les tableaux des uns & les images poétiques des autres, à ce que nous voyons aujourd'hui, à la Nature même, telle qu'on la retrouve chez les Grecs modernes. Vous verrez, par la ſimplicité du modèle, ce que l'imagination y a ajoûté pour l'embellir ; & vous me pardonnerez ſi je reviens, à cette occaſion, ſur quelques ſujets de mes Lettres précédentes.

Marie-t-on une jeune beauté de Naxe ou de Lesbos, avec un jeune homme de Smyrne ? On célébre le jour de l'hymenée, & les fêtes durent pluſieurs jours. La Mariée part enfin ſur un char traîné par des bœufs ; l'Epoux impatient, qu'on voudroit retenir encore, l'enlève malgré les pleurs d'une mère affligée, malgré des ſœurs & des compagnes, qui l'ont ſuivie juſqu'au rivage. La barque fend les flots ; le ſon des inſtrumens, les regrets, les chants d'hymenée la ſuivent encore auſſi loin que les batteaux de l'Iſle peuvent aller. Ne diroit-on pas que c'eſt d'après ce ſujet agréable & ſimple, que le tableau décrit par Lucien a été composé.

Europe eſt deſcendue ſur le rivage

avec ſes compagnes. Elle careſſe le taureau qui s'approche d'elle & la ſuit. L'animal eſt ſi doux, qu'elle oſe monter deſſus pour l'eſſayer. Mais à l'inſtant il s'élance dans la mer. La jeune fille éplorée ſaiſit d'une main une de ſes cornes, pour ſe tenir ferme, & de l'autre retient ſon voile que le vent fait flotter. Elle tourne la tête du côté de ſes compagnes déſolées qui lui tendent les bras. Le raviſſeur nage fièrement & enlève ſa proie; la mer s'applanit & devient calme; les Amours aîlés voltigent autour d'Europe; les uns portent le flambeau nuptial, les autres chantent l'hymenée. Les Tritons & les Néréides à demi-nues ſortent du ſein des flots pour eſcorter le raviſſeur & ſa proie. Neptune & Amphitrite précédant la marche, repréſentent le père & la mère de la Mariée. Vénus elle-même paroît dans ſa conque marine & répand ſur elle des fleurs (19).

---

(19) Cet agréable tableau ſe trouve parmi les pierres gravées du Cabinet de Stoch, *col.* 158. *pag.* 57. Le vêtement décrit par Théocrite y eſt exactement deſſiné.

L'imagination des Grecs, en traitant les sujets les plus simples, a dû les embellir, & la Peinture n'a pas moins enrichi la Fable que la Poésie. Il falloit des images aux Anciens; un apologue, une image vive faisoit, comme aujourd'hui, le fond de leurs instructions. » Figure-toi, dit le même Auteur (20), » la Fortune sur un » thrône élevé, environné de ro- » chers & de précipices, & à l'en- » tour une infinité d'hommes qui s'ef- » forcent de monter vers elle, éblouis » de l'éclat qu'elle répand. L'Espé-

---

Luc. Dialog. de Notus & Zeph. Tom. 1. pag. 112. trad. de d'Abl. Voyez l'Idille 2 de Moschus, & Horace, *Lib. 3. Od. 27.*

Niveum doloso
Credidit tauro latus. . . . . .
. . . .
Nuper in pratis studiosa florum,
Debitæ Nymphis opifex coronæ,
Nocte sublustri, nihil astra præter
Vidit & undas.

(20) Lucien, du service des Grands, *Tom. 1. pag. 267.*

» rance, richement parée, se présente
» pour leur servir de guide, à ses cô-
» tés, on voit la tromperie & la ser-
» vitude; derrière elle, le travail & la
» peine qui, après avoir tourmenté
» ceux qu'ils exercent rudement, les
» abandonnent à la Vieillesse qui s'en
» empare. Alors la Calomnie les sai-
» sit. Nuds, honteux, dépouillés de
» tout, elle les traîne suivis du re-
» pentir qui les livre à l'affreux dé-
» sespoir. Telle est, ajoûte-t-il, la fin
» du tableau & des ambitieux ».

Combien de riches tableaux de cette nature n'avons-nous pas à regretter, si nous en jugeons par les descriptions & les monumens qui nous restent ! Nous avons plus de ressources avec les Poètes dont nous avons pû conserver les ouvrages. J'ai déjà dit que, comme les Artistes, ils ont copié la Nature, & n'ont consulté qu'elle. Voyez-la dans Homère. Quelle vérité! quelle énergie! quel choix dans toutes ses images! C'est en Grèce qu'il faut relire l'Iliade & l'Odyssée, & reprendre la comparaison que M. le Comte de Caylus a faite des trois fameux boucliers d'Achille, d'Hercule & d'Enée.

Homère, dans le premier, après avoir placé la voûte célefte, la terre & les mers ; après avoir fuivi dans fa courfe le Père du jour, fe rabat enfin fur la terre & nous peint une noce champêtre, des moiffonneurs, des danfes, des bergers, la juftice rendue en public, &c.

Madame Dacier a conjecturé qu'il avoit voulu peindre toute la vie civile. Il a deffiné en grand maître les fujets intéreffans qu'il avoit fous les yeux. On fait que la Poéfie & la Peinture fe font toujours aidées mutuellement par les images qu'elles fe fourniffent l'une à l'autre. Homère a dû fur-tout faire de grands Peintres (21), parce qu'il l'étoit lui-

(21) Un excellent tableau des adieux d'Hector & d'Andromaque, fait d'après Homère, (*Iliade, liv. 6.*) étoit à Vélie, où le meurtrier de Céfar, Brutus, prêt à paffer la mer, recevoit les adieux de Porcie. Cette ame forte qui avoit montré, dans les occafions les plus périlleufes, la mâle fermeté d'un Héros Romain jufqu'au moment où elle devoit fe féparer d'un mari qu'elle adoroit, ne put tenir contre ce tableau. A la vue des tendres adieux d'Andromaque, prête

même, & parce qu'il ne voyoit, ne ſentoit ne peignoit que la Nature.

Héſiode, ſon contemporain, ſuivant l'opinion de M. le Comte de Caylus, ayant compoſé ſon *Bouclier d'Hercule* poſtérieurement à celui d'Achille, dans le même pays & vis à-vis des mêmes objets, ne rend auſſi que la Nature. On voit qu'il copie ce mo-

---

elle-même à faire les ſiens, & à dire un éternel adieu à ſon cher Brutus, ſes yeux ſe remplirent de larmes; il ne lui fut plus poſſible de les retenir. Elle entendoit ſans doute Andromaque diſant à Hector: *Vous me tenez lieu de père, de mère, de frère, &c.* Dans le Recueil des pierres gravées du cabinet de *Stoch*, Achille eſt repréſenté pleurant Briſéis qu'on lui a ravie & exprimant par ſes plaintes ſa vive douleur à Thétis, qui ſort de la mer pour le conſoler; ce qui fait dire à l'Abbé Winckelmann, qu'en confrontant Homère avec les deux Antiques, on croit être témoin de la ſcène, *pag. 363.* Telle eſt encore la Polixène que Pyrrhus eſt prêt à immoler, figure gravée d'après le beau tableau de la Tragédie d'Hécube, peinte par Euripide, *ibid. pag. 395. 396.* On peut voir encore le Tydée de Stace, & la gravure antique de ce Héros, inſérée dans les *Monumenti antichi, pag. 191. pl. 206.*

dèle. Il peint, comme Homère, des Héros, des ſièges, des combats; mais il fait contraſter ces ſujets avec les plus rians payſages. Il peint des moiſſonneurs, des vendanges, des danſes, une partie de chaſſe & des courſes de chars. Il repréſente encore la Déeſſe des tombeaux, avec une femme échevelée & dans la douleur, qui, noyée de larmes, ſe déchire le viſage & fait couler le ſang de ſes jouës. Les ſanglots tiennent ſa bouche entr'ouverte, & ſes épaules ſont couvertes de pouſſière. C'eſt une pleureuſe dans l'excès du déſeſpoir véritable ou feint, telle qu'Héſiode l'avoit ſous ſes yeux, & telle qu'on la voit encore chez les Grecs.

Le riche bouclier d'Enée, décrit par Virgile, n'eſt pas inférieur ſans doute à ceux des Poètes Grecs; mais ici le Poète Latin n'eſt plus le Peintre de la Nature, ſi ce n'eſt dans le beau morceau de la louve allaitant Romulus & Rémus (22). Dans tout le reſte

(22) *Ubera circum*
Ludere pendentes pueros & lambere matrem

de la deſcription, il déploie à la vérité, ſous le plus beau coloris, ſes connoiſſances hiſtoriques & géographiques: ſon tableau du Nil eſt neuf & ſublime. Mais on voit qu'il n'avoit pas ſous les yeux les objets naturels peints par les Poètes Grecs, le ſpectacle d'une mer auſſi belle que celle qu'ils nous repréſentent, des chœurs de danſes, des noces champêtres, & d'autres ſujets ſi propres à faire d'agréables contraſtes avec les horreurs des combats.

L'Epithalame d'Hélène, Poème de Théocrite, ſi rempli d'aménité, réunit encore différens tableaux de mœurs, qu'il vous ſera aiſé de comparer aux mœurs actuelles de la Grèce.

Pluſieurs filles Lacédémoniennes font un chœur de chants & de danſes

---

Impavidos; illam tereti cervice reflexâ
Mulcere alternos & corpora lambere linguâ.
Æneid. lib. 8.

Il faudroit voir la Nature & ſavoir peindre comme Virgile, pour bien traduire ces quatre vers.

devant la chambre nuptiale (23). Rien n'est si doux que le reproche qu'on fait à l'impatient époux, pour avoir enlevé trop tôt la jeune mariée à sa mere affligée de sa séparation & à ses cheres compagnes.

» Si le vin que vous avez bû, lui dit-on, (& ce n'étoit pas une injure, car être Grec & grand buveur dans une fête, c'étoit la même chose), » si le » vin vous appesantit la tête, fait plier » vos genoux affoiblis, & vous invite » à dormir, il falloit vous retirer seul. » La belle Hélène sera votre femme » demain, & tous les jours qui suivront » ce beau jour de votre hymenée. Heu- » reux époux qui possédez celle qui n'a » pas son égale en beauté. La charmante » Hélene étoit parmi les filles de Spar- » te, comme l'Aurore, lorsqu'aux » beaux jours du Printems elle fait dis- » paroître les pâles flambeaux de la » nuit. Qui de nous sait broder & nuer » les diverses couleurs, comme Hé-

(23) Vers. 8. Αειδον δ'ἄρα πᾶσαι ἐς ἓν μέλος ἐγκροτέοισαι ποσσὶ, περιπλέκτοι.

» lene ? Qui de nous chante & touche la lyre comme elle?

Tout ce morceau peint d'après Nature les circonſtances d'un mariage qu'on verroit célébrer chez les Grecs modernes.

Le Pâtre de la vingtième Idille du même Poète, dit qu'Eunica, qu'il vouloit embraſſer, le repouſſe avec mépris, le traite indignement, l'accable d'injures, & enfin, *qu'elle crache trois fois dans ſon ſein* (24). Cette ancienne ſuperſtition ſe pratique encore aujourd'hui, comme je l'ai déjà obſervé, pour écarter un mauvais préſage, pour détourner les yeux d'un objet qu'on ne peut ſupporter.

Comparez, Monſieur, dans les mêmes ſujets, la maniere de Théocrite & celle de Virgile, qui n'eſt ſouvent que ſon copiſte, ou les Bergers de ces deux Poètes. Pourquoi les Bergers Siciliens ont-ils un air, un ton plus agreſte & plus ſimple que les Bergers du Mantouan (25)? C'eſt que Théocrite

---

(24) Τρὶς εἰς ἑὸν ἔπτυσε κόλπον. v. 11. Id. 20.
(25) Proleg. Henr. Steph. in Théoc.

n'a vu que la Nature & les Grecs, & que Virgile, en copiant ſes tableaux, n'a pu s'empêcher de les embellir. C'eſt ainſi qu'en voulant imiter Virgile, la plupart de nos faiſeurs d'Eglogues ſe ſont encore plus éloignés de la Nature. Il faut relire les Anciens, & revenir chez les Grecs, pour la retrouver & la reconnoître. Vous vous appercevrez, ſans doute, qu'en approfondiſſant cette matière, on feroit un aſſez bon livre claſſique; mais ce n'eſt pas à moi à l'entreprendre.

Je ſuis, &c.

LETTRE TRENTE-CINQUIEME

ARCHITECTURE MODERNE.

IL en a été, Monſieur, des Grecs comme des Romains. Lorſque la Peinture & la Sculpture s'affoibliſſoient ſenſiblement, & déclinoient chez ceux-ci, l'Architecture s'y ſoutenoit. Ainſi vous trouverez encore chez les Grecs modernes des Conſtructeurs & des Architectes.

Vous lirez dans l'hiſtoire du Prince Cantimir, que le Sultan Sélim I s'emparant de toutes les Egliſes de Conſtantinople, en laiſſa une aux Grecs en faveur d'un Architecte de cette Nation, qui avait bâti, par ſes ordres, une grande & magnifique Moſquée à Andrinople. C'étoit le neveu d'un autre Architecte que Mahomet II avait employé dans la conſtruction d'une Moſquée qu'il fit élever à Conſtantinople. Sélim fut ſi content de ſon Architecte, qu'il lui fit préſent, non-ſeulement de l'Egliſe Grecque, mais encore de toute la rue où elle étoit ſituée [1].

Vous parlerai-je du Palais de l'Empereur Dioclétien à Spalatro en Dalmatie? C'eſt encore un édifice où l'on voit beaucoup de fragmens Grecs employés, & qui rappelle la magnificence des anciens monumens de la Grèce, quoique dans l'enſemble on apperçoive des marques ſenſibles de la décadence de l'Architecture. C'eſt le jugement

---

(1) Hiſtoire de l'Empire Ottoman, *Tom. 2. pag. 56.*

qu'on ne peut s'empêcher d'en porter à la vue des ruines deſſinées ſur les lieux par M. *Cléri*ſſ*eau*, avec cette préciſion & ce goût qui diſtinguent tous les ouvrages de cet habile Architecte; mais on admire avec étonnement le choix du Site & la beauté de l'aſpect de ce vaſte édifice bâti au bord de la mer.

On voit, ſous le règne de Juſtinien, deux Architectes Grecs dont l'hiſtoire des Arts a dû conſerver les noms. Ce ſont Antemius & Iſidore, qui bâtirent le magnifique Temple de Sainte-Sophie. Les connoiſſeurs admirent toujours l'idée grande & hardie d'un plan circulaire établi ſur des arcades réunies ou liées enſemble par des pendentifs: conſtruction qui a ſervi de modèle à tous les dômes faits depuis & que les grands Architectes Italiens ont perfectionné.

Cependant l'Architecture Grecque, ſelon l'Abbé Laugier, qui a ſi bien écrit ſur cette matière, n'eſt plus reconnoiſſable ſous Juſtinien qui a fait bâtir Sainte Sophie. Et qu'auroit donc été ce ſuperbe Temple, s'il avoit été conſtruit dans le bel âge de l'Architecture

Grecque & des autres Arts ? Ce monument, que les voyageurs ne ſe laſſent point d'admirer, nous apprend du moins de quoi le génie des Grecs étoit capable, puiſque dans la décadence des Arts, ou, au milieu de la barbarie qui régnoit dans le ſixième ſiècle, il n'a fait que ſe réveiller un moment, & a produit un modèle que tous nos Grands-Maîtres ont fait gloire d'imiter dans quelques parties.

Parmi les aqueducs à double & triple rang d'arcades ſitués aux environs du village de Belgrade, à trois petites lieues de Conſtantinople, il y en a un que l'on préſume avoir été bâti du tems des Empereurs Grecs, & dont la conſtruction, la belle ordonnance font l'admiration des Voyageurs. Soliman ſecond le fit réparer par des Architectes Grecs; & de l'aveu des connoiſſeurs les plus éclairés, ce monument, par ſa ſtructure auſſi hardie que ſolide, eſt ſupérieur à tout ce qu'on peut voir en ce genre en Italie & ailleurs. L'aqueduc de Niſmes, qu'on prétend être le plus beau de ceux que le tems nous a conſervés, n'a ni la hauteur ni la régularité de celui dont je parle. Je me propoſe de

le donner au Public avec les profils gravés d'après un dessin très-exact fait sur le lieu même, & d'y joindre plusieurs morceaux de gravure, relatifs à mes lettres.

Je me contente de vous indiquer sur ce sujet, ce que je laisse aux Artistes à discuter avec plus de connoissance & plus de détail que je ne pourrois faire moi-même. L'antiquité, dit Quintilien nous a tellement pourvus de Maîtres & d'exemples, qu'aucun âge, dans l'ordre des choses, ne paroît plus heureux que le nôtre, puisque tous ceux qui l'ont précédé n'ont travaillé que pour notre instruction (2).

Je suis, &c.

---

(2) *Tot nos præceptoribus, tot exemplis instruxit antiquitas, ut possit videri nulla, sorte nascendi, ætas felicior quàm nostra, cui docendæ priores elaboraverunt.* Instit. Orat lib. 12. c. 11.



LETTRE TRENTE-SIXIEME.

DE LA MUSIQUE CHEZ LES GRECS ET CHEZ LES ORIENTAUX.

Leurs Chanſons.

JE ne vous répéterai pas, Monſieur, ce que les Anciens ont dit de la paſſion des Grecs pour la Muſique, & des effets merveilleux qu'on lui attribuoit, pour exciter & pour calmer les paſſions, pour inſpirer le courage, pour guérir les maladies & même la peſte, ainſi que rapporte Plutarque. Je conviens, avec M. Burette, qu'on a pû beaucoup exagérer ſur ce point; mais autant que j'en puis juger par les foibles reſtes de cette Muſique que les Grecs modernes ont conſervés, j'avouerai que je ne ſuis pas éloigné d'en croire une partie. Je ne fais aucune diſtinction entre la Muſique Grecque & la Turque, puiſqu'elle eſt aujourd'hui la même dans le pays dont je parle, & que les Arts, les inſtrumens ſont communs entre les deux peuples qui l'habitent. Mais

comme l'amour eſt la paſſion naturelle de tous les tems & de tous les âges, je chercherai dans les airs modernes, dans les chanſons tendres & plaintives, de déſeſpoir ou de gayeté, ce qui peut reſter dans ce genre de l'ancien goût de la Muſique Grecque, & ce qui peut rendre raiſon, quoiqu'imparfaitement, de ce caractère.

J'obſerve en premier lieu que les Orientaux ont tous naturellement l'oreille faite pour la Muſique. Ils l'aiment dès qu'ils peuvent l'entendre. On ne voit point de Grecs, ni de Turcs, de quelque état qu'ils ſoient, qui ne s'arrétent pour entendre une belle voix, pour écouter le chant d'un roſſignol : la Muſique n'eſt pourtant jamais parmi eux une paſſion à laquelle un homme ſe livre tout entier, comme on le voit ſi fréquemment parmi nous.

Je ne ſuis pas étonné que Miladi Montagut, avec autant de goût qu'elle en avoit, ait été ſi vivement touchée des airs qu'elle entendoit en Turquie, & qu'après avoir connu cette Muſique, elle l'ait préferée à toute autre. Les airs tendres & touchans font ſur l'ame une impreſſion douce & profonde.

Je ne ſuis pas non plus ſurpris qu'un très ſavant voyageur (1) ait parlé avec éloge de la Muſique des Maures & des Turcs, en comparant leurs inſtrumens aux anciens, & particulierement le Timpanon & les Cymbales qu'ils ont encore (2).

Je puis au moins aſſurer que, dans la Muſique Grecque & Turque, la diviſion des tons étant plus étendue que la nôtre, leur donne des expreſſions que nous n'avons pas, & qui, dans le genre tendre, font un grand effet. Auſſi leurs airs de ſentiment, leurs chants de douleur pénétrent-ils l'ame & cauſent l'émotion la plus douce & la plus agréable.

Le Prince Cantimir, qui avoit bien étudié cette partie, qui en a même fait un traité, & nous a laiſſé des airs de ſa compoſition, n'a pas héſité de mettre la Muſique Grecque & Orientale au-deſſus de la nôtre. Il faut lire ce qu'il a écrit à ce ſujet dans ſon hiſtoire des

---

(1) Voyage de Shaw. *Tom. 1. ch. 3. pag.* 347.

(2) *Tympana tenſa palmis & cymbala circùm, concava.* Lucret. lib. 2. v. 618.

Turcs (3). Pour le prouver, voici l'aventure qu'il rapporte d'un Grec moderne, habile Muſicien, qui excèlloit dans cet Art.

Emir-Gium-Kam, parmi les Perſes, fut amené captif à Conſtantinople. Son talent pour la Muſique lui concilia la faveur du Sultan Amurat IV : il devint le compagnon de ſes plaiſirs. Il avoit une belle maiſon ſur le canal de la mer noire, où l'Empereur alloit ſouvent le voir pour s'enfermer & boire du vin en liberté avec lui. Un jour qu'Amurat y étoit, s'enivrant à ſon ordinaire, un Grec, homme diſtingué dans ſa Nation, paſſa en bateau devant le Palais, ſans ſavoir que le Sultan y étoit, & chanta un air Perſan avec une grace extraordinaire. Emir-Gium ouvrit la fenêtre avec empreſſement & auſſi tôt le Grec ſe tût ; mais le favori lui fit tant d'inſtances pour l'engager à continuer, que le Grec ne put ſe diſpenſer de lui donner cette ſatisfaction. Il fit donc arrêter les rameurs & chanta. Quand il eut achevé, Emir-Gium vint

(3) *Tome 2. page 237.*

à lui & lui demanda qui il étoit. Il répondit qu'il étoit Grec, ſujet d'Amurat. Auſſi tôt le favori lui baiſa les mains par trois fois & le congédia avec un préſent honnête. Etant rentré pour rejoindre le Sultan : » Seigneur, lui dit-il, » les Grecs qui ſont ſoumis à votre » puiſſance ont été autrefois les maîtres » de ce pays-ci ; celui que je viens de » voir m'a convaincu qu'ils en étoient » dignes. L'hiſtoire rend témoignage » à leurs vertus ; mais je n'avois encore » rencontré perſonne de cette Nation » qui ſoutînt la réputation qu'ils ont » acquiſe autrefois. S'ils reſſemblent » tous à celui que le hazard m'a préſenté, » il faut avouer qu'ils méritoient de » commander à cet Empire. Je crois » pouvoir le diſputer en fait de Muſi- » que au plus habile de ce pays ; cependant je m'eſtimerois heureux d'être » le diſciple de ce Grec (4) ».

Ajoûtons encore un trait conſervé par le même Auteur dans l'hiſtoire du même Sultan, Amurat. Ce Prince cruel, ayant aſſiégé & pris Bagdat, don-

(4) Hiſtoire Ottomane. *Tom. 3. pag. 99.*

na

na ordre d'égorger trente mille Perſans qu avoient mis bas les armes (5). Dans le nombre de ces malheureux, il ſe trouva un Muſicien qui ſupplia l'Officier Turc de ſuſpendre pour un moment ſa mort & de lui permettre de parler à l'Empereur. On le mena en préſence d'Amurat, & on lui demanda ce qu'il avoit à dire.

» Très-ſublime Empereur, dit il, » ne ſouffrez pas qu'un Art auſſi excel» lent que l'eſt la Muſique, périſſe au» jourd'hui avec Schahculi. Je n'ai nul » regret à la vie pour la vie même, » mais ſeulement pour l'amour de la » Muſique, dont je n'ai pû atteindre » encore toutes les profondeurs. Laiſſez» moi travailler à me perfectionner » dans cet Art divin, & ſi je ſuis aſſez » heureux pour arriver au point où » j'aſpire, je me croirai mieux partagé » que ſi je poſſédois votre Empire. » On lui permit de donner un eſſai de ſes talens. Auſſitot, ſemblable au chantre d'Homère, il prit un *Scheſch-*

(5) *Idem. pag. 102.*

dar(6) & accompagnant cet inſtrument de ſa voix, il joua d'un ton ſi tendre la priſe tragique de Bagdat & le triomphe d'Amurat, que ce Prince fondit en larmes & continua d'être attendri auſſi longtems que le Muſicien ſe fit entendre. L'Empereur, à ſa conſidération, ordonna non-ſeulement qu'on ſauvât la vie à ceux qui n'étoient pas encore exécutés, mais de plus, qu'on leur rendît la liberté. Amurat voulut retenir le Muſicien auprès de lui, & en fit un très grand cas.

Voilà une grande preuve en faveur des effets ſurprenans de l'ancienne Muſique, qui calmoit les paſſions, ou les excitoit à ſon gré. Elle influe encore beaucoup ſur la douceur & l'honnèteté des mœurs. Sans quitter Bagdat, ajoûtons un dernier trait qui caractériſe ce gout délicat pour la Muſique accompagné de l'honnêteté & de la ſimplicité des mœurs antiques. Ces tableaux nous ramènent toujours avec plaiſir à la Nature dont nous nous éloignons

(6) Sorte de Pſaltérion qui reſſemble à la Harpe qui a ſix cordes de chaque côté.

ſi ſouvent, quand nous voulons mettre de l'eſprit à la place du ſentiment & préférer au beau naturel des images, le faux éclat du recherché.

Ibrahim Ben-Mahadi, parvenu au trône de Bagdat, en fut preſque auſſitot chaſſé par Mamon, ſon neveu, qui étoit à la tête d'une armée nombreuſe. Il eut le bonheur de ſe ſauver : mais le nouveau Kaliſe le fit chercher avec tant de ſoin, qu'on le trouva enfin déguiſé ſous un habit de femme. Mamon cependant le reçut bien, le traita fort humainement, & lui donna ſa confiance. Un jour qu'ils converſoient enſemble, il le pria de lui raconter ce qu'il avoit remarqué de plus intéreſſant ou de plus ſingulier pendant le tems de ſa retraite. Voici ce que lui dit Ibrahim.
» Etant un jour ſorti (7) de la maiſon
» où j'étois caché, pour me réfugier
» dans une autre, & ayant choiſi l'heure
» de midi pour rencontrer moins de
» monde, je me trouvai devant une
» boutique fermée ſur la porte de la-

(7) Bibliotheque Orientale de d'Herb. pag. 481.

» quelle je vis un homme dont le vi-
» ſage étoit fort baſané & aſſez ſem-
» blable au mien. Je lui demandai s'il
» vouloit me permettre de me repoſer
» chez lui : il me répondit que je ne
» pouvois lui faire plus d'honneur ni
» plus de plaiſir. Il me conduiſit en
» même tems dans l'intérieur du logis,
» mais il en ſortit auſſi-tôt, & ferma
» la porte ſur moi.

» Alors je me crus perdu, & j'eus
» lieu de craindre que cet homme ne
» m'eût quitté & enfermé que pour
» aller avertir ceux qui me cherchoient.
» Dans cette agitation, je fus agréa-
» blement ſurpris, lorſque je le vis re-
» venir chargé de vivres, & ſuivi d'un
» autre homme qui portoit un lit &
» un tapis.

Je ſuis barbier de ma profeſſion,
me dit-il en rentrant, « & ne dou-
» tant point que vous n'euſſiez de la
» répugnance à vous ſervir des choſes
» qui ont ſervi à d'autres, j'ai été au
» marché acheter ces meubles, & on
» vous prépare à manger.

» J'admirai une ſi grande honnêteté,
» & je n'héſitai pas à me mettre à table
» avec mon hôte. Il me demanda ſi je

» buvois du vin, & lui ayant répondu » que je ne le refuferois point, il en » fit apporter du meilleur avec lequel » nous achevâmes joyeufement notre » repas.

» Alors il me demanda la liberté de » me faire une prière ; je la lui accordai. » Je defirerois, ajoûta-t'il, que vous » me fiffiez l'honneur de chanter devant » moi ; je fens que je ne mérite pas » cette faveur, mais je la recevrai comme » une grace fignalée & particulière. » Auffi-tôt me préfentant un luth, il » récita ces vers d'un Poëte Perfan :

Nous fommes degoûtes de toutes fortes d'inftrumens, fi nous n'avions pas une voix comme la vôtre qui les accompagne.

» J'avoue que ce difcours m'embarraffa, & mon premier mouvement » fut de demander à cet homme, comment il avoit appris que je favois la » Mufique. Il répondit : Seigneur, vous » êtes trop connu pour pouvoir efpérer de vous cacher à ceux qui vous » voient de près, Je fais que vous étes » Ibrahim, oncle du Kalife regnant, » & que ce Prince a promis cent mille » dragmes d'argent à celui qui lui découvriroit le lieu où vous êtes.

» Cette déclaration me frappa ſi fort » que, ſans héſiter, je crus n'avoir rien » de mieux à faire que de prendre le » luth, pour contenter mon hôte. Je » lui accordai même la ſeconde prière » qu'il me fit de lui permettre de chan- » ter quelques airs, & je l'accompa- » gnai avec le luth. Cet homme chanta » de ſi belles chanſons, que j'en fus » étonné, & lui demandai de qui il les » avoit appriſes. Il me dit qu'il les te- » noit d'Ishak-Moſul, excellent Mu- » ſicien, chez lequel il avoit reſté long- » tems.

» La nuit étant venue, je quittai mon » hôte. Je lui préſentai une bourſe rem- » plie de pièces d'or : il les refuſa en » me diſant, *Votre action eſt bien étrange;* » *après avoir fait tout ce qui m'étoit poſ-* » *ſible pour vous bien recevoir, vous vou-* » *lez me faire perdre le mérite & l'hon-* » *neur de l'hoſpitalité que j'ai exercée.* » *Dieu me preſerve de recevoir votre ar-* » *gent.* Et en me quittant, il ajoûta » ce vers Perſan :

» *Les penſées de l'homme qui s'eſt don-* » *né à Dieu, ſont bien differentes de* » *l'homme attaché aux créatures.*

Il faut avouer que ſi ces traits ſont beaucoup d'honneur à la Muſique, on doit être auſſi touché de la ſimplicité des mœurs qu'ils nous peignent. Voilà les prémiers effets de l'Art; tels ſont encore les plaiſirs innocens attachés à la douceur des mœurs d'une Nation qui conſerve fidèlement ſes goûts & ſes uſages.

Pour ne vous laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, je crois devoir joindre encore quelques chanſons Grecques & Turques, à celles d'Ibrahim Bacha, que Milady Montagut nous à conſervées (8).

Je ne dirai pas comme un Auteur François qui a voulu faire, ainſi que moi, la comparaiſon des Grecs modernes avec les Anciens, que les *Tragou-*

(8) Il les faiſoit pour la Sultane qu'il avoit épouſée & dont il étoit amoureux. Il y a pluſieurs recueils de chanſons Orientales fort eſtimés & cités dans la Bibliotheque de d'Herbelot au mot *Agani*. Il ſeroit à ſouhaiter que nos jeunes Interpretes qui s'exercent à Conſtantinople à des traductions, traduiſiſſent quelques-uns de ces recueils.

dis ou *chanſonettes qui retentiſſent aujourd'hui dans les bourgades du Parnaſſe, & dans les grottes de l'Hélicon, peuvent, peut-être, être comparés aux meilleurs Poëmes des Anciens* (9). Mais je ſais que les Poëtes Grecs de nos jours ſavent encore chanter la roſe & le printems, comme Anacréon, & qu'on retrouve dans leurs chanſons des étincelles du feu poëtique qui n'eſt point du tout éteint chez eux.

CHANSON GRECQUE.

Je lutte contre toutes les diſgraces, plongé dans un abîme de malheurs. Egaré, flottant ſur cet Océan d'infortunes, mon frêle batteau ſera bientot ſubmergé. Des vents contraires, impétueux, ſoulevent contre moi les flots irrités qui (10) m'aſſiégent, je

(9) Préf. de Lacéd. anc. & nouv. p. 4.

(10) *Siculi velut anxia puppis*
Seditione maris, nequicquam obſtante magiſtro,
Errat, & averſo redit in veſtigia velo.
Stat. Theb. L. 9.

ſoupire au milieu d'un brouillard épais. La mer affreuſe & blanchiſſante d'écume retentit de mugiſſemens ; ils répondent aux coups redoublés qui partent du ſein des nuages ſombres accumulés ſur ma tête.

Où trouverai-je un peu de clarté, pour découvrir la terre que j'ai perdue ? Où trouverai-je une eau paiſible, un port aſſuré, pour y jetter mon ancre? Déſeſpéré, je cours à mes voîles que j'embraſſe, pour m'abîmer ou pour me ſauver avec elles.

PREMIERE CHANSON TURQUE.

I. Si la roue de la fortune ne tourne pas à mon gré, que m'importe ? La Philoſophie me conſole & s'empare de tous mes deſirs.

II. S'il ne m'eſt pas permis d'approcher de ce corps d'albâtre, de ce tyran des cœurs, pourquoi m'en inquietter & me repaître de vaines chimères ?

III. Que ceux qui trouvent leur plaiſir dans un verre, jouiſſent pleiné

ment, & en buvant à longs traits, de ce genre de félicité. Un pareil bonheur ne ſera jamais le mien.

IV. Le nectar des buveurs ne me tente pas; celui de l'amour fit toujours mes délices.

V. Mais Roubi (11) ne ſait pas importuner : c'eſt la clef de la patience qui doit lui ouvrir tôt ou tard la porte du triomphe.

SECONDE CHANSON TURQUE.

I. Si la Beauté que j'aime m'a abandonné, je m'en conſole dans l'eſpoir que je trouverai bien à fixer quelques yeux de Gazelle.

II. Si l'infidelle, en me quittant, enleve mon cœur, ne trouverai-je pas une autre Maitreſſe au teint de roſes, aux dents de Perles ?

III. Point de chagrin & vive Conſ-

(11) Chaque Poète Turc prend un ſurnom qu'il inſere ordinairement dans le dernier diſtique de ſa Chanſon.

tantinople, où je ſaurai bien découvrir un beau cou d'albâtre, avec des ſignes de Mauritanie (12).

IV. Malgré ces réſolutions, je paſſe les nuits ſans fermer les yeux ni goûter le moindre ſommeil. Ingrate, pourquoi ne pas m'accorder un ſimple ſourire ?

V. Si je ſuis devenu ton eſclave, pourquoi veux-tu me donner la mort ? Ne vois-tu pas qu'il ne m'eſt plus poſſible de réſiſter à tes rigueurs ?

VI. Abdy (13) ſera forcé d'en porter ſes plaintes au Monarque. Tu ſais le proverbe qui dit : qu'il faut

---

(12) Les Orientaux ne connoiſſent pas les mouches des Européens, mais ils aiment beaucoup les ſignes ou les marques naturelles qui probablement ont fait inventer les mouches. C'eſt ce qu'on appelle en Turc *Bengu*. Cette remarque eſt de M. Duval, premier Interprète du Roi à Conſtantinople, qui m'a procuré ces chanſons traduites littéralement.

(13) Surnom du Poète.

bien qu'il ſe trouve un ſage, pour faire la paix entre deux foux qui ne peuvent s'accorder.

Il eſt très-difficile de rendre dans une autre langue l'énergie des expreſſions de la Poéſie Orientale, dont l'agrément & le mérite en dépendent beaucoup.

Je ſuis, &c.



CHANSON TURQUE.

Les vers ſont de quatre pieds, chacun de quatre ſyllabes. Les Turcs lettrés ne doivent les lire qu'en les ſcandant.

Félek gher Kiamimuzdje dun meſſé, alamumuz ioktur.
Biz chli Terchiz, anden zéné degnlu kiamumuz ioktur.



Sarilmak mumtenidur ſinéï ſimini Dildaré,
Biz ol endichéden dour iz, kuïali khamumuz ioktur.



Saſadur alémé, djami beladen zeok alan ghelſun,
Kimugn kim zeoki var, nouch Eïleſſun, ibramumuz ioktur.



Safamuz var Ezelden badeï achkilé ſermeſtiz.
O Kaïdi tchekmeziz, kim badeï Gulfamumuz ioktur.



Kilidi ſabrilé babi Viſſalugn fethi mum-
kindur.
Anugn itchun, Roubis, olbabté ik da-
mumuz ioćtur.



AUTRE CHANSON.

Ces vers ſont de quatre pieds, dont les trois premiers de quatre ſyllabes & le dernier de trois ſyllabes.

Hitch elem thekmé gheugnul iar ſeni etti
iſſé,
Bizé dé ſerméghé bir gheuzleri ahou bou-
lounour.



Gheugnlugn alub, ſeni Gheuz gheuré
koïub, guitti iſſé,
Bir ianaghi tazé ghul, duhléri indjou bou-
lounour.



Gam ïémérem chehri iſlamboldé ſerim ſa-
golſim,
Bizé gherdani ſim bengleri hindou bou-
lounour.



Taghidjéler ſoubh olundjé, oikou ghelmez gheuzimi,
Ia ne var ſendé benim bir gulé bakſagn inzumé?

⁂

Keuligniz oldi iſſak, ïa né var bizi uldurédjek?
Hak bilur ki kalmadi ſabré medjalim tchékedjek.

⁂

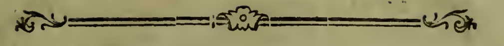
Alignizden, Abdy, hunkiaré chikiaïet idedjek
Bou meçel dur, iki deliïé bir ouſlou boulounour.



CHANSON GRECQUE.

Μέ δυσικίαις πολεμῶ μέ βάσανα ὡς τὸ λεμό
  Εἶμαι, καί κειτινέυω, καὶ νὰ χάθω κοντέυω
Στὸ πέλαγος τῶν συμφορῶν με ἐπικίνδυνον καιρὸν,
  Μ'ανέμους ὀλάθριους, ςρόφους καί ἐναντίους.
Μὲ κύματα πολλῶν καῖ μῶν, τοφανὶ ἀναστεναςμῶν.
  Θάλασσα φουσκομένη, πόλλα ἀγριομένη,
Ο'πȣ̃ ἀφριζι καί φησὰ με σαγανάκια περισσὰ,
  Σύνεφα σκοτισμένα, καὶ κατασυγχισμένα,
Καὶ νὰ φανῆ μιὰ σωτηρία, νά ἰδȣ̃ν τά μάτιά μȣ
      ςτεριά.
  Γλίχα νέρα νὰ ἕυρω, πάσχα καί δεν ἠξεύρω.
Ν'ἀράξω και δεν ἠμπορῶ γιατι λιμένα δεν θορῶ.
  Μ'ἀτελπιστίαν θρέχω στα ἄρμενα πȣ̃ ἔχω.
Πȣ̃ μὲ ἀυτὰ κάν νὰ πνυγῶ, ἤ σελαμέτινα ἐυγῶ,
  Καὶ τȣ̃τα ἄν βαστάξȣν, ἕμπορȣ̃ν νὰ μὲ φυλάξȣν,





LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

LA PESTE.

Les Grecs Modernes la reçoivent & la regardent comme les Anciens. Ils font les mêmes prieres ; ils emploient les mêmes préservatifs.

OBSERVATIONS SUR CE SUJET.

Quò propior quisque est, servitque fideliùs ægro,
In partem lethi citiùs venit.

Ovid. Meth. 4. 7.

IL est vrai, Monsieur, que je ne vous ai rien dit de la peste, qui exerce toujours ses ravages en Grèce, & dans tout l'Orient. Je l'ai vue plus d'une fois de près ; je l'ai touchée, sans le savoir, & je ne la connois pas mieux que vous. Quiconque entreprendroit de lire tout ce qui s'est écrit sur cette matiere, pour l'étudier & l'approfondir, croiroit entrer dans un souterrain obscur, où le guide le plus sûr pourroit l'égarer. Il verroit le flambeau même de l'expérience s'éteindre & ne don-

ner, en ſe rallumant, qu'une lueur foible, paſſagere, qui nous replonge dans la nuit du doute & de l'incertitude.

Revenez cependant, Monſieur, avec moi à Conſtantinople. Ce n'eſt pas ſeulement chez le Peuple que le mal plus ou moins contagieux, ſuivant la ſaiſon & la malignité du venin, ſe manifeſte & ſe répand : ce vaſte Palais que vous voyez enveloppé d'un nuage de parfums eſt infecté de la contagion. Des gémiſſemens & des cris perçans m'annoncent que le fléau deſtructeur y a pénétré & qu'il n'épargne perſonne. Je ſens une horreur ſecrette qui m'en repouſſe avec force. A peine aï-je détourné mes pas que je m'enfuis encore, pour éviter la rencontre des convois funèbres qui viennent à la file, & des cadavres portés par des hommes pales & défaits, qui ſement eux-mêmes, dans les rues étroites où la foule ſe preſſe pour les éviter, l'odeur & le venin de la mort. Je me ſauve à la campagne ; c'eſt-là que j'ai raſſemblé mes obſervations, & tout ce que j'ai pû recueillir ſur cette cruelle maladie.

Je comparerai, comme vous le deſirez, & ſuivant ma méthode, ce que

les anciens en ont écrit à ce que nous voyons : c'eſt à dire, les opinions, les pratiques anciennes & modernes, les ſymptomes du mal, les préſervatifs connus, les obſervations locales ſur les cauſes de la contagion, les progrès & le déclin de la peſte, enfin la maniere conſtante & uniforme dont les Anciens & les Modernes n'ont ceſſé de l'enviſager comme un mal ſans remede, comme un fléau terrible qui a toujours rappellé à l'homme conſterné, qu'il étoit mortel, & coupable (1).

Ce mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel, en ſa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre (2),

La peſte, puiſqu'il faut l'appeller de ſon nom, ne peut-être confondue avec les autres maladies épidémiques qui ravagent la terre. Malgré les opi-

---

(1) *Longa conantem eum mors opprimit; & hoc quod Senectus vocatur pauci ſunt circuitus annorum.* Senec. Conſul. ad Marciam. c 11.

(2) *Les Animaux malades.* Fables de la Fontaine.

nions ſingulieres de quelques Médecins (3), malgré la variété des ſymptomes qui les déconcertent, elle a un caractère diſtinctif auquel on ne peut la méconnoître ; j'en excepte quelques cas particuliers, où les ſignes évidens ne ſe manifeſtent qu'après la mort du malade.

L'hiſtoire annonce l'ancienneté de la peſte. Elle nous montre ſon foyer dans l'Orient, d'où le commerce l'a exportée, & répandue dans tout le monde avec la matière de nos échanges, & les ſubſtances qui en ſont ſuſceptibles, comme la laine, le coton, les ſoies. La peſte eſt ſouvent précedée par la famine, par les inondations, par les tremblemens de terre, & par des guerres ſanglantes. Elle s'eſt montrée à l'imagination échauffée des Grecs, comme un monſtre affreux ſuſcité par un Dieu irrité, ou même comme un Dieu exterminateur.

Les Grecs s'étoient accoutumés à

(3) Comme M. *Deidier*, &c. Voyez le *Traite de la Peſte*, imprimé par ordre du Roi en 1744, & la *Relation de la Peſte de Marſeille*, de M. Bertrand, Médecin.

appeller maladies ſacrées ou divines, celles dont ils ne connoiſſoient pas les cauſes, & qui s'annonçoient par des ſymptomes extraordinaires ou violens. Au défaut de l'art, ils avoient recours aux expiations, & aux ſacrifices préparés par des Prêtres hypocrites, & intéreſſés à entretenir la pieuſe crédulité, dont le pere de la Médecine ſe moquoit avec raiſon (4). Lorſqu'on a vû, dans ſa plus grande force, une maladie peſtilencielle emporter comme un torrent une multitude, & la précipiter dans les gouffres du trépas; les hommes,

---

(4) Les Expiateurs, les Charlatans & les Magiciens, dit Hippocrate, qui ont appellé l'épilepſie une maladie ſacrée que les Dieux envoient, & qui ne peut être guérie que par leur miniſtère, ſe moquent des Dieux & des hommes. Étudions la Nature, les préſervatifs & les remedes à nos maux; invoquons les Dieux, mais méfions nous de l'ignorance, de l'impoſture & de la ſuperſtition. On ordonnoit à ces malades des pratiques de cette nature: on leur défendoit l'uſage de certains poiſſons, de certaines viandes, de porter un habit noir, parce que cette couleur étoit mortelle, &c. *Hip. De morbo ſacro, Tom. 2. p. 314.*

abandonnés par les Médecins qui les fuyoient epouvantés eux-mêmes, n'ont plus cherché de remèdes. Ils n'ont vû qu'un glaive destructeur dans la main d'un Dieu irrité; ils ont tâché de le fléchir par des prieres, par des sacrifices & des larmes; mais il n'a été donné qu'à David coupable & repentant, de voir l'Ange exterminateur qui frappoit son peuple (5).

Les Grecs, comme je vous l'ai déjà dit (6), suivant l'opinion commune & l'ancienne tradition qu'ils se figurent, se représentent la peste comme un spectre hideux qui vient pendant la nuit, & qui marque d'un signe (7) ineffaçable les maisons où il doit entrer (8).

---

(5) *Immisit Dominus pestilentiam in Israel... Levansque David oculos, vidit Angelum Domini inter cœlum & terram, & evaginatum gladium in manu ejus, & versum contrà Jerusalem.* Reg. xxi. 16.

(6) Lettre 11. Superstitions, présages.

(7) Ainsi la peste de 565 fut annoncée par des taches livides qui parurent sur les portes des maisons, sur les murailles, les vases, &c. *Hist. du Bas-Empire, Tom.* 11. *pag.* 151.

(8) La deuxième année de la peste qui

Ceux qui ſe vantent de connoître ce ſigne de mort, l'annoncent aux malheureux habitans qu'ils exhortent en vain à la fuite, & qui par leur obſtinations ſubiſſent le ſort dont ils ſont menacés.

Les Anciens n'ont pas autrement enviſagé la peſte. Héſiode (9), en la nommant, n'a pas manqué de la perſonnifier. La Nuit, dit-il, fille du Cahos enfanta la mort, la parque noire, la vieilleſſe, & la diſcorde opiniâtre, de laquelle naquirent les chagrins, la Peſte, les meurtres, les combats (10).

---

ravagea Conſtantinople en 543, Procope écrit que l'on croyoit voir des eſprits ſous des figures humaines. Les Grecs ſur-tout s'imaginoient que ces fantômes les frappoient dans quelque partie du corps, & la maladie les ſaiſiſſoit ſur le champ. *Hiſt. de la Médec. de Freind, Tom. 1. p. 230.*

(9) Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, *Tom. 18. pag. 3.*

(10) Le crime d'un ſeul, dit-il encore, attire la colère des Dieux ſur toute une ville où Jupiter envoie la peſte & la famine à la fois.

Λιμὸν ὁμοῦ καὶ λοιμόν.

Héſiod. Op. v. 242.

» O DIEU miféricordieux, s'écrient les Grecs modernes dans leurs prieres, » éloignez de nous cette affreufe & » cruelle maladie qui n'épargne per- » fonne. Secourez-nous, & refervez les » traits de votre vengeance pour vos » ennemis. Ayez pitié de ces innocen- » tes victimes : car nos jeunes enfans » font toujours les premiers frappés. (11) O Dieu fecourez-nous.

C'eft ainfi qu'à Conftantinople, lorfque la pefte y fait des progrès trop rapides, comme les incendies fi fréquens dans cette grande Ville; lorfqu'on voit fortir chaque jour plus de mille cadavres par la porte d'Andrinople, qu'on conduit au cimetiere des Turcs, on fait des prieres publiques. Ce font des enfans & de jeunes gens qui vont en proceffion à la place appellée *l'Oc-*

---

(11) Le Peuple Turc, Chrétien & Juif, dit le Docteur Timoni, eft également perfuadé que la pefte eft un fléau qui vient du Ciel, & en conféquence ils ne font rien pour s'en garantir. *Tranfactions Philofophiques*, *n.* 11.

meydam,

meydam, & qui implorent la miséricorde du ciel. (12).

Les Grecs aussi superstitieux qu'ignorans avoient anciennement recours aux oracles dans ces tems de calamité (13). On voit tous les Dieux qu'ils invoquoient à cette occasion, dans l'éloquente priere que Sophocle fait prononcer à celui qui parle pour le peuple affligé de Thebes (14).

» Divin oracle, que nous annoncez » vous ? Je tremble dans l'incertitude » du destin que vous nous préparez. » Puissant Dieu des maladies, j'adore » vos décrets : qu'ordonnez vous de » notre sort présent & à venir ? Daignez » m'en instruire, Oracle, fils immor-

---

(12) *Dira lues, irâ populis Junonis iniquæ,*
Incidit. . . . .
Dum visum mortale malum, tantæque latebat
Causa nocens cladis, pugnatum est arte medendi:
Exitium superabat opem.

Métam. Lib. 7. v. 525.

(13) Voyages de Dubois, *pag. 65.*

(14) Œdipe de Sophocle, traduit par le P. Brumoy, *Acte 1.*

» tel de l'espérance. O Minerve, fille » de Jupiter; Diane, divinité tutelaire » de Thebes; & vous, ô Apollon (15), » divinité secourable qui remédiez à » tous les maux des humains, soyez sen- » sibles à ceux dont nous sommes acca- » blés. Vous voyez tout un peuple vic- » time de la mort descendre dans le tom- » beau. Plus d'espoir, plus de ressource; » la terre ferme son sein, & se refuse » à nos travaux. Pluton voit tomber » les morts sur les rives du Styx plus » promptement que les éclairs, & com- » me une foule d'oiseaux qui se préci- » pitent les uns sur les autres. Des mon-

---

(15) Apollon, qui distribuoit à son gré la peste, comme on le verra ci-après, étoit principalement invoqué pour cette maladie. Pline rapporte une pratique aussi superstitieuse que ridicule & indécente : » *Verbascum cum suâ radice tusum, vino asperſum foliòque involutum, & in cinere calefactum, ut imponatur calidum. Experti affirmavêre plurimùm conferre, si Virgo imponat nuda, jejuna jejuno, & manu superna tangens dicat :* Negat Apollo pestem posse crescere, » quam nuda Virgo restinguat ; *atque ita retrorsâ manu ter dicat, totiesque despuant ambo.* Pline, *liv. 26. ch. 9.* Callim. *Hymn. in Apol. v 45.*

» ceaux de cadavres couvrent la cam-
» pagne. On voit de tous côtés de
» jeunes épouſes, & des femmes reſ-
» pectables, embraſſer les autels ſur le
» rivage, & percer les airs de leurs gé-
» miſſemens (16). On n'entend que de
» lugubres accens. Minerve, venez à
» notre ſecours : mettez en fuite cette
» divinité barbare, cet *autre Mars ex-*
» *terminateur* (17), qui plus redoutable
» que le Dieu des combats nous fait
» perir ſans armes, ſans égide, ſans
» appareil de guerre. Ecartez-le de nos
» climats, précipitez-le dans le vaſte
» ſein d'Amphytrite, ou dans les abî-
» mes profonds du Pont-Euxin. Hélas!
» ce qu'une nuit a épargné devient la
» proye du jour ſuivant. Grand Jupiter
» qui faites gronder le tonnerre, écra-

---

(16) *Quis non altaribus illis*
Irrita thura tulit ? quoties pro conjuge conjux,
Pro gnato genitor, dum verba precantia dicit,
Non exoratis animam finivit in aris!
Ovid. Métam. *Liv. 7. v. 590.*

(17) Α᾽ρέα τε τον μαλερόν. Vinſemius traduit *Martem peſtiferum*. Sophocle, *Œdip. Henr. Steph.*

» ſez ce Génie de vos foudres. Apollon, » préparez votre arc & vos fléches, pour » nous ſecourir. Diane, lancez ſur lui, » comme des traits enflammés, ces feux » que vous dardez ſur les montagnes de » Lycie. Puiſſant Bacchus (18), venez, » avec vos torches allumées, écarter » loin de nous cette horrible Divinité. (19).

On voit, dans cette touchante priere, la peſte perſonnifiée par les Anciens

---

(18) Au lieu de puiſſant, le texte dit : οἰνοπα βάκχον *vinoſum Bacchum*: épithete qu'il ne falloit pas changer, & qui n'eſt applicable ici qu'à la peſte. *Œdip. Henr. Steph. pag,* 282.

(19) Le P. Brumoy reproche à M. Dacier d'avoir cru que Bacchus étoit appellé ici avec ſes flambeaux, parce que, ſelon lui, le vin & le feu étoient des préſervatifs contre la peſte. M. Dacier étoit fondé ſur l'autorité des Anciens que l'on verra ci-après, & ſur l'uſage des Grecs modernes. Le vin, le premier de tous les cordiaux que l'on a connus, étoit recommandé pour la peſte. On arroſoit même, pour l'appaiſer, les rues d'Athènes avec du vin. *Traité de l'Opinion, Tom. 6. pag.* 31. Acron fit allumer à Athénes de grands feux pour purifier l'air. *Hiſtoire de la Médecine de Leclerc, Liv. 2. ch. 7.*

Grecs, comme elle l'eſt encore par les Modernes. On invoque les Dieux protecteurs, on a recours à l'Oracle. On croit, comme dit Hippocrate de la maladie ſacrée, (qui eſt l'épilepſie) qu'un mal contagieux qui excite l'étonnement & l'allarme, qu'un mal regardé comme incurable, ne peut venir que des Dieux, & que ſa guériſon eſt reſervée aux Dieux (20).

L'Oracle fut d'abord conſulté comme le ſeul Médecin de la contagion (21). Il répondit, ſuivant Plutarque, (22) aux Lacédémoniens & aux Phaleriens, qu'ils devoient immoler tous les ans une jeune fille, pour être délivrés de la peſte. Les Carthaginois avoient adopté ce barbare uſage.

La crainte religieuſe qu'inſpire un fléau juſtement attribué à la colere céleſte, ne peut-être que reſpectable & ſalutaire; il faut donc bien la diſtinguer de cette terreur panique qui, ne

---

(20) *De Morbo ſacro*, Tom. 2. pag. 324.

(21) *Conformité de la Médecine ancienne & nouvelle*, Préf. de l'Edit pag. 33.

(22) *Œuvres de Plutarque, traduction d'Amyot*, in-fol. Tom. 2.

ſervant qu'à entretenir l'ignorance & la ſuperſtition, empêcheroit les hommes de ſe préſerver de la contagion, & des maux qui affligent l'humanité. Dans une peſte meurtriere, on ne peut quelquefois méconnoitre la vengeance du ciel irrité. Elle eſt du moins aſſez ſouvent annoncée dans l'écriture-ſainte. Homere ne manque auſſi jamais de l'attribuer au pouvoir des Dieux offenſés (23). Les hiſtoriens eux-mêmes n'ont pas rendu d'autre raiſon des peſtes les plus mémorables, & des autres maux qui ont dépeuplé la terre. Cette tradition a tou-

(23) *Percutiam te, & populum tuum peſte, peribis de terrâ.* Exod. 14. La peſte fut la cinquieme plaie dont Dieu frappa l'Egypte. Homere qui peint tous les objets intéreſſans commence & finit ſon Iliade par un tableau de la peſte envoyée d'abord par les Dieux pour punir l'armée des Grecs, & enſuite pour détruire la malheureuſe famille de Niobé. *Liv.* 1. λοιμὸς καὶ μῆνις *peſtis & ira, Lib.* 24.

Procope reconnoit dans la peſte de 543, qu'il décrit avec la plus grande exactitude, la vengeance de Dieu qui punit les hommes. *Hiſtoire de la Médecine de Freind*, Tom. 1. pag. 228.

jours été fidélement ſuivie d'âge en âge.

» La peſte, dit un Poète Perſan en parlant d'Aſterabad (24), ville de Géorgie dans l'ancienne Hyrcanie, » *ſemblable à un feu vengeur*, ruina tout-» à-coup cette belle Ville dont le ter-» roir exhale une odeur qui ſurpaſſe » celle des parfums les plus agréables. » Il ne reſte de ſes habitans ni jeune, » ni vieillard. Ainſi le feu du ciel, en » tombant ſur une forêt, embrâſe tout, » & conſume le bois verd, comme le » bois ſec.

Les Peuples Anciens & Modernes, les Princes qui les ont gouvernés (25),

---

(24) D'Herbelot, *Bibliotheque Orientale*, pag. 350.

(25) L'Empereur Juſtinien, après la peſte de 557, ayant encore éprouvé la famine & les tremblemens de terre, déclare que ces trois fléaux ſont la punition des crimes de la terre. C'eſt ce qu'on peut voir dans une loi qu'il fit à cette occaſion contre les blaſphêmes & les abominations contraires à la Nature. *Hiſtoire du Bas Empire*, Tom. 2. pag. 72.

Pendant la peſte de 1630, les Conſuls de Marſeille firent vœu de fonder la Maiſon

les ſages qui ont écrit l'hiſtoire, ont toujours conſideré ce fléau comme un ſigne évident de la colere du ciel, comme un chatiment attiré ſur la terre pour nos crimes (26). Tacîte, en parlant de l'année 816 de Rome, de cette Capitale enſanglantée par les meurtres de tant de victimes de la barbarie de Néron, ajoûte qu'une année ſi funeſte par tant de cruautés, le devint encore par la colere des Dieux qui envoyerent la peſte, dont les effets furent terribles Il décrit les ravages des campagnes & la mortalité qu'il y eut à Rome. Il

---

des Filles de la Madelene; & en 1720, dans la derniere peſte, ils firent auſſi le vœu ſolemnel qu'on renouvelle chaque année par une proceſſion générale.

(26) *Tot facinoribus fœdum annum etiam Dii tempeſtatibus, & morbis inſignivêre. Vaſtata Campania turbine ventorum, qui villas, arbuſta, paſſim disjecit pértulitque violentiam ad vicina urbi in quâ omne mortalium genus vis peſtilentiæ depopulabatur, nullâ cœli intemperie quæ occurreret oculis.* Tacite, *Liv. 16.*

Pendant les huit ans que Phocas regna, la peſte, la famine & tous les fléaux qui affligent la terre déſolerent l'Orient, *Hiſt. du Bas Empire*, Tom. 12. pag. 96.

obſerve, qu'après l'ouragan qui dévaſta la Campanie & vint juſques aux portes de Rome, la peſte ſe manifeſta dans cette grande Ville, ſans qu'on apperçût dans le Ciel, ni dans les ſaiſons aucun changement viſible, aucune intemperie. En effet, on eſt toujours frappé, toujours étonné de voir, dans la fertile Egypte, dans les plus beaux pays de la Grèce & de l'Aſie mineure, dans l'Italie même, ſous un Ciel pur & ſerein, les hommes attaqués ſubitement, tomber les uns ſur les autres dans les villes & à la campagne, comme s'ils reſpiroient cet air empeſté provenant des vapeurs qu'exhalent les marais bourbeux & putrides (27). Il ſemble qu'il devroit être annoncé par des brouillards épais, par des jours ſombres & nébuleux, par ce vent chaud & brulant qu'Hippocrate nomme peſtilentiel (28), & au-

(27) *Nec refert utrùm nos in loca deveniamus*
Nobis adverſa, & cœli mutemus amictum.

Lucret. Lib. 6.

(28) *De Epid. Lib. 3.*

quel Empédocle (29) voulut fermer le paſſage entre les montagnes, par lequel il prétendoit que le vent du Sud ſouffloit ſur la Sicile la peſte & la ſtérilité (30).

Il n'eſt cependant pas douteux que ce poiſon mortel ne doive éclore du ſein de la corruption, de ces lieux impurs où croupiſſent des eaux bourbeuſes & fétides, d'où il s'éleve attiré par la chaleur exceſſive du Soleil. Les progrès de la communication qui le porte à la fois dans les lieux les plus voiſins, ainſi que dans les climats les plus éloignés de ſa ſource, ſont rapides

(29) Empédocle, dit M. *Leclerc*, ayant reconnu que la ſtérilité & la peſte, qui ravageoient ſouvent la Sicile, étoient cauſées par un vent du Sud qui s'inſinuoit par les ouvertures de certaines montagnes, s'aviſa de faire boucher ces ouvertures & le pays fut exempt de ces deux fléaux. *Hiſt. de la Médec. Liv.* 1. *ch.* 5. *p.* 85.

(30) *Cælo ſupinas ſi tuleris manus.......*
Nec peſtilentem ſentiet Africum
Fœcunda vitis.

Tel étoit le précepte d'Horace, *Lib* 3. *Ode* 23.

& ſurprenans. Ils nous déconcertent, nous humilient, nous confondent. Mais s'il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de détruire la malignité de ce poiſon aërien, nous pouvons du moins, comme Empédocle, boucher toutes les ouvertures par leſquelles il peut s'introduire, c'eſt à dire, purifier & parfumer tout ce qui vient d'un pays ſuſpect. C'eſt ainſi qu'un ſeul Lazaret, aſyle toujours ouvert à la contagion dans le ſeul port du Royaume (31) par lequel la peſte peut y entrer, répond au miniſtere chargé du département de la marine, de la ſanté de tout le Royaume.

Le premier mouvement des hommes frappés des approches de cette cruelle maladie a été de purifier l'air qu'ils reſpiroient par les parfums qu'ils trouvoient ſous leurs mains (32). C'eſt ce

(31) A Marſeille. La peſte de 1720 eſt la vingtième que cette Ville a eſſuyée. *Relation de M. Bertrand*, pag. 8. *Hiſtoire de Marſeille, par Ruffy*, Tom. 1. pag. 279.

[32] *Hiſtoire de l'Elephantiaſis, par M. Rémond*, pag. 100. *Traité de la peſte*, pag. 59. *Diſſertation du Docteur Timoni*. Tranſ. Philoſoph. *Liv. 64*.

qu'on fait encore partout (33); & de-là vient ſans doute (34) l'uſage établi chez les Grecs & les Orientaux, de bruler des parfums agréables dans l'appartement où l'on reçoit, en tout tems, ſoit une perſonne diſtinguée, ſoit un ami qu'on veut acceuillir, comme auſſi de purifier l'air des temples, en y brûlant de l'encens & de l'aloès. Les Grecs emploient par préférence

---

[33] Le Médecin Acron, comme on l'a dit, fit allumer des feux dans tous les quartiers d'Athènes pendant la fameuſe peſte du Péloponeſe.

Eſt & ipſis ignibus, dit Pline, *Medica vis. Peſtilentiæ quæ ſolis obſcuratione contrahitur, ignis ſuffitu multiformiter auxiliari certum eſt. Empedocles & Hippocrates id monſtravêre diverſis locis*. Plin. Lib. 36.

[34] On employoit ſur-tout les parfums & l'encens de la Syrie, ſelon Athénée, *Lib.* 1. On tiroit encore de l'Helleſpont les *Scombres*, (eſpece de maquereaux) & les poiſſons ſalés. Les Grecs ont conſervé cet uſage; ils font encore ſécher au Soleil les mêmes poiſſons, principalement au bord de la mer noire, & vous trouverez près de la Tour d'Ovide un petit village anciennement habité par ces Pêcheurs, & appellé *ſcombrecui*.

pour la contagion le parfum du genievre, comme le plus ſalutaire.

Cependant, malgré les parfums, la contagion fait toujours beaucoup de progrès dans le Levant & à Conſtantinople, parce que la communication n'eſt jamais interrompue; ce qui provient de ce que le mal n'eſt pas toujours également contagieux. Ceux mêmes qui ont eu le bonheur d'en échapper, le redoutent moins que les autres. Les malades ne ſont jamais abandonnés par leurs proches. Ce délaiſſement, ce triſte abandon, n'eſt effrayant que pour un étranger qui ſe trouve attaqué du mal, & qui n'a plus auprès de lui ni d'amis, ni de compatriotes. Les Grecs & les Orientaux accompagnent les morts pour les enſevelir, & la peſte ne les diſpenſe pas de ce devoir religieux. Ils ſavent que ce fléau augmente par degrés, s'affoiblit enſuite, & s'éteint. Quoique le peuple accoutumé à le voir ſouvent revenir ne prenne pas les mêmes précautions que nous, pour s'en garantir; quoique le commerce n'en ſouffre point; quoique la peſte enfin la plus allumée n'empêche ni une aſſemblée d'uſage, ni une cérémo-

nie, ni une audience publique, les Grecs & les Turcs ne parlent pas avec moins de frayeur que les Anciens, de de ce redoutable fleau (35).

---

[35] *Les Turcs*, dit M. de Montesquieu d'après Ricaud, *voyent les Chrétiens dans la même Ville échapper au danger, & eux seuls périr.* Cette assertion est exagérée. Les précautions garantissent ceux qui en prennent; les autres sont tous également exposés. *Ils achetent*, continue-t-il, *les habits des pestiférés, s'en vétissent & vont leur train.* Ceci ne regarde que le bas peuple, qui est le même partout. *La doctrine d'un destin rigide qui regle tout, fait du Magistrat un spectateur tranquile. Il pense que Dieu a déjà tout fait & que lui n'a rien à faire.* Les Turcs véritablement sont très-résignés; mais le Magistrat n'est pas le spectateur oisif d'une grande mortalité. Il sait que, dès qu'on n'a pas prévenu le mal, la police ne peut plus en arrêter les progrès dans un pays de révolutions, où des boutiques fermées annoncent la rébellion & le trouble; où le moindre besoin public & un marché dépourvu de vivres, sont des prétextes suffisans pour la sédition toujours prête à s'allumer. Il faut donc nécessairement qu'à Constantinople *tout aille son train*, & que le peuple aguerri contre un mal périodique, ne puisse pas en imputer la continuation & les pro-

Je ne connois dans le Levant aucun endroit privilégié où l'on puiſſe ſe vanter d'en être à couvert. Pline a fait cette exception en faveur de deux Villes qu'il cite ; mais Strabon qui rapporte le même proverbe ſur la ſalubrité de l'air de Crotone, attribue l'exemption de la peſte, que Pline ne fait que confirmer, à l'origine fabuleuſe de la fondation de cette Ville, à l'avantage de ſa ſitua-

---

grès à la négligence du gouvernement. Auſſi le fameux Viſir *Ibrahim Pacha*, qui vouloit rendre ſon Maître & le peuple heureux, avoit-il deſſein d'établir aux Iſles des Princes des Lazarets, pour ſe préſerver de la peſte. L'Auteur de l'*Eſprit des Loix* eût vu tout cela du premier coup d'œil, s'il eût étudié à Conſtantinople la doctrine des Turcs.

Il ne faut donc pas dire avec M. de Monteſquieu [a], que les Turs n'ont aucune police à cet égard. Ce qu'il dit dans le même chapitre ſur la lepre n'eſt pas plus exact, ainſi que M. Rémond l'a démontré dans ſon *Hiſtoire de l'Elephantiaſis*. L'illuſtre Auteur n'a pas été à portée de tout voir, & n'a pas eu le tems de vérifier tout ce qu'il avance ſur la foi des relations.

(a) *Eſprit des Loix*, Liv. 14, Ch. xi.

tion, à la force & au temperament robuſte de ſes habitans, dont ſept à la fois furent vainqueurs aux combats des jeux Olympiques (36).

La Peſte qu'on apprehende le plus à Conſtantinople, à Smyrne & dans tout le Levant, eſt celle qui vient d'Egypte; & en Egypte, on redoute le plus celle qui vient d'Ethiopie.

Thucydide & Lucrèce (37), qui ont fait une effrayante deſcription de la peſte d'Athènes, diſent qu'elle avoit été apportée des bords du Nil, comme celle dont Procope a parlé depuis.

Après une ſi longue & ſi conſtante expérience, on ne peut donc pas méconnoître l'ancien foyer de la peſte. Elle vient encore avec les tremble-

---

[36] *Strabon*, Liv. *6.* pag. *479.*

[37] *Nam penitùs veniens Ægypti à finibus ortus,*
'Aera permenſus multum, campoſque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis : omnes
Indè catervatim morbo, mortique dabantur.

Lucret. Lib. *6.*

mens de terre, les inondations, la famine & la guerre. Mais tous les fléaux destructeurs qui la précedent n'auront pas le même effet dans des pays peuplés & cultivés avec soin, comme sont les nôtres, parce qu'on y répare assez promptement les ravages du tems, de la Nature, & des hommes; au lieu que dans l'Orient tout reste au même état depuis bien des siecles. On ne releve point les murs d'Ephese, de Balbec, de Palmyre; tous les voyageurs y retrouvent les mêmes ruines que l'Histoire ou les relations leur ont indiquées. Ces lieux, depuis leur destruction, sont toujours de vastes deserts, d'affreuses solitudes, où la peste couve & fermente sans cesse, d'où s'élevent des vapeurs mortelles, comme le sable léger & brûlant que le vent chasse devant lui.

La peste, ainsi que tant d'autres maladies, est donc engendrée par la corruption. C'est un venin subtil & mortel dont la Nature ne peut se débarrasser, lorqu'il a toute sa force, & qu'elle repousse lentement, lorsqu'il s'émousse & s'affoiblit. Les mauvais alimens, la mal-propreté, l'infection,

la peur excessive qu'on peut appeller un commencement de peste, la terreur & l'inaction subites qui arrêtent la transpiration, nous en rendent plus susceptibles. Mais on ne peut attribuer à ces causes auxiliaires & secondes, ce qui vient originairement de la source du mal, & ce que les Anciens ont vu comme nous. Mon confrere, M. Rémond (38), a développé savamment cette matiere dans l'ouvrage que j'ai déjà cité. Il suffit de le lire pour connoître l'erreur des autres systêmes, & surtout de celui d'un Anglois qui explique la peste & les maladies contagieuses, par une corruption intérieure provenant d'un défaut de transpiration ou d'inaction dans la classe des hommes qui travaillent le plus. Ce dernier définit la peste (39), *une obstruction de la matiere superflue*; mais il faut lire tout son ouvrage pour entendre cette définition. Ajoûtons ici quelques faits

---

[38] Histoire de la lepre, *pag.* 100. *&c.* Je lui dois quelques notes qu'il m'a données.

[39] Journal économique, *Octobre, Novembre & Décembre* 1763.

qui acheveront d'indiquer clairement le ſoyer de la peſte & les fléaux qui l'annoncent ou qui la ſuivent.

La fameuſe peſte de l'année 1349 ſe manifeſta d'abord en Egypte (40). » Elle emporta au Caire, dit M. de Guignes » pendant quelque tems, plus de 10 » à 15 mille hommes par jour. On » portoit les morts ſur des tables, ſur » des échelles, ſur des portes mêmes, » & on alloit les jetter dans de gran- » des foſſes qu'on avoit creuſées ex- » près. Cette peſte parcourut tout le » monde (41). Elle avoit commencé, » ſuivant l'Auteur Arabe, dans les » Etats du Grand Kam de Tartarie. » En effet on trouve dans les Annales

---

[40] Hiſtoire des Huns, *Tom.* 4. *Liv.* 21. *pag.* 223. Hiſtoire de la Médecine de Freind, *Tom.* 3. *pag.* 170.

[41] *Qualem & avi noſtri narrant obtigiſſe anno Chriſti 1450. hæc in Aſiâ exorta, per Illyricum Dalmatiamque ſerpſit, per Germaniam verò in Galliæ & Hiſpaniæ fines compluribus annis, miſerè in omnes ferè populos debacchata, vix ut tertia pars viventium ſuperſtes evaſerit.* Fernel de Abdit. rerum cauſ. *Lib.* 11. *cap.* 12.

» Chinoiſes une perte faite précédem-
» ment de plus de treize millions
» d'hommes. *Il y avoit eu des débor-
» demens conſidérables qui avoient rava-
» gé tout le pays & entraîné beaucoup
» de monde ; de violens tremblemens de
» terre ; pluſieurs montagnes avoient été
» renverſées ; des Lacs inconnus aupara-
» vant s'étoient formés tout-à-coup , &
» le pays étoit rempli d'inſectes qui le
» déſoloient. L'odeur des cadavres ſe ré-
» pandoit de toutes parts.* Cette peſte
» ravagea Conſtantinople & tout le
» Levant, l'Italie, la Sicile, l'Eſpa-
» gne , la France, & le Nord ».

En l'année 1373 , il y eut en Egypte une grande famine qui fut ſuivie de la peſte. » Le Nil , dit le même Au-
» teur (42), après avoir diminué , aug-
» menta prodigieuſement contre ſon
» ordinaire (43) «.

S'il n'y avoit pas un commerce ſi reglé entre l'Egypte & la capitale de l'Empire, où la peſte , malgré le levain

---

[42] Hiſtoire des Huns , *Liv. 21. pag. 239.*
[43] Du tems de Menès , dit Hérodote , toute l'Egypte n'étoit qu'un marais. *Tom. 2.*

qui y reſte toujours en dépôt, ne ſe manifeſte le plus ſouvent qu'après l'arrivée des vaiſſeaux qui viennent d'Alexandrie, on ne pourroit ſe réſoudre à penſer, comme Lucrece (44), que les vents ſeuls puſſent l'apporter de ſi loin.

Les vents ne ſont donc pas les courriers qui apportent & répandent ce poiſon contagieux. Sous l'Empereur Marc-Aurele, dont le regne auroit dû être exempt de la peſte affreuſe qui marqua l'odieux Empire de Néron, de Commode & de Valérien (45), l'armée victorieuſe des Parthes apporta à Rome cette maladie qui y fit les plus grands ravages (46).

On doit diſtinguer, même dans le Levant (47), les pays où on l'apporte

---

[44] *De Rer. Natur.* Lib. 6.

[45] Hiſtoire des Empires. *Tom.* 3. *pag.* 525. *Tom.* 4. *pag.* 504.

[46] *Idem*, Tom. 4. Liv. 22. pag. 387.

[47] *Inter locorum naturas quantum interſit! videmus alios eſſe ſalubres, alios peſtilentes.* Cic. Lib. 1. de fato.

Ut hoſtiarum immolatarum inſpiciuntur exta, quorum ex habitu atque colore, cùm ſalubrita-

& où la contagion la répand de son foyer qui est en Egypte, où la chaleur du Soleil, corrompant le limon du Nil débordé & les eaux croupissantes des marais formés dans les champs qu'on ne laboure point (48), fait sortir un poison mortel du sein de cette putréfaction, dont bientôt sont infectés l'air, les hommes & les animaux.

Telle est la premiere idée que les Grecs en ont eue. Toute la famille de Niobé, punie par les Dieux que la mere avoit offensés, mourut de la peste, que la Fable a désignée par les fleches d'Apollon, c'est-à dire, par les rayons du Soleil qui fit exhaler de la terre le poison pestilentiel (49). Aussi les

---

tis, tùm pestilentiæ signa percipi, nonnunquàm etiam quæ sit sterilitas agrorum vel fertilitas futura. Id. 1. de Divin.

[48] *Nunc verò magnas solitudines (Nilus) pervagatus, & in paludes diffusus, gentibus sparsus circa Philas primùm ex vago & errante colligitur.* Senec. *Natur. Quæst. Lib.* 4. *cap.* 2.

[49] Ovide donne, après le déluge, la même origine au Serpent Python que l'ardeur du Soleil fit sortir de la fange des eaux, & qu'Apollon tua de ses fleches: ce qui

Grecs imploroient-ils ce même Apollon comme le pere de la chaleur qui

---

caractérise assez bien la peste. Les Grecs qui en furent délivrés instituerent en reconnoissance les jeux Pythiens.

Ergo ubi diluvio tellus lutulenta recenti,

Solibus aeriis, almoque recanduit æstu,

Edidit innumeras species . . . . . .

. . . . Te, maxime Python,

Tùm genuit, populisque novis incognita Serpens.

Ovid. Metam. Lib. I.

Te viridis Python, Thebanaque mater ovantem (Niobe).

Horruit in pharetris. . . . . .

Delius insurgit. . . . .

arcu crudelis iniquo

Pestifera arma jacit. . . . .

Labuntur dulces animæ, &c.

Stat. Theb. Lib. I.

Le nom de Python signifie pourriture, corruption, du Grec πύθω, *putrefacio.* Apollon avoit vuidé son carquois pour le tuer : c'est-à-

calme & amortit la contagion en Egypte & en Grece.

---

dire, que les rayons ou le feu du Soleil, tombant du matin au ſoir ſur des marais putrides, les avoient enfin deſſéchés. La peſte avoit commencé & fini avec les longs jours de l'été.

Qui modò, peſtifero tot jugera ventre prementem,
Stravimus innumeris tumidum Pythona ſagittis.

Ovid. Métam. Lib. 1. v. 479.

Voyez l'Hymne de Callimaque à Apollon, *v. 99. &c.* ſur le nombre de fleches dorées que ce Dieu fit pleuvoir ſur Python.

M. l'Abbé Banier eſt perſuadé que les Grecs, ainſi que les Egyptiens, n'ont vu que le Soleil dans Apollon; & en parlant de la peſte de Thebes qui fit périr tous les enfans de Niobé, il dit ſeulement qu'on a mêlé un peu de phyſique au fond de cette fable qui étoit hiſtorique. *Explication des Fables*, Tom. 1. pag. 78, 173. Tom. 2. pag. 339.

Pour repréſenter la victoire d'Apollon Pythien, on a imaginé le Serpent ou Dragon affreux, enſuite les modes Pythiens ſur leſquels le Dieu, en danſant, célébroit ſon triomphe, ὁ θεὸς τὰ ἐπινίκια χορεύει. *Poll. Lib. 4. cap. 11. pag. 397.*

» Hippocrate,

» Hippocrate, dit un Médecin Fran-» çois (51), a eu raison d'appeller la » peste quelque chose de divin, étant » impossible de l'expliquer par des cau-» ses naturelles ». Les Grecs n'avoient donc pas tort, instruits comme ils l'étoient des vaines recherches & des vains efforts de l'art, de n'implorer que les Dieux. Nous pourrions donc aussi répondre à ceux qui nous en demanderoient le remède :

Celui qui met un frein à la fureur des flots (52),

peut seul en arrêter les progrès.

Je reviens à Hippocrate. Ce grand homme, le premier & le modèle des

---

La défaite de Python par Horus ou Apollon armé de fleches, dit M. Pluche, fut la victoire du labourage parvenu à arpenter, semer & moissonner, malgré les traverses du débordement. *Histoire du Ciel*, *Tom.* 1. *pag.* 247. Cet Auteur n'a vu que ce premier effet de l'abaissement du Nil débordé, & non celui des marais infects & desséchés par le Soleil.

[51] Traité de la Peste, *pag.* 49.

[52] Athalie.

obſervateurs, leur apprit les ſecrets & les voies de la Nature, en les étudiant ; il explique ces maladies qu'on appelloit ſacrées (53), parce que le peuple ignorant & ſuperſtitieux n'oppoſoit, comme je l'ai dit, que des offrandes & des ſacrifices ſouvent barbares, aux maux qu'il attribuoit à la colere des Dieux. S'il n'oſa pas attaquer les Oracles, il confondit la charlatanerie & l'avarice des expiateurs qui abuſoient de la crédulité. Il ne fit la guerre qu'à la ſuperſtition & à l'erreur, & défendit la religion qu'il reſpectoit.

Hippocrate a moins parlé de la peſte proprement dite, que d'une maladie peſtilentielle qui régnoit dans la conſtitution qu'il décrit (54). Les ravages de ce fléau n'étoient pas apparemment alors auſſi fréquens dans la Grèce, qu'ils le ſont aujourd'hui. Le pere de la Méde-

---

(53) Voyez ce qu'il dit des Scythes, *lib. de Aer. aquis & locis.*

On doute que le Traité de la Maladie Sacrée ſoit de lui. *Leclerc, Hiſtoire de la Médecine.*

(54) Troiſieme Section des *Epidémiq.*

cine, qui a rapporté ſi exactement des obſervations faites à l'Iſle de Thaſe à Abdere, à Lariſſe, à Cyzique, &c. ſur les maladies épidémiques (55), auroit écrit plus en détail ſur celle-ci, & ne ſe ſeroit pas borné à la caractériſer, s'il avoit vû & traité la fameuſe peſte d'Athènes (56). Le peu qu'il en dit eſt donc une forte préſomption qu'il n'y étoit pas, & malgré l'ancien té-

(55) Comme toutes ces Villes ſont éloignées de Cos, patrie d'Hippocrate, & même les unes des autres, excepté Thaſe & Abdere, cette collection doit être le réſultat du Journal des obſervations & des voyages d'Hippocrate.

(56) Hippocrate, ſuivant Soranus, naquit dans la 80 Olympiade; par conſéquent il n'auroit eu qu'environ 30 ans lors de la peſte d'Athènes, dont l'époque eſt fixée à la deuxième année de la guerre du Péloponeſe & de la 87 Olympiade. Voyez cette diſcuſſion dans l'Hiſtoire de la Médecine de Leclerc, *Premiere Partie, Liv. 3. chap. 31.* Nos Hiſtoriens n'ont pas pris la peine de faire cet examen: il n'y a que M. Stanyan qui parle de cette peſte comme Thucydide, je veux dire, ſans faire mention d'Hippocrate. *Hiſtoire de la Grece, Tom. 2. pag. 185.*

moignage de Soranus, auteur de ſa vie, & de ceux qui (57) le répetent d'après lui, le fait paroit démontré par le ſilence de Thucydide, qui n'eût pas oublié de parler d'Hippocrate. Ce grand Médecin d'ailleurs devoit bien connoître cette maladie ſur laquelle Démocrite avoit fait un ouvrage que nous n'avons plus (58). Mais tout ſemble avoir concouru à rendre ce fléau de plus en plus redoutable; les hommes les plus éclairés n'en ayant preſque rien dit, ou n'ayant laiſſé que des préſervatifs dictés ſeulement par la prudence, & des eſſais donnés par l'empyriſme (59). Thucydide

---

(57) Rollin, *Hiſtoire Ancienne*, Tom. 3. pag. 53. Tom. 13. pag. 83. *Hiſtoire des Empires & des Républiques*, Tom. 12. pag. 20. *Traité de la Peſte*, page 117.

(58) *Qui inſcribitur* περὶ λοιμῶν, ἢ λοιμικῶν κακῶν, *Aul. Gellii Noct. Att.* Lib. 4. cap. 13. pag. 533.

περι λοιμῶν, *de Peſtibus regula*, Diog. Laert. in Democ.

(59) On ne pouvoit anciennement prononcer le nom de ce fléau ſans horreur; il s'eſt pourtant trouvé des hommes qui ne l'enviſageant que dans ſon déclin ſe ſont

ne nous dit pas comment il fut guéri de la peste. Pline, qui a ramassé tant de recettes, & les Médecins Grecs dont il nous reste des écrits, ne nous prescrivent aucun remède contre la peste (60).

Hippocrate, suivant Pausanias & la tradition de Delphes qui avoit cours de son tems, y avoit consacré à Apollon la statue d'un homme exténué par la maladie. Il y auroit désigné un homme attaqué de la peste, s'il eût trouvé un spécifique contre ce mal meurtrier (61).

---

accoutumés à le regarder comme une maladie ordinaire. Ainsi Milady Montagut en parle très-légerement & avec une espece de sécurité. » Cette prétendue peste, dit-elle, n'est qu'une fievre ». Elle parloit d'un de ses domestiques qui venoit d'en échapper & qu'on venoit de lui annoncer malade d'un rhume pour ne pas l'effrayer en effet. *Lettre 31. pag. 222.* Elle avoue cependant dans ses dernieres Lettres qu'elle craint la peste.

(60) *Nec ratio remedî communis certa dabatur.* Lucrece.

(61) Pausanias, *Tom. 2. liv. 10. pag. 312.* Traduction de l'Abbé Gedoyn.

Si Ménécrate, à qui les guériſons qu'il opéroit avoient fait tourner la tête, & qui ſe faiſoit ſuivre par ceux qu'il avoit guéris de la maladie ſacrée ou du haut-mal avoit eu le même ſuccès pour la peſte, il auroit bien autrement extravagué; mais on lui eût pardonné ſa folie, & le nom de Jupiter qu'il prenoit avec un faſte inſupportable (62).

Les Grecs, qui ont fidèlement conſervé beaucoup d'uſages, de coutumes, & de préſervatifs de la plus haute Antiquité, ſe ſeroient tranſmis les uns aux autres un remède contre la peſte, comme un dépôt héréditaire & précieux, s'il en eût exiſté quelqu'un de bien éprouvé.

La Peſte décrite par Thucydide, par Procope, par le Médecin Bertrand (63)

---

(62) Hiſtoire de la Médecine de Leclerc, *Liv. 4. chap. 3. pag. 256, 257.*

(63) Obſervations du Médecin Bertrand, *Traité de la Peſte, Part. I.*

Principio caput incenſum fervore gerebant,
Et duplices oculos ſuffuſâ luce rubentes.
Lucretius.

qui pouvoit en parler, ainſi que l'hiſtorien Grec, comme témoin oculaire, & par le Docteur Timoni, eſt préciſément la même. Le vomiſſement, l'hémorrhagie, les ſyncopes, la phrénéſie, les bubons (64), les charbons encore plus dangereux, l'enrouement, le feu des yeux, &c, annoncent & caractériſent cette maladie.

Hippocrate qui a exactement obſervé les variations du tems, les dérangemens des ſaiſons (65), & les ſignes diagnoſtiques des maladies épidémiques ; qui le premier a remarqué combien l'air humide, épais, ſubtil, ou ſec que nous reſpirons, combien les pays que nous

---

Pervenit ad miſeros damno graviore colonos
Peſtis, & in magnæ dominatur mœnibus urbis.
Viſcera torrentur primò, flammæque latentis
Indicium rubor eſt, & ductus anhelitus ægrè.
Ovid. *Métam. l. 7. v. 552.*

(64). Λοιμώδη ἕλκη. *Poll* Lib. 4.

(65) Lorſque les ſaiſons ſont bien reglées, dit Galien, il n'y a ni peſtes, ni épidémies. *Conſid. ſur les Epid. d'Hip. traduction de M.* Deſmars.

habitons influent ſur la ſanté, le tem érament & le caractère national, déſigne bien dans ſes Épidémiques (66) une conſtitution peſtilentielle, qui ſe forme des pluies fréquentes & des vents du midi qui ſoufflent (67) conſtamment avant l'été, & ſont ſuivis du calme & de la chaleur. Mais il faut remarquer que ces mêmes vents revenant au milieu de l'été, & rendant le chaud exceſſif, amortiſſent le feu de la contagion qui s'éteint enfin peu-à-peu. On obſerve en effet en Egypte & à Smyrne, que la

---

(66 Κατάστασις λοιμώδης ἔτος νότιον, ἔπομβρον, &c. *Conſtitutio temporis peſtilens, annus auſtrinus, pluvius*, &c. Sect. 3.

Le nouveau Traducteur de Epidémies retranche pourtant ce titre & ces mots cités, comme ſuſpects à Galien, *M. Deſmars, Trad. des Epid.* pag. 70.

(67) *Letiferis calidi ſpirarunt flatibus auſtri:*
Conſtat & in fontes vitium veniſſe lacuſque.
Métam. L. 7. v. 532.

La Médecine enſeigne, dit Plutarque, qu'une multitude d'araignées eſt le ſigne avant-coureur d'un été peſtilentiel. *Des Orac.* Traduction d'Amiot.

peste finit ordinairement au solstice d'été (68), quoiqu'il n'y ait pas pour cela de jour marqué, comme on l'a prétendu.

On observe encore que Thucydide (69), qui n'a oublié aucune circonstance de la peste d'Athènes, rapporte que, quand cette maladie est dans sa plus grande force, toutes les autres cessent. C'est ainsi que, si la petite verole survient, fait des progrès, & prend, pour ainsi dire, le dessus, on annonce la cessation de la peste.

L'ail (70); les liqueurs, le vin, le

---

(68) Transactions Philosophiques, *N°. 64.* Celse, dans son Traité de l'art de conserver la santé, a un chapitre entier sur les moyens de se préserver de la peste. Il conseille de s'abstenir du bain chaud, de boire tantôt de l'eau, tantôt du vin, *&c.* & il ajoûte : *Cùm verò hæc in omni pestilentiâ facienda sint, tunc in eâ maximè quam Austri excitarint.*

(69) *Enimvero annus ille, ut confessione ferè omnium constat, maximè immunis fuit aliorum morborum : si quis alio priùs laborabat, is morbus in hunc omninò convertebatur.* Belli Pelop. Lib. 2.

(70) Les Grecs appellent la peste ἡ σκόρδουλα,

vinaigre, & les parfums sont les préservatifs que les Grecs emploient. J'ai lieu de croire que le vin est recommandé par tradition (71); vous avez vû qu'on invoquoit Bacchus, comme Apol-

---

mot qui vient de σκόρδα en Grec vulgaire, & en Grec littéral σκορόδον: *l'ail*, dont le nom signifie *mauvaise odeur* ou *odeur de fumier*, σκῶρ ὄζειν, *quod fœdè oleat.* Lexic.

(71) *In pestilentiâ, ac peregrinationibus vim magnam auxiliandi vinum habere dicitur.* Plin. *Lib.* 23.

J'ai été logé à Constantinople chez le sieur Crutta qui étoit du pays & qui avoit eu cette maladie. Lorsqu'elle faisoit des progrès, il buvoit du vin pur plus qu'à l'ordinaire, & me conseilloit d'en faire autant. Mon pere, qui avoit vu la peste en Egypte, & qui étoit Commissaire à Marseille lorsqu'elle y régnoit, buvoit du vin de Chypre avant d'aller faire sa tournée. Il m'a souvent parlé d'un homme qui n'avoit d'autre occupation que celle d'enterrer les pestiférés. Il étoit toujours ivre, & n'avoit jamais eu la moindre atteinte du mal. A Constantinople les femmes Grecques qui vont soigner les malades, lorsque la contagion entre dans nos maisons, ne demandent que de l'eau de vie pour s'en préserver, & elles en boivent souvent pendant le jour.

lon. Les ſoldats de Céſar (72), lorſqu'il étoit avec ſon armée en Theſſalie, ne ſe garantirent de la peſte qui ravageoit cette contrée, qu'en buvant à l'excès du vin, dont ils trouvèrent bonne proviſion (73). Un buveur d'eau ne doit donc pas voyager en Turquie.

Le Docteur Timoni aſſûre que celui qui a eu la peſte peut ſe promettre au moins de ne l'avoir pas, dans la même année, une ſeconde fois. M. Bertrand (74) étoit d'un ſentiment contraire, pour l'avoir malheureuſement éprouvé.

Les vieillards, dit Timoni comme Pline (75), ſont moins ſuſceptibles de

---

(72) On ſait que les Soldats Romains portoient leur proviſion de vinaigre, dont ils verſoient quelques gouttes dans l'eau d'un puits qu'ils ne connoiſſoient point, avant de la boire; par cette boiſſon antiputride, ils ſe garantiſſoient ſouvent des maladies épidémiques.

(73) Plutarque, *Cæſ. Trad. de Dacier, Tom. 6. pag.* 255.

(74) Tranſactions Philoſophiques, *N°. 64.* Relation de la peſte de Marſeille, *pag. 509.*

(75) *Senes minimè ſentire peſtilentiam.* Pl. Lib. 7. cap. 50.

la contagion : cependant vous avez vû que le Poète Perſan aſſûre que ce feu conſume le bois vieux & ſec, comme le plus verd (76). J'ai vû périr à Conſtantinople Monſieur Magy, mon beau-pere, dans un âge aſſez avancé : ſes amis ne connoiſſant pas ſon mal, entouroient ſon lit la veille de ſa mort (77).

---

(76) Timoni croit auſſi que les Etrangers en ſont plus ſuſceptibles que les gens du pays.

Les Miſſionnaires, en parlant de la peſte de Conſtantinople de 1707, qui enleva le tiers des habitans, diſent qu'à celle de Smyrne les Latins ne perdirent que leur Evêque, âgé de plus de 80 ans, en 1714. *Lettres des Miſſionnaires*, Tom. 1. Let. 2. pag. 43.

(77) M. J. Guys, un de mes parens, prit la peſte au Caire, il y a pluſieurs années, de ſon domeſtique qui mourut au mois d'Avril, & il en échappa. Dans cette maladie, on eſt dérouté par les faits comme par la variété des ſymptômes. M. le Beau rapporte qu'à Conſtantinople, en 542, il y eut trois femmes enceintes dont les enfans moururent en naiſſant de la peſte, ſans que les meres en fuſſent atteintes, & qu'un autre mourut de ce mal en accouchant d'un enfant ſain. *Hiſtoire du Bas Empire*, Tom. 10. pag. 221.

On obſerve encore que la peſte la plus noire, la plus maligne, eſt celle qui, comme la plaie ancienne de l'Egypte, attaque les animaux (78). On a vu, dit Timoni, à Conſtantinople des chiens, des chevaux, des chats avec des bubons peſtilentiels qui les ont fait périr : c'eſt par cette mortalité que commença la peſte décrite par Monſieur de Guignes, & par les Anciens que j'ai cités.

---

(78) *Cum primis fida canum vis*
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram.
Lucret.

Strage canum primò, volucrumque, oviumque, boumque,
Inque feris ſubiti deprenſa potentia morbi.
Metam. Lib. 7. v. 536.

Apollon, dit Homere, ne frappa d'abord que les mulets & les chiens; bien-tôt après les Grecs furent la proie de ſes fleches mortelles. *Iliade*, Liv. 1.

Mais écoutons le vrai Dieu qui parle & s'annonce dans l'Ecriture:

Ecce manus mea ſuper agros tuos, ſuper equos & aſinos, & camelos & boves; peſtis valde gravis. Exod. 19.

Lorſque le mal eſt à ſon période, ceux qui l'ont eu anciennement, reſſentent une douleur à la cicatrice des bubons, qui les avertit de ne pas s'expoſer (79).

Les Grecs croient que ceux qui ſont nés & baptiſés le Dimanche, ne prennent point la peſte. J'en ai connu qui n'ayant pas, à ce qu'ils diſoient, cette crédulité, ne me donnoient cependant pas d'autre raiſon que celle-là de la témérité avec laquelle ils s'expoſoient au mal, ſans le prendre. Vous trouverez dans l'hiſtoire, que les Chrétiens de

---

(79) Feu M. le Comte Deſalleurs, Ambaſſadeur de France à Conſtantinople, qui avoit vu la peſte de près & dans ſon hôtel, ayant été obligé de ſe ſauver ſeul chez moi, au village de Belgrade, conſultoit quelquefois ce thermometre de la maladie. Il avoit un vieux domeſtique appellé *Céſar*, qui l'avoit eue deux fois au ſervice de M. le Marquis de Villeneuve. Lorſque le mal faiſoit des progrès, & que M. Deſalleurs lui diſoit : *Eh bien, comment ſommes-nous pour la peſte ? Monſeigneur !* répondoit Céſar, » *mauvais ſigne : mes peſtes me font* » *bien mal.*

l'Orient marquoient leurs enfans d'une croix, pour les garantir de la contagion. Cosroès, Roi de Perse, rétabli sur le Trône par l'Empereur Maurice, après la bataille gagnée sur ses sujets, lui envoya des Turcs qu'on trouva parmi les prisonniers. On remarqua qu'ils portoient sur le front l'empreinte d'une croix. Maurice leur en ayant demandé la raison, ils répondirent que dans un tems de peste, quelques Chrétiens avoient conseillé aux femmes Turques de marquer ainsi leurs enfans, & qu'en effet ils avoient été préservés de la contagion (80).

Nos Missionnaires Jésuites faisoient remarquer aux Grecs Latins de Scio que la peste les épargnoit, & ne faisoit des ravages que parmi les Turcs, & les Grecs Schismatiques (81).

---

(80) Histoire du Bas Empire, *Tom. 11. pag.* 498.

(81) Quelquefois, disent-ils, il n'y meurt personne parmi les Latins, tandis que la peste enleve par centaines les Grecs & les

On ne donne aux pestiférés que des cordiaux & des panades ; on leur refuse le bouillon comme très-pernicieux. Les Médecins du pays recommandent l'opium (82), comme préservatif, & souvent comme remède. Le savant Tournefort dit qu'il s'étoit muni contre la peste de theriaque (83), d'orviétan, de gouttes d'Angleterre, & d'autres cordiaux ; mais il veut les faire préceder par le tartre émétique, lorsque la tête est menacée (84).

Les Arméniens, dont je vous ai parlé dans mes premieres lettres, sont les

---

Turcs. *Lettres des Missionnaires*, Tom. 1. Let. 2. pag. 79.

(82) Transactions Philosophiques, *N°. 64.*

(83) M. le Comte de Bonneval ayant ses gens attaqués de la peste, imagina de leur donner le remède qu'on donne aux chevaux pour le farcin, en le proportionnant à leurs forces, & plusieurs en échapperent en effet. Il envoya aussi sa recette à l'Hopital François des pestiférés, où elle n'eut pas le même succès.

(84) *Voyage de Tourn. Tom. 2. pag. 181.*

moins ſuſceptibles du mal contagieux auquel ils s'expoſent. Ils boivent beaucoup de vin, quoique d'ailleurs ſobres & actifs; ils mangent des ſalaiſons, de l'ail, & des oignons (85). Timoni, qui a fait de ſon tems la même remarque, ajoûte que la viande de cochon eſt un poiſon en tems de peſte. En effet elle arrête la tranſpiration, ſuivant les expériences ſtatiques de Santorius.

Les maiſons malpropres, & notamment celles des Juifs, où des familles nombreuſes ſont raſſemblées & ſe multiplient, ſont les premieres infectées (86). La propreté, dans le tems de contagion, eſt très néceſſaire, & la gaieté encore plus. Une terreur vive & ſubite,

---

(85) *Idem. N°. 64.*

(86) Il eſt rare que les Grands à Conſtantinople ſoient attaqués de la peſte; cependant ils ne ſont pas à l'abri de la contagion. Le Doge Moroſini en mourut l'an 1382. *Hiſtoire de Veniſe, Tom. 5. pag. 59.* M. le Marquis de Bonnac, Ambaſſadeur de France à la Porte, y perdit un de ſes enfans qui fut atteint de ce mal.

les chagrins & les paſſions qui affectent l'eſprit, ſont, ſuivant le Docteur Grec, dont j'ai vérifié les obſervations, des diſpoſitions prochaines pour prendre la peſte. Je dois beaucoup à cet égard à mon ami Monſieur Bourlat de Monredon ; il m'avoit tellement aguerri, que nous avons été plus d'une fois le ſoir compter gaiement enſemble le nombre des foſſes qu'on avoit ouvertes dans nos cimetières hors de la ville.

La Médecine actuelle & locale n'a donc que des préſervatifs & des conſeils à donner ſur cette maladie. Les Grecs qui, depuis Eſculape & Hippocrate, ont introduit la charlatanerie & l'empyriſme, n'ont oſé donner aucune recette contre la peſte. Les Médecins chez eux pulluloient comme les malades ; les Maitres étoient des oracles, & ces oracles ne formoient que des échos. Aujourd'hui au lieu des éléves qu'avoit le pere de la Médecine, les valets qui ſuivent les Docteurs Grecs deviennent Médecins comme leurs Maîtres (87) ; & l'on diroit que parmi eux

---

(87) Cet abus eſt très-ancien ; c'eſt au

la Médecine se communique aussi facilement que la peste.

---

sujet de ces Médecins Grecs, de leur multitude & de leur charlatanerie, que Pline, après avoir rapporté les paroles de Caton, qui les avoit proscrits de Rome, dit fort sensément :

Solam hanc artium Græcarum nondùm exercet Romana gravitas; in tanto fructu paucissimi Quiritum attigêre, & ipsi statim ad Græcos transfugæ. Imò verò auctoritas aliter quàm Græcè eam tractantibus, etiam apud imperitos expertesque linguæ, non est. Ac minùs credunt quæ ad salutem suam pertinent, si intelligunt. Itaque herculè in hâc artium solâ evenit, ut cuicumque Medicum se professo statim credatur, cum sit periculum in nullo mendacio majus. Non tamen illud intuemur, adeò blanda est sperandi pro se cuique dulcedo. Nulla prætereà lex quæ puniat inscitiam, &c. *Discunt periculis nostris*, &c.

Illa perdidêre imperii mores, illa quæ sani patimur, luctatus, ceromata, ceu valetudinis causâ instituta, balineæ ardentes quibus persuasêre in corporibus cibos coqui, ut nemo non minùs validus exiret, obedientissimi vero efferrentur. Potus deinde jejunorum ac vomitiones, & rursùs perpotationes, ac pilorum eviratio instituta resinis eorum, [ce qu'on pratique

Les Grecs ne connoissent pas plus que nous la nature du venin pestilentiel;

---

encore dans les bains.] *itemque pectines in fœminis quidem publicati. Ita est profectò : lues morum, nec aliundè major quàm è Medicinâ, vatem prorsùs quotidiè facit Catonem & oraculum :* SATIS esse ingenia Græcorum inspicere, non perdiscere. *Plin. Hist. Nat. Lib. 29. cap. 1.*

Une vie frugale, la propreté & la bonne humeur sont des préservatifs assurés, & la Médecine préservative est la meilleure. Pline se plaint avec raison de ce qu'on la négligeoit, pour se livrer à la charlatanerie des Grecs, ou à la mode qui s'étoit établie à Rome de se faire traiter à la Grecque, & d'adopter toutes les recettes des Empyriques de cette Nation. Il paroît que de son tems, comme aujourd'hui, un Médecin étranger faisoit fortune par des nouveautés qu'on saisissoit avidement; qu'on mettoit certaines eaux en réputation; qu'on faisoit, comme on fait encore aujourd'hui dans la Grèce & dans tout le Levant, un usage immodéré des bains chauds; que celui qu'on y a conservé d'épiler les hommes & les femmes avec les mêmes drogues, avoit été introduit à Rome par ces Médecins Grecs que Caton & Pline vouloient proscrire.

ils n'expliqueront pas mieux pourquoi tel remède (88) utile à l'un, ne fait rien ou nuit même à l'autre. Ils ignorent comment un homme eſt pluſieurs fois atteint de la peſte, tandis qu'un autre, après l'avoir eue, s'expoſe hardiment & ne la prend plus; comment un homme peut la porter ſur ſes habits, en infecter ſa famille, & n'en être pas atteint lui-même; pourquoi, dans certaines années, ce ſont les enfans & les perſonnes les plus foibles, dans d'autres au contraire les plus robuſtes, qui ſont les premiers frappés de la peſte; enfin comment, dans une ville immenſe comme le Caire ou Conſtantinople, le mal ceſſe de lui-même au point que la communication ſe rétablit ſans crainte, ſans danger,

---

(88) *Nam quod alis dederat vitales aëris auras*
Volvere. . . . . .
Hoc aliis erat exitio. Lucret. Lib. 7.

Chaque maladie en Egypte, dit Hérodote, avoit ſon Médecin; mais il n'en indique aucun pour la Peſte. *Liv.* 2.

ſans accident, & ſans que la Police ait beſoin de rien ordonner à ce ſujet.

Concluons donc que cette maladie, ſuivant l'opinion unanime des peuples anciens & modernes que je crois avoir ſuffiſamment juſtifiée, eſt un fléau que Dieu permet & fait ceſſer quand il lui plaît. Mais condamnons en même tems, avec le pere de la Médecine, l'abus des pratiques religieuſes, une fauſſe confiance qui porteroit les hommes à s'expoſer témérairement, & l'ignorance indocile qui ne permettroit pas à l'art de chercher des remedes & des moyens, pour ſoulager l'Humanité (89).

Monſieur *Mackenſie*, Médecin An-

---

(89) Il faut ici, dit M. Bertrand, faire revivre les maximes des Anciens, dont toute l'application étoit d'obſerver & de ſuivre les mouvemens de la Nature. Telle doit être notre attention dans une maladie qui n'eſt, à proprement parler, qu'un effort de la Nature, ou, pour mieux dire, un mouvement du ſang, pour chaſſer un venin étranger. *Obſerv. ſur la peſte*, pag. 512.

glois, qui étoit le mien à Constantinople ou il a exercé la Médecine pendant 30 ans, depuis 1730 jusqu'en 1760, s'exprime ainsi sur la peste de Constantinople dans un Mémoire faisant partie du Tome 54, année 1764, des Mémoires de la société Royale de Londres.

» La peste ne se manifeste pas toujours de la même maniere; ses progrès » varient suivant les climats & les saisons; cependant les symptomes pathognomoniques ou essentiels sont constamment les mêmes. Il est faux qu'on » puisse périr de ce mal au moment où » l'on en est atteint. Si l'on a vu des personnes mortes subitement dans les » rues, il est de fait qu'elles étoient attaquées depuis quelque tems, & » qu'elles avoient soin de cacher leur » maladie, pour n'être pas abandonnées » par leurs parents & leurs amis.

» Cette épidémie ne vient dans le » Levant que d'un vice de l'air. Le » commerce l'apporte d'Egypte : aussi » les Grecs, les Arméniens, & les Juifs » qui font le commerce le plus actif, » sont-ils les premiers infectés. Les

» Turcs reçoivent la contagion plus » tard ; mais elle fait chez eux plus de » ravages, parce qu'ils ne prennent » aucune précaution pour s'en garantir.

» Dans ces derniers tems la peſte » s'eſt plus étendue dans le Levant à la » ſuite du commerce qui y a fait de » plus grands progrès.

Monſieur Mackenſie n'héſitoit pas d'aller dans les maiſons des peſtiférés ; il évitoit ſeulement d'entrer dans l'appartement des malades, où l'atmoſphère chargée des miaſmes qui s'élevent de leurs corps, peut communiquer l'infection.

On peut avoir deux & trois fois la peſte & même plus ſouvent ; cette épidémie ne diminue, & n'eſt aſſoupie que par le froid de l'hiver.

Les ſaignées ſont pernicieuſes. Pour le reſte de la curation, le Médecin Anglois ne fournit aucune pratique qui lui ſoit propre. Il croit ſeulement que l'émétique, donné au commencement de la maladie, peut être utile, en ſecondant les vues de la nature qui paroit vouloir ſe dégager par le vomiſſement.

A

A ces observations du Docteur Anglois, il faut ajoûter la remarque de Monsieur *Remond*, Médecin François de qui je tiens l'extrait du Mémoire de Monsieur Mackensie ; » La peste, dit-il, » est une sorte de fièvre ardente & pu- » tride. Or, puisque le traitement de » cette fièvre est connu, n'auroit-on » pas dû par induction, & même par » une méthode empyrique, établir une » bonne pratique pour le traitement » de la peste ? On ne l'a pas fait, parce » que peu de Médecins ont osé s'ex- » poser assez pour suivre le mal de près. » La crainte de la contagion ne leur a » pas permis d'essayer, ni de dévelop- » per toutes les ressources de l'art ».

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis vous offrir sur ce triste & intéressant sujet. Je ne vous ai donné de même sur tous les autres, que des notes jettées sur le papier à mesure que j'ai lû, observé, & comparé. J'en ai formé un tout imparfait qui auroit besoin d'être élagué & redigé : car je sçais qu'il y a peu de mérite à rassembler des passages, & à se rendre compte à soi-même de ce qu'on a noté & recueilli.

Mais je vous prie de vous ſouvenir que j'ai écrit principalement pour l'inſtruction de mes enfans, pour leur donner le goût des anciens Auteurs, & le deſir de ſe livrer à des recherches utiles & agréables qui, en occupant leur jeuneſſe, l'éloignent de la diſſipation & des écueils qu'elle doit éviter.

Je ſuis, &c.



LETTRE TRENTE-HUITIEME.

Remarques ſur quelques endroits de l'Eſprit des Loix, ſur quelques uſages des Turcs & ſur Mahomet.

Vous avez bien raiſon de dire, Monſieur, que le célèbre Auteur de l'*Eſprit des Loix*, qui n'a vu vraiſemblablement les Orientaux que de ſon cabinet, explique pourtant leurs uſages, comme s'il avoit vécu parmi eux. Mais ne conviendrez-vous pas avec moi, que M. de Monteſquieu, qui écrit ſi bien, a pu quelquefois s'exprimer mal, en parlant une langue étrangere & ſe tromper ſur la foi des Voyageurs Je vais donc effacer quelques taches ou corriger de légeres erreurs que j'ai trouvées dans ſon ouvrage.

Je ne voudrois pas en premier lieu rencontrer dans ce livre une faute que font la plupart de ceux qui parlent de la Turquie, en mettant indiſtinctement *Bacha* pour *Pacha*.

Le mot de *Bacha* en Turc ſignifie Maître ; ainſi l'on appelle un Janiſſaire, *Haſſan - Bacha*, c'eſt-à-dire, *Maître Haſſan*, comme nous dirions *Maître Jacques*. Ce mot vient de *Bach*, tête ou chef.

Le mot de *Pacha* eſt formé de *Pai*, mot Perſan qui ſignifie *Pied*, & de *Scha* qui ſignifie *Souverain*, c'eſt-à-dire, Lieutenant de l'Empereur ; or ce titre, comme vous ſavez, ne ſe donne qu'aux Viſirs & aux Gouverneurs.

» QUAND la loi, dit M. de Monteſquieu (1), permet au Maître d'ôter la » vie à ſon eſclave, c'eſt un droit qu'il » doit exercer comme Juge & non » pas comme Maître. Il faut que la » loi ordonne des formalités qui ôtent » les ſoupçons d'une action violente ».

Suivant la Loi Turque, le Maître a droit de vie & de mort ſur ſon eſclave ; mais la Loi civile ne le lui permet pas. On a vu cependant en Turquie un Anglois faire pendre chez lui

---

(1) *Liv. 15. chap. 16. pag. 285. v. 4.*

ſon eſclave (2); il ſe tira avec peine & avec beaucoup d'argent de cette affaire, parce qu'en Turquie on ra-

(2) Ce trait d'inhumanité fait frémir & paroît peut-être incroyable : mais chez les Nations les plus polies, il y a des hommes barbares & des monſtres : en voici un autre exemple rapporté par le Voyageur Anglois, *Ellis, Tom. 2. du Voyage de la Baye d'Hudſon.*

Un Indien venant de fort loin avec ſa famille pour trafiquer avec les Anglois au fort d'Yorck, dans la Baye d'Hudſon, eut le malheur de ne trouver que très-peu de gibier dans ſa route, de maniere qu'il fut réduit à la derniere extrémité avec ſa femme & ſes enfans. Dans cet état affreux ils arracherent la fourrure de leurs habits & eſſayerent de ſe nourrir de la peau qui les couvroit. Cette reſſource leur manqua bientôt; & ce qu'on ne peut lire ſans horreur, ces pauvres gens furent obligés de ſe nourrir de la chair de deux de leurs enfans. Arrivés à la Factorie, l'Indien, accablé de douleur, conta ſa déplorable aventure avec toutes ſes circonſtances au Gouverneur Anglois, qui ne répondit que par un grand éclat de rire. Le Sauvage, ſaiſi d'indignation, tourna le dos à ce monſtre en lui diſant : *Ce n'eſt pourtant pas-là un conte à faire rire.*

chete le meurtre, & on paye avec de l'argent le ſang qu'on a répandu.

» Les Turcs qui n'ont, à l'égard de la » peſte, aucune police, voient les Chré- » tiens dans la même Ville échapper au » danger & eux ſeuls périr, ils achetent » les habits des peſtiférés, s'en vêtiſſent, » & vont leur train (3) «.

Les François & les Anglois, & quelques autres ſont les ſeuls étrangers qui s'enferment & qui prennent des précautions contre la peſte. Les Chrétiens du pays, Grecs & Arméniens ſur-tout, non plus que les Juifs, n'échappent pas plus au danger que les Turcs, parce qu'ils s'y expoſent comme eux. L'uſage eſt chez eux plus fort que la crainte. Cependant il y a beaucoup de Turcs qui craignent la peſte & qui s'en préſervent autant qu'ils peuvent. Lorſque la mortalité s'étend à un certain point, on fait des prieres publiques (4). Si la peur d'une maladie mortelle arrêtoit la commu-

---

(3) *Liv.* 14. *Chap.* 11. *pag.* 265.

(4) Voyez la Lettre ſur la peſte.

nication, ſi l'on s'enfermoit comme on fait au ſignal d'une rébellion, le Gouvernement auroit toujours à redouter les effets d'une allarme générale à laquelle on pourroit ſe méprendre. Il redouteroit & le défaut de vivres auquel on eſt alors expoſé, & le cri du mécontentement, & les plaintes qui produiſent ſi ſouvent des émeutes. Il faudroit donc ſe prémunir contre la contagion par des barrieres & par la même police que nous obſervons dans nos Lazarets; mais comment accorder ſur ce point une Loi néceſſairement rigoureuſe avec l'habitude du deſpotiſme qui ne connoit point d'autre loi que ſa volonté?

» Il n'eſt pas mal que dans les cas » douteux les Juges conſultent les » Miniſtres de la Religion. Auſſi en » Turquie les Cadis interrogent-ils les » Mollahs (5) «.

M. de Monteſquieu confond les Mollahs avec le Muphty. Le nom de *Mollah* ſignifie un Cadi ou Juge d'un rang ſupérieur; cependant les Cadis &

---

(5) *Liv. 12. Chap. 29. pag. 234.*

les Mollahs exercent toutes les mêmes fonctions. Le Cadi ne consulte que le Livre des Loix, & les Jurisconsultes; mais quand deux personnes plaident devant lui ou devant le Mollah sur une question difficile ou intéressante, quoique ces Juges soient bien instruits de ce que la Loi prononce en pareil cas, cependant par déférence & par respect pour le Juge supérieur, ils renvoient les parties devant le Muphty, pour avoir sa décision ou son *Fetfa*. Sur le Fetfa du Muphti qui porte : *Permis* ou *non permis par la Loi*, le Cadi donne sa Sentence, & la fait exécuter. Le Muphti est donc consulté comme le premier interprete de la Loi, & quand son *Fetfa* n'est pas tel qu'il doit être, le Cadi prononce suivant la Loi, en supposant que le Muphti a été mal instruit.

» On change si souvent de femmes » en Orient (6), qu'elles ne peuvent » avoir le gouvernement domestique; » on en charge donc les Eunuques, on » leur remet toutes les clefs, & ils

(6) *Liv.* 16. *chap.* 14.

» ont la diſpoſition des affaires de la
» maiſon ».

Ceci n'eſt point encore exact. Les Eunuques ne ſont que pour la garde des femmes, pour les ſervir, & pour toutes les affaires du dehors auxquelles des femmes preſque toujours enfermées ne peuvent vaquer. Mais le gouvernement intérieur & domeſtique leur appartient, & les Eunuques ne s'en mêlent pas.

Dans toute eſpece de procès, la preuve par témoins vrais ou ſubornés eſt toujours la plus forte en Turquie. Cette preuve teſtimoniale eſt en telle conſidération, qu'à la fin du Ramazan, lorſqu'il s'agit d'annoncer la nouvelle Lune ou la fête du Bayram, on va ſignifier juridiquement au Cadi la découverte de la nouvelle Lune, en faiſant entendre des témoins dont il reçoit les dépoſitions.

Les Turcs paroiſſent avoir conſervé pluſieurs uſages des anciens Romains. Ils bâtiſſent comme eux, pour leur logement, des maiſons de bois & de peu de durée, & ne cherchent la magnificence, la plus grande ſolidité que dans les édifices publics. On

vous l'a dit, ſans doute, Monſieur, & on ne peut trop le répéter : ils ſont en général plus religieux que nous ; un Turc en priere eſt un vrai modele de dévotion & de recueillement (7).

Je revenois un jour en compagnie & à cheval du village de Belgrade : un Turc faiſoit ſa priere ſur le bord du chemin, & je le conſidérois attentivement. On m'aſſûra que, ſi j'approchois de lui, il ne leveroit ſeulement pas les yeux pour me regarder. J'étois jeune & nouvellement arrivé en Turquie, je ne pus croire ce qu'on me diſoit. Je m'éloignai pour arriver au grand galop ſur l'homme en priere, il étoit immobile ; je tournai autour de lui, il ſembloit ne pas m'appercevoir, & continuoit de ſe lever & de ſe remettre à genoux, ſans lever les yeux. Enfin j'appuyai preſque ſur lui la tête

---

(7) Au milieu d'un feſtin & d'une partie de plaiſir, l'heure de la priere venue, les Turcs quittent tout pour ſe recueillir & pour prier Dieu, comme s'ils étoient dans le Temple.

de mon cheval ; mais il ne daigna pas ſe détourner, pour me dire la moindre injure, ou me faire aucun ſigne. Ainſi j'aurois perdu la gageure, ſi j'avois parié que j'interromprois ſa priere.

J'ai fait une épreuve d'une autre eſpece. Avant que d'entendre le Turc, dès qu'on chantoit une chanſon en cette langue, je riois, comme tout Etranger, de l'air & des paroles qui me paroiſſoient de la plus grande biſarrerie. Mais quand j'ai un peu entendu la langue, je n'ai rien trouvé de plus touchant ni de plus tendre que les chanſons Turques, dont les paroles ordinairement peignent la ſituation d'un cœur bien épris ou fort affligé, & l'air plaintif, (quoique monotone) inſpire une douce mélancolie. Je me ſentois attendri malgré moi, & l'impreſſion que j'éprouvois n'eſt pas une ſingularité que j'affectois parmi mes compatriotes.

Je ne vous parlerai pas, Monſieur, des mœurs & des uſages des Turcs; Ricaud, Miladi Montagut & quelques autres Voyageurs ne laiſſent rien à de-

ſirer ſur cet article. J'aurois bien voulu ſeulement pouvoir vous communiquer un très-bon ouvrage ſur Mahomet de feu M. le Comte de Bonneval, dont ſa mort trop prompte m'a privé & qu'il m'avoit promis, comme vous l'allez voir par ſa Lettre que j'ai conſervée.

Lettre de M. le Comte de Bonneval à l'Auteur.

A Corou-Scheſme [8], le 19 Août.

» J'AI toujours attendu, Monſieur, » que M. C. vînt ici, pour lui donner » ma réponſe à la lettre que vous avez » eu la bonté de m'écrire.

» Je me ſouviens qu'il y a environ » cinq ou ſix ans que Mylord R. me » pria, par une de ſes lettres, de lui » envoyer en Angleterre mon ſen-

(8) Village d'Europe ſur le bord de la mer noire, & peu éloigné de Conſtantinople.

» timent ſur Mahomet, ſur la Loi, » ſur la Religion qu'il a établie, & » s'il ſe pouvoit, ſur les cauſes de » ſes prompts ſuccès dans tous ſes » projets, & du rapide accroiſſement » de la Nation Arabe dans les trois » parties du monde connu de ſon » tems.

» Ce Lord, mon ancien ami, & » homme de grande littérature, m'é- » crivoit qu'il n'étoit nullement con- » tent de tout ce qu'il avoit lu ſur » Mahomet, & qu'il ne voyoit que des » ſatyres contre le Prophete & ſon » ſyſtème. Il me prioit donc, puiſ- » que j'étois ſur les lieux, de faire » quelques recherches ſur ce ſujet in- » téreſſant, & de lui dire librement » mon avis, me promettant, ſi je » l'exîgeois, un ſecret inviolable. Il » ajoûtoit qu'il connoiſſoit mon im- » partialité, & qu'il tiendroit pour » vrai & bien aſſûré ce qu'il recevroit » de ma part.

» Cette priere d'un homme que » j'aimois tendrement (car il eſt mort » depuis) me fit employer, pour le » ſatisfaire, tous mes ſoins & ceux des

» personnes de cette Nation capables, » par leur peu de préjugés vulgaires, » de m'éclaircir toute chose, & la » vérité sur-tout.

» J'avois alors un Kiaya Provençal » de la Ciotat & de la famille de B. » nommé Mustapha, qui savoit par- » faitement l'Arabe, qu'il lisoit & écri- » voit très-bien. Il feuilleta tous les » plus anciens manuscrits qui par- » loient de Mahomet. Il travailla mê- » me avec gens éclairés & aussi peu » prévenus que lui, quoique Musul- » mans. Il m'en coûta quelque chose; » mais sur leurs mémoires tirés des » livres originaux, je fis, après un » an d'exactes recherches, un *Essai* » *sur Mahomet, sur sa Religion, sur* » *ses Loix, sur ses conquêtes & sur* » *les Arabes.* Cet Ouvrage plut infi- » niment à Mylord R. qui le remit, » en mourant, à un autre Savant aussi » de mes amis, le lui ayant envoyé » de Portugal, où il mourut, à con- » dition qu'il n'en donneroit point de » copie. Je dois en avoir les brouil- » lons, &, si je les trouve, je vous » les communiquerai volontiers. Je

» crois que j'ai pris le ton qu'il faut » prendre dans cette Hiſtoire, & ſurtout dans ce tems-ci, où les hommes » recherchent la vérité, & une bonne » critique, ſans prévention & ſans injures ».

Vous regretterez comme moi, Monſieur, la perte d'un ouvrage auſſi curieux, auſſi piquant, auſſi inſtructif que doit l'être celui-là. M. le Comte de Bonneval y réfutoit principalement la vie de Mahomet par M. de Boulainvilliers. Il faiſoit voir qu'en ſéparant le faux Prophete du grand homme, Mahomet étoit un génie puiſſant, un excellent Légiſlateur, un très-habile Politique, un véritable Conquérant, & qu'accommodant ſa Religion au climat, il en avoit pris les fondemens dans le catéchiſme des Ariens. Il rendoit enſuite raiſon de tous les exploits militaires & des conquêtes de Mahomet. Tel étoit le plan de cet Ouvrage, ſuivant ce qu'il m'en a dit lui-même. Si, ſur la foi des Livres Arabes, il avoit un peu trop

exagéré l'éloge du Chef de la Religion Musulmane, un Lecteur instruit & judicieux auroit vu d'un coup d'œil toutes les restrictions dont un pareil éloge étoit susceptible.

Je suis, &c.



LETTRE TRENTE-NEUVIEME.

Sur l'Amour de la Patrie chez les Grecs.

Vous me demandez si les Grecs aiment toujours leur Patrie : oui, Monsieur, & malgré l'état actuel d'Athènes, de Sparte, de Mytilène & de Corinthe, les Citoyens de ces anciennes Villes montrent encore le plus tendre amour pour leur pays. Ce sentiment que la Nature a gravé dans tous les cœurs, la Grece l'a conservé avec soin ; il n'a pu s'éteindre sous les ruines des plus beaux monumens de sa gloire passée.

Je ne parle point de cet attachement aveugle, de ce lien formé par l'habitude, fortifié par l'ignorance, & resserré par les nœuds de la propriété. Les Barbares & les Sauvages n'aiment, ne voient & ne connoissent que leurs cabanes ou leurs foyers. Chez les Nations les plus polies le peuple est borné stupidement au seul sentiment dont il

eſt capable ; mais l'homme ſenſible ; inſtruit , éclairé, qui diſcerne ſes inclinations & ſes devoirs, eſt attaché à ſa patrie par bien d'autres liens.

Je n'ai jamais ſenti plus vivement l'énergie de l'éloquence naturelle que quand j'ai entendu deux Grecs diſputer entr'eux ſur les prééminences de leur patrie.

J'ai voyagé avec un Tiniote (1) qui depuis plus de vingt ans trafiquoit par mer. Il partoit de ſon Iſle pour ſe rendre à Smyrne. Il y employoit ſon argent en marchandiſes qu'il portoit à Marſeille. Il s'embarquoit encore dans cette derniere Ville, pour aller à nos Iſles de l'Amérique , & revenoit en continuant ſes échanges juſqu'au point d'où il étoit parti, pour recommencer encore.

J'étois avec lui & avec M. de Peyſſonel (2) en 1748, pendant la guerre des François avec les Anglois, ſur

---

(1) Grégoire Neſti de Tine, *Iſle de l'Archipel.*

(2) Aujourd'hui Conſul de France à Smyrne.

un petit navire Suédois qui échoua ſur l'Iſle d'Andros (3). Ce Grec nous faiſoit l'éloge de Marſeille & de nos Colonies; mais il prétendoit qu'aucun pays n'étoit comparable au ſien. Il ne deſiroit que d'aller finir ſes jours dans ſon Iſle & d'y porter le fruit de ſes travaux & de ſes courſes. Tels ſont tous les Grecs que j'ai connus ; on ne peut s'empêcher de partager la joie & l'admiration avec laquelle ils parlent de leur pays natal. Le ſeul nom de Patrie les remue puiſſamment, les attendrit, les échauffe, les rend éloquens. J'ai fait quelques réflexions ſur ce Patriotiſme des Grecs modernes, en le comparant, ſuivant ma méthode, à celui de leurs Peres, & même à celui des Romains. Je vais vous en faire part. L'amour de la Patrie eſt un ſu-

---

[3] Comme on y échouoit aſſez fréquemment autrefois.

Fuit olim quidam Senex,
Mercator : navem is fregit apud Andrum Inſulam.

Terent. And. Act. 1. Sc. 3.

jet rebattu, ſur lequel il ſemble qu'il ne peut être queſtion que des Anciens, mais qu'il n'eſt peut-être pas inutile de rappeller de tems en tems parmi nous. Nous ne ſommes véritablement attachés qu'à nos capitales, où la Société, les Arts, les Talens & les Plaiſirs, qui s'y trouvent réunis, nous attirent invinciblement, où nous oublions ſouvent notre berceau & ce que nous devons aux lieux qui nous ont vu naître [4]

Le Patriotiſme des anciens Grecs étoit fondé ſur de puiſſans mobiles.

1°. L'inclination naturelle, premier germe de cette paſſion, devenue, par des progrès ſucceſſifs, une vertu héréditaire portée ſouvent juſqu'à l'excès.

2°. Les Principes de l'éducation.

3°. La beauté du pays & du climat: car le phyſique local n'eſt pas

---

[4] Ovide exilé chez les Gètes diſoit:

Et pœna eſt Patriâ ſola carere meâ.

Triſt. L. 4. Eleg. 9.

le plus foible des nœuds qui nous attache à la mere commune.

4°. Les leçons des Orateurs toujours éloquens ſur ce point.

5°. La préférence que les Grecs donnoient à leurs Loix & à leurs Coutumes, ſur toutes celles des autres Peuples.

6°. Les exemples de ceux qui ſe ſignaloient par leur zèle ou par leurs bienfaits.

7°. Enfin la Religion du pays qui ramène toujours les hommes au culte local de leurs Peres. J'y comprends les fêtes & les danſes auxquelles vous avez vu que les Grecs modernes n'étoient pas moins attachés que les anciens.

Les Candiotes appelloient la Patrie (5) leur mere. » Quoique plus

[5] Le ſublime Pindare s'attendrit en parlant à la belliqueuſe Thèbes, ſa Patrie: il l'appelle ſa mere, expreſſion qu'on n'oſeroit rendre littéralement en notre langue.

Μάτερ ἐμὰ —— χρυσάσπι Θήβα.

—— *Aureo ſcuto thebæ.* Iſthm I.

» vieille, difoit Plutarque (6), que » ceux qui nous ont donné le jour, » elle a fur nous des droits encore » plus forts que les leurs (7) «.

La Nature & la Loi, felon Lucien (8), ne comptent le devoir envers les parens qu'après celui-ci. » On » n'apprend, dit-il, les Sciences & les » Arts que pour être utile à la Patrie; » on ne poffede du bien que pour la » fervir. Nous l'aimons telle qu'elle eft, » & nous craignons d'en être bannis, » même après notre mort ».

Le corps de Palinure jetté par les flots fur un rivage étranger, défert, eft ce que les Troyens trouvent de plus trifte dans le fort malheureux de ce Pilote (9). Car indépendamment des

---

[6] *Œuvres de Plutarque. Trad. d'Am.* pag. 185.

[7] Télémaque dit à Idomenée qui le preffe de refter auprès de lui : » Renon» cerai-je à mon pere, à ma mere, à ma » patrie qui me doit être encore plus chere » qu'eux » ? *Odyff. Liv.* 23.

[8] *Louanges de la Patr. Trad. de d'Abl.* Tom. 2.

[9] *Nudus in ignotâ, Palinure, jacebis arenâ.*
Virg. En. *6.*

ſoins religieux de la ſépulture, les Anciens comptoient pour beaucoup la douceur de mourir dans ſa famille au milieu des ſiens. Oreſte, avant d'être ſacrifié en Tauride, prend des précautions pour s'aſſûrer de ſa ſépulture, & Iphigénie, qui ne le connoit pas encore, lui promet de lui tenir lieu de ſœur (10).

Les Grecs n'étoient pas moins attachés à leurs Loix qu'à leur Pays. Buſiris & Spertis, Lacédémoniens, allèrent s'offrir courageuſement à Xerxès, ſe dévouant à la mort que leurs concitoyens avoient méritée, pour avoir indignement maſſacré les Héraults du grand Roi. Ce Prince, frappé de leur générosité, accorda le pardon qu'ils demandoient, à condition qu'ils reſteroient d'une maniere honorable à ſa Cour. Les deux Spartiates refuſerent une condition ſi avantageuſe, en diſant qu'ils ne pourroient vivre loin de leur Patrie (11), & ſous des Loix

[10] *Act. 3. Sc. 1.*
[11] *Plut. ibid.*

étrangeres. La mort leur paroiſſoit préférable (12).

Ces zélés Patriotes n'eſtimoient que les hommes dans leſquels ils trouvoient les mêmes ſentimens dont ils étoient animés. Auſſi, ſuivant le même Auteur, un étranger diſoit un jour à Théopompe Lacédémonien, ſans doute pour lui faire ſa cour : » On » m'appelle chez moi *Philolacon*, c'eſt-à-dire, *l'ami de Lacédémone. J'aimerois mieux*, lui répondit le Spartiate, *que vous euſſiez pris votre ſurnom de votre amour pour votre Patrie. Ce titre vous feroit plus d'honneur que celui dont vous oſez vous vanter* (13)

Il faut obſerver que les anciens Grecs, comme ceux d'aujourd'hui, affectoient de prendre le nom de leur Patrie, non par amour-propre, comme Théocrite, qui voulut ſe diſtinguer d'un autre Poëte du même nom, auquel il étoit

---

[12] C'eſt vivre dans la douleur, dit un Poëte Grec, que de paſſer ſes jours dans l'exil, & loin de ſa Patrie. *Opp. de Piſc. Lib. 1. v. 276.*

[13] *Idem, Tom. 2.*

bien

bien ſupérieur, mais pour ſe parer du titre qui leur étoit le plus cher. *Je ſuis le Tyrcis d'Etna* (14), dit avec complaiſance un berger du Poëte Bucolique ; comme un autre Grec auroit dit : je ſuis le Denis d'Halicarnaſſe, ou le Thalès de Milet, &c.

Ils aimoient à ſe prévaloir de leur patrie, à lui faire honneur de leurs vertus & de leurs talens. » Nul homme, dit Ajax (15), « ne peut me faire reculer ; ma naiſſance, & l'éducation » que j'ai reçues à Salamine m'ont aſſez » formé à la valeur ».

On ne croyoit pas pouvoir ſurvivre à la ruine de ſa patrie. Dans Homère, qu'il faut néceſſairement conſulter, lorſqu'on veut parler des mœurs & des coutumes des Grecs, Priam peut ſupporter la douleur de la perte de ſon cher Hector, mais ne pourra ſurvivre à l'embrâſement de Troye. » Que » les Dieux, dit-il, me faſſent deſcendre dans le ſéjour des ombres, avant

(14) *Theocr. id. 1.*

(15) *Hom. Iliad. lib. 7.*

» que je voye cette Ville ſaccagée, & » détruite par les Grecs (16) ».

Ariſtote mourut content d'avoir obtenu d'Alexandre (17) le rétabliſſement de Stagyre (18), ſa patrie, que ce conquérant avoit livrée à la fureur de ſes ſoldats.

Ce tendre attachement pour le lieu de notre naiſſance (19), eſt le partage des cœurs ſenſibles, de ces cœurs vertueux que la Nature a formés, pour

(16) *Iliad. liv.* 24.

(17) *Val. Max. liv.* 5.

(18) Ville de Macédoine près du Mont Athos.

(19) Lorſqu'Ulyſſe, (dit l'Auteur qui a eſſayé ſi heureuſement de rendre en vers François les beaux vers de l'Iliade) dans l'Iſle de Caliſpo, deſire de revoir ſa Patrie, aſſis ſur le rivage, il tourne ſes regards ſur la plaine immenſe des Mers; ſon cœur eſt oppreſſé; les larmes coulent de ſes yeux. L'homme qui a verſé de pareilles larmes eſt le ſeul qui puiſſe les imaginer. Cet Auteur obſerve très bien auſſi qu'Homère n'avoit pas acquis ſes connoiſſances par la lecture, mais en voyageant, & en étudiant les hommes qu'il vouloit inſtruire. *Diſcours ſur Homere à la tête de la Trad. en vers de l'Iliad. par* M. de Rochefort. *p.* 39.

y imprimer l'amour paternel, la piété filiale, la fidelle amitié, pour remplir les différens devoirs attachés à ces sentimens, pour échauffer les hommes froids, pour confondre les ingrats.

Considérons maintenant les conquérants de la Grèce, ce peuple qui a subjugué tous les autres ; les Romains, zèlés républicains, avides de gloire, jaloux de l'indépendance & de la liberté, mais ambitieux de commander, d'obtenir chez eux les premiers emplois, accoutumés à regarder leurs citoyens au-dessus des Rois qu'ils étoient parvenus à mépriser, en les attachant à leurs Chars de triomphe, & Rome comme la Maitresse du Monde, les Romains, dans leur attachement pour leur orgueilleuse Patrie, mettoient plus d'ostentation & de vanité, que de sentiment.

Le patriotisme étoit chez eux, comme chez les Lacédémoniens, une vertu sublime & sévère, une passion dominante, outrée, portée en un mot jusqu'au délire du fanatisme. Or ce n'est point là le sentiment doux, l'attrait naturel que nous trouvons dans nos cœurs, & le penchant que nous éprouvons pour

le pays qui nous a vu naître (20). La fougue du patriotisme étouffoit chez eux tous les autres sentimens ; elle les rendoit capables à la fois de ces prodiges de valeur qui étonnoient leurs ennemis, & de ces sacrifices barbares qui révoltoient l'Humanité. Les Anciens Romains s'étoient dévoués à la république & s'immoloient à l'accroissement de sa grandeur. Les Lacédémoniens avoient les mêmes principes ; ils vivoient durement, & mouroient avec joie, pourvû que Sparte eût l'Empire de la Grèce (21). Cicéron prêchoit encore cette

---

(20) *Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos*
Ducit, & immemores non sinit esse sui.
Ovid.

La Nature a donné le même attachement aux animaux. *Opp. de venat. Liv. 2. v.* 313.

(21) M. Duclos, qu'on doit citer en parlant de nos mœurs, dit au sujet de ce patriotisme : » TELS sont nos Religieux que » le zèle de la maison de Dieu dévore ; leurs » familles leur deviennent étrangères ; ils » ne connoissent plus que celle qu'ils ont adop» tée. Les vertus Monastiques cèdent à l'es» prit Monacal, &c. » *Cons. sur les mœurs.*

doctrine à ses concitoyens (22), qui n'étoient plus en état de la goûter, ni de l'entendre. On ne cessoit pas de répéter qu'il étoit beau, qu'il étoit même flatteur de mourir pour la Patrie (23); telle fut même assez longtems la devise de ce peuple soldat qui se faisoit de Rome la plus grande idée. Mais la seule image du bonheur de la Patrie, de leur mere commune, produisoit chez les Grecs un sentiment plus tempéré, plus doux, & nécessairement plus durable.

J'ai parlé des leçons des Orateurs Grecs. Ils ne le cédoient pas aux Romains sur l'article de la Patrie; pour

---

(22) *Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares; sed omnes omnium caritates Patria una complectitur, pro quâ quis bonus dubitet mortem oppetere, si ei sit profuturus.* Cic. de Off. lib. 1.

Lisez encore dans les Offices le beau trait d'Aratus de Sicyone. Cicéron, après l'avoir rapporté, ajoûte que cet excellent patriote Grec méritoit d'être Romain. *Liv.* 2 *Chap.* 23.

(23) *Dulce & decorum est pro Patriâ mori.* Horat. Od. 2. Liv. 3.

s'en convaincre, il ſuffit de lire l'éloge d'Athènes par Iſocrate (24).

Ils joignoient même à leurs leçons leurs propres exemples (25). Démoſthène exilé ne ſe vange de ſes concitoyens, que par les nouveaux ſervices qu'il eſt empreſſé de leur rendre. Aſſiégé dans le Temple d'Hercule où il s'étoit refugié, il aime mieux terminer ſes jours par le poiſon, que de devoir la vie au Tyran d'Athènes.

Dion Chryſoſtome, qui avoit gouverné & embelli ſa Patrie, malgré les contradictions, les dégoûts, les inſultes même qu'il avoit eſſuyés, & les dangers qu'il avoit courus (26), Dion

---

(24) Notre origine, diſoit-il aux Athéniens, eſt ſi belle & ſi pure, que cette terre même nous a tous produits, que depuis nous l'avons toujours poſſédée, que ſeuls d'entre les Grecs nous pouvons lui donner les noms que nous donnons à ce qui nous touche de plus près, l'appeller à la fois notre Nourrice, notre Patrie, notre Mere. *Orat. Grecs. T. 1. p. 234.*

(25) *Pref. Hiſt. de Tour. T. 2.*

(26) Dans une émeute à l'occaſion de la cherté du bled, où le peuple vouloit brûler ſa maiſon.

longtems exilé, fugitif, errant de retraite en retraite, pour se soustraire à la haîne de Domitien, demande pour toute faveur à Nerva, son ami, devenu Empereur, de lui permettre de retourner à Pruse (27), sa Patrie, & d'y faire plusieurs embellissemens à ses frais. Enfin de retour en cette Ville, il prononce publiquement un discours (28), où sa tendresse pour son pays & ses concitoyens lui dicte des expressions pleines d'énergie & de sentiment (29).

On ne peut voir, sans être touché, avec quel empressement & quelle joie les Grecs, après une courte absence, revoyoient leur patrie. En entrant dans la terre natale, ils saluoient & invoquoient les Dieux du pays (30). Re-

(27) En Bithynie.

(28) Vies des Orateurs Grecs. *T. 2. p. 31.*

(29) *Th. des Grecs. T. 3. pag. 232.*

(30) La Patrie n'étoit pas toujours ingrate, comme feu mon confrere M. *Cary* l'a prouvé dans sa Dissertation sur Lesbonax. Mytilène fit frapper une Médaille en l'honneur de ce Philosophe & de Potamon son fils, qui y étoit représenté au revers revenant de Rome où l'Empereur Tibère le combloit de faveurs; mais il préféra d'aller donner ses le-

préſentez vous, Monſieur, les tranſports des braves ſoldats de Xénophon, (dans la Retraite des dix mille,) à la vue de la Mer qui leur ouvre le chemin de la Grèce. Ils élèvent des Trophées en mémoire de leurs exploits, & de leur retour; ils ſe félicitent, ils s'embraſſent tous les uns les autres, & dans les premiers mouvemens de cette commune allégreſſe, les Chefs ſont confondus avec les ſoldats (31). Cette retraite ſi fameuſe dans l'hiſtoire, eſt le plus glorieux monument du courage & de la fermeté des Grecs, ainſi que de leur amour pour la Patrie.

Ce ſentiment chez eux ſembloit abſorber tous les autres; ainſi lorſque l'ingrate Athènes exiloit ou proſcrivoit Lycurgue, Ariſtide, Miltiade, Pho-

çons, & de ſe fixer dans ſa Patrie, aux avantages qu'il trouvoit dans la Capitale du Monde. Tibère diſoit dans le paſſeport qu'il lui fit donner: *Si quelqu'un oſe faire inſulte à Potamon, fils de Lesbonax, qu'il conſidere auparavant s'il eſt en état de me reſiſter.* Diſſ. de M. Cary, pag. 140.

(31) *Xénoph. de Cyri expéd. Hiſt. Lib.* 4. *Cap.* 7.

cion, Thémiſtocle, ces vertueux citoyens l'aimoient encore, comme on aime une maitreſſe infidelle (32). S'ils étoient diviſés entr'eux, ils ſe reconcilioient pour la défendre. On prononçoit publiquement des imprécations contre celui qui attiroit dans ſa Patrie une armée étrangère (33). Pendant la paix, ils s'occupoient du ſoin de l'orner & de l'embellir. La décoration des Villes & des Temples annonçoit les progrès des Artiſtes, & le zèle des citoyens. Le génie des Arts a toujours fait gloire de travailler pour ſon pays, & de l'illuſtrer.

Les Romains eurent la même ambition aux dépens des Grecs qu'ils dépouillerent, pour enrichir leur Patrie, & pour y faire fleurir les Arts qu'ils vouloient ſoumettre aux Maîtres du Monde.

On ne peut conſiderer le patriotiſme commun aux Grecs & aux Romains, quoique d'un caractère fort différent chez ces peuples, ſans reconnoître par-

(32) *Quamvis perfida, cara tamen. Tibul.*

(33) Eſchyle dans les ſept Chefs devant Thebes. *Act.* 5.

mi les Grecs d'aujourd'hui celui de leurs peres. C'est cet amour naturel du pays natal que Virgile exprime si bien dans la personne de Mélibée, qui semble réunir tous ses regrets dans l'abandon forcé de sa chère Patrie (34).

Le même Poëte veut-il peindre le tendre amour d'un citoyen vertueux: il nous représente ce jeune Grec qui s'étoit attaché à la fortune d'Evandre, mourant dans une terre étrangère, &, au moment qu'il expire, occupé du souvenir de sa chère Argos (35).

Ajax, avant de mourir, dit dans la Tragédie de Sophocle: » Soleil, je vous » vois pour la derniere fois. Salamine, » palais de mes peres, Athènes, chers » amis, fleuves, fontaines qui m'avez » vu naître, recevez les derniers adieux » d'Ajax (36).

---

(34) *Nos Patriæ fines & dulcia linquimus arva: Nos Patriam fugimus.* Eclog. 1.

(35) *Dulces moriens reminiscitur Argos.* Æneïd. Liv. 10.

(36) Acte 4. Traduction du Pere Brumoi. L'Abbé de Chaulieu a exprimé les mêmes sentimens dans ses tendres adieux à Fontenai.

Lisez la Tragédie d'Euripide, la plus intéressante peut-être de toutes celles du Théâtre Grec, tant par les situations & les sentimens, que par l'air de vérité que le Poëte a sçu donner à la fable, son Iphigénie en Tauride. Ecoutez ce chœur de femmes Grecques qui regrettent si tendrement leur Patrie dans le deuxieme & le quatrieme actes : je n'en rapporterai que cette strophe traduite par le Pere Brumoi.

» Loin de ma chere Patrie, je soupire après la compagnie des Grecs. » Qui me donnera des aîles pour voler » vers Diane, Déesse de Cynthie ? » Quand pourrai-je voir les palmes de » Délos, ces lauriers toujours verds ; » ces oliviers consacrés par les couches de Latone ? O lac dont les eaux

---

Fontenai, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière ;
Bientot au bout de ma carrière,
J'irai rejoindre mes ayeux.
Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fites nourrir,
Beaux arbres qui m'avez vû naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

» font couvertes de Cygnes ! O Cygnes
» amis des Muses, quand pourrai-je
» vous revoir ?

Lorsqu'Iphigénie veut lier Pilade par le serment le plus fort, elle lui dit :

» Si vous me trahissez, quel sera le
» prix de votre infidélité ? » Pilade répond : » Puissé-je ne retourner ja-
» mais dans ma patrie ! Et vous, Ma-
» dame (37) ?

IPHIGENIE.

» Puissé-je ne revoir jamais Argos !

Elle s'écrie, lorsqu'elle a reconnu Oreste :

» O Argos ! O Mycènes ! O chere
» Patrie ! que ne vous dois-je pas pour
» un tel frere (38) !

Racine, rempli des Anciens Poëtes dont il a fait heureusement passer tant d'imitations dans ses pieces, ne manque jamais de mettre dans la bouche de ses Grecs leur sentiment favori, & de rappeller ainsi l'opinion qu'ils

---

(37) *Act.* 4. *Sc.* 1.
(38) *Id. Sc.* 3.

avoient de leur Pays, comme du séjour le plus agréable & le plus heureux.

Monime, prête à se donner la mort pour obéïr à Mithridate, dit à sa confidente :

Retiens tes pleurs........
Si tu m'aimois, Phœdime, il falloit me pleurer,
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque, m'arrachant du *doux sein de la Grèce*,
Dans ce climat barbare, on traîna ta Maitresse.
Retourne maintenant chez *ces peuples heureux*;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois, & de toute ma gloire,
Phœdime, conte-leur la malheureuse histoire. (39)

Andromaque n'est pas moins occu-

(39) *Mithr. Act. 5, Sc. 2.*

pée de ſa patrie, que d'Hector & de ſon fils, lorſqu'elle s'écrie (40) :

O cendres d'un époux ! O Troyens ! O mon
pere !

Auſſi Pyrrhus, pour vaincre ſa réſiſtance, attaque-t'il ſon cœur par cet endroit ſi ſenſible : (41)

Votre Ilion encor peut ſortir de ſa cendre.

A quoi elle répond :

Non, vous n'eſpérez plus de nous revoir
encor,
Sacrés murs, que n'a pu conſerver mon
Hector !

Elle dit dans un autre endroit à Pyrrhus (42) :

Voyez l'état où vous me réduiſez ;
J'ai vu mon pere mort, & nos murs embrâſés.

Enfin on voit dans toute la pièce, que l'image de ſa malheureuſe Patrie

(40) *Androm. Act. 3. Sc. 8.*
(41) *Act. 3. Sc. 4.*
(42) *Id. Sc. 7.*

détruite & ſaccagée, lui eſt toujours préſente : (43) :

Songe, ſonge, Céphiſe, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éter-
nelle, &c.

Eriphile, dans Iphigénie, dit à l'Achille (44) :

J'entends de toute part menacer ma Patrie,
Je voi marcher contr'elle une Armée en furie.

Cet amour de la Patrie, qu'inſpire la nature, avoit donc toute ſon énergie dans l'ancienne Grèce, & s'il ne peut plus aujourd'hui ſe manifeſter avec le même éclat, le tems ni les révolutions ne l'ont point encore affoibli.

Les Grecs, toujours enchantés de leur pays, ne voyagent que pour s'inſtruire, ou pour commercer, & reviennent chez eux pour jouïr. Il ſemble que, ſous le joug des Turcs, leurs propres chaînes les attachent au pays de leurs ancètres. La Grèce moderne, couverte du long

(43) *Id. Sc.* 8.
(44) *Iphig. Act.* 3. *Sc.* 4.

voile des esclaves, est une Mere captive, affligée, que ses enfans embrassent avec tendresse, & promettent de ne point abandonner (45).

---

(44) *Per omnes tibi adjuro Deos,*
Nunquàm eam me deserturum.
Ter. Andr. Act. 4. Sc. 2.

Telle on voit dans des Médailles de Vespasien & de Tite, frappées après la prise de Jérusalem par les Romains, une femme assise au pied d'un palmier, couverte d'un grand voile ou manteau, la tête penchée & appuyée sur sa main, avec cette inscription : *La Judée captive.* Abr. de l'Hist. Eccles. T. *1. Art.* 5.



LETTRE QUARANTIEME.

Inscription découverte sur une des portes de Constantinople.

JE vous ai promis, Monsieur, l'inscription que je découvris, il y a quelques années, sur une des portes de Constantinople. Je la communiquai dans le tems à M. le Chevalier *Faukner*, Ambassadeur d'Angleterre, & à M. de *Peyssonel*. Ce dernier ayant fait le même tour que moi, en sortant par la porte d'Andrinople, jusqu'au Château des sept tours, en a fait une description très instructive pour un voyageur qui veut bien voir, & connoitre exactement Constantinople. Il a bien voulu me communiquer cet ouvrage, & j'en extrais l'explication qu'il a donnée de l'inscription dont je veux vous faire part. Je n'aurai donc que le mérite de la découverte, & vous devrez l'intelligence du monument à M. de Peyssonel que je vais laisser parler.

» En allant de la porte d'Andrinople » aux sept tours, le long des Remparts,

» & après celle de *Top Capiſi* ou des » Canons, ainſi nommée parce qu'il y » a trois boulets de Canon enchaſſés ſur » le ceintre (45), on trouve la qua- » trieme porte nommée en Grec Νεα » πορτα, & par les Turcs *Yegni Capi*, » nouvelle porte. Elle eſt remarquable » par une inſcription qu'aucun voya- » geur n'a encore obſervée, & qui mérite » bien de l'être. Elle eſt gravée en relief » ſur une pierre qui ſert de conſole à » l'entablement, enſorte qu'elle eſt » viſiblement déplacée, & ne ſe trouve » là que par hazard. Je la tranſcris telle » qu'elle eſt.

THEODOSÎ JUSSIS-GEMINO-NEC-MENSE	peracto,
CONSTANTINUS-OVANS-HÆC-MOENIA-FIRMA	locavit.
TAM CITÒ, TAM STABILEM PALLAS VIX conderet	arcem.

C'EST A DIRE:

» C'eſt par les ordres de Théodoſe

---

(45) C'eſt contre cette porte que Mahomet ſecond fit dreſſer ſa principale batterie, dans l'attaque ou l'infortuné Conſtantin Paléologue perdit l'Empire avec la vie.

» qu'en moins de deux mois Conſtan-
» tin triomphant éleva ces murs. Pal-
» las auroit de la peine à bâtir en ſi peu
» de tems une fortereſſe auſſi ſolide. »

» On eſt redevable de cette décou-
» verte à M. G. qui faiſant le tour des
» murs avec M. *Laugier*, Médecin de
» l'Empereur & de la Reine de Hon-
» grie, remarqua cette inſcription dont
» une partie n'eſt guere liſible, à cauſe
» de la mouſſe dont l'eau qui découle
» de la corniche a couvert en partie la
» pierre. Cette corniche eſt auſſi char-
» gée d'inſcriptions Grecques qu'il n'eſt
» pas poſſible, par la même raiſon, de
» déchiffrer.

» Le Théodoſe dont il eſt parlé
» dans cette inſcription, vivoit ſous
» Théodoſe le jeune, fils d'Arcade &
» d'Eudoxie, & le Conſtantin à qui
» le marbre donne l'honneur d'avoir,
» par l'ordre de cet Empereur, fait conſ-
» truire ces murs en moins de deux
» mois, étoit Gouverneur ou Préfet du
» Prétoire. Ce fait eſt prouvé par les
» deux inſcriptions ſuivantes rappor-
» tées dans l'Anthologie, L. 4. Chap.
» 18. La premiere avoit été gravée

» sur la porte du Xilocirque, & l'autre
» sur la porte d'or. Les voici :

Θειόδοσιος τυδε τεῖχος ἄναξ και ὕπαρχος Εώας
Κωνςαντίνος ἔτευξαν εν ἤμασιν ἑξήκοντα.

C'est à dire, en 60 jours l'Empereur Théodose & Constantin Préfet de l'Orient ont construit ce mur.

Ημασιν ἑξακοντα φιλοσκήπτρου βασιλῆ
Κωνςαντῖνος ὕπαρχος ἐδείματο τειχει τειχος.

C'est à dire, en 60 jours le Préfet Constantin a construit pour l'Empereur, son Auguste Maître, ce mur sur un autre mur.

» Ces deux inscriptions ne subsistent
» plus ; mais il est aisé de voir qu'elles
» ont été faites en même tems que la
» latine qui leur sert d'interpretation.
» L'espèce de défi que le Préfet, fier
» de son ouvrage, fait à Pallas porteroit
» à le soupçonner d'en être l'auteur
» (46). Evagrius & Suidas nous ap-
» prennent qu'il étoit bon Poëte ; mais
» ces trois vers n'auroient pas suffi
» pour lui faire cette réputation.

---

(46) L. 1. C. 19.

» M. Ducange croit que ce Conſ-
» tantin eſt le même que Cyrus, grand
» perſonnage de ce tems-là (47). Un
» jour qu'il aſſiſtoit aux jeux publics
» dans le Cirque, les deux factions des
» *Verds* & des *Bleus* s'écrierent, que
» Conſtantin avoit bâti Conſtantinople,
» mais que Cyrus l'avoit renouvellée.
» Théodoſe fut ſi mécontent, & ſi ja-
» loux de cette acclamation, qu'après
» l'avoir dépouillé de ſes charges, il
» le força d'entrer dans l'état Eccle-
» ſiaſtique.

» Conſtantin le Grand avoit donné
» avec ſon nom une plus grande éten-
» due à Byzance, & l'avoit enceinte
» d'un nouveau mur; il l'avoit même
» dédiée à la Sainte Vierge, ſuivant
» les hiſtoriens Grecs. C'eſt à cette
» dédicace, & à la vénération que les
» Empereurs du bas Empire avoient
» pour la Sainte Vierge, qu'il faut rap-
» porter la lettre M, qui ſe voit ſur
» leurs Médailles, & qu'on préſume
» avec fondement être la lettre initiale
» du nom de Marie.

---

(47) *L. 1. C. XCC.*

» Ces murs de Conſtantin ne ſub-
» ſiſtent plus, parce que ſous les pre-
» mieres années de Théodoſe le jeune,
» l'an 413 de J. C. on fut obligé d'ag-
» grandir la Ville. Anthémius Préfet
» du Prétoire, & Régent de l'Empire
» ſous la minorité de Théodoſe, fit
» faire une nouvelle enceinte auſſi gran-
» de que celle qui ſubſiſte aujourd'hui,
» & elle fut achevée avec une diligen-
» ce incroyable en deux mois. Ces
» nouveaux murs furent renverſés par
» un tremblement de terre l'an 39 du
» régne de Théodoſe le jeune, & le
» 447 de J. C. Ammien Marcellin
» nous aprend que Conſtantin, Préfet
» du Prétoire, fut chargé de le relever,
» & qu'il acheva cet ouvrage en trois
» mois. Voilà préciſément le Conſtan-
» tin de notre inſcription; & le genre
» de conſtruction qu'elle indique, en
» diſant qu'il bâtit un mur ſur un mur,
» prouve qu'il ne fit qu'en relever les
» murailles, ſans rien changer à l'é-
» tendue qu'Anthémius leur avoit don-
» née. Peut-être jaloux de la diligence
» avec laquelle ce dernier les avoit fait
» conſtruire, a-t-il affecté de mettre
» dans ſon inſcription qu'il les avoit

» rebâtis en deux mois ; mais Mar-
» cellin n'en convient pas tout-à-fait.

» Quoi qu'il en ſoit, M. Ducange,
» après avoir rejetté l'opinion de Ni-
» céphore qui attribue la premiere conſ-
» truction des murs de Conſtantinople
» à Anthémius conjointement avec
» Cyrus, & celle de Zonare qui en fait
» honneur à Cyrus ſeul, prouve, par
» le rapport du tems auquel ils ont été
» rebâtis à l'époque où Cyrus étoit Pré-
» fet du Prétoire, qu'il eſt le même
» que Conſtantin. Cyrus ne releva pas
» ſeulement les murs de Conſtantino-
» ple : il répara encore & rebâtit plu-
» ſieurs édifices publics qui avoient été
» renverſés par le même tremblement
» de terre. Or, pour le juſtifier de l'ex-
» cès de vanité dont l'accuſe Marcel-
» lin, il faut ſuppoſer que cet Auteur
» a voulu parler de ces ouvrages, ainſi
» que des murs. Le peuple porta ſi loin
» la reconnoiſſance à l'égard de ce Ma-
» giſtrat, qu'il voulut changer le nom
» de Conſtantinople en celui de Cy-
» ropole. »

Vous voyez, Monſieur, par cet ex-
trait que je n'ai rien à ajoûter au tra-
vail de M. de Peyſſonel ſur l'inſcrip-

tion que j'ai découverte. Je ne doute pas que son ouvrage ne soit imprimé tôt ou tard, avec les curieux Mémoires qu'il a envoyés à l'Académie des Inscriptions & belles-lettres dont il est associé. Son fils, mon ami, & mon compagnon de voyage, marche courageusement sur les traces de son pere, & nous donnera sur l'antiquité, qu'il étudie avec beaucoup de soin, de très-bonnes recherches. Pour moi, Monsieur, je crois avoir rempli mes engagemens avec vous, en vous mettant à portée de reconnoître les anciens Grecs dans les Grecs modernes. Si je ne les avois pas suivis avec autant d'attention que j'ai fait, je n'aurois pas entrepris de les comparer. C'est ainsi que ceux qui ont fait avant moi le tour des murs de Constantinople, n'ont vû sur la porte neuve que les pierres & la mousse. Pour moi j'ai voulu l'examiner de plus près; j'ai engagé un Janissaire à me laisser monter sur ses épaules, & j'ai lû l'inscription que M. de Peyssonel vient de vous expliquer.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE QUARANTE UNIEME

A M. de Peyſſonel, Conſul de France à Smyrne.

JE me ſuis chargé, mon cher Maître, de vous communiquer ce que nous avons obſervé le Docteur Makenſie & moi à la premiere lecture de l'agréable relation de votre voyage à Cyzique.

Le torrent qui traverſe l'amphithéatre a été, dites-vous, arrêté par des écluſes, & il formoit un petit lac pour une naumachie. Mais pourquoi former une naumachie terreſtre dans une Ville environnée ſeulement de deux mers, qui ſont à la portée du fuſil ; Cyzique d'ailleurs étant ſituée ſur une montagne, de façon que les habitans les plus éloignés de la mer pouvoient jouir commodément du ſpectacle ? C'eſt ainſi qu'une naumachie à terre étoit très-inutile à Conſtantinople, qui a le Cryſoceras d'un côté, & la mer blanche de l'autre. Les anciens ont fait certainement des choſes plus biſarres & plus extraordinaires ; mais pour l'hon-

neur de l'Antiquité, ne leur en prêtons pas de nouvelles. Nous mettons aussi des restrictions à la prédiction que vous faites. » Dans trois ans, dites-vous, il » n'y aura plus à Cyzique, ni vestiges » ni débris, ni par conséquent de Fau- » nes tels que celui que vous avez » trouvé. » Peut-on parler si positivement de ce qu'on ne voit pas, de ce qui est sous terre ? Depuis le sac de Rome, & dans le cours des deux derniers siécles, soit par curiosité, soit par intérêt, les Chrétiens n'ont pas cessé de creuser, & de faire des découvertes. On creuse encore, on continue de fouiller, & l'on découvre tous les jours quelques ossemens de la vieille Rome. Nous n'avons garde de comparer Cyzique à la Capitale de l'Empire ; mais il n'y a pas longtems qu'on remue la terre de l'ancienne Ville d'Asie, & le nombre des ouvriers n'est pas considérable. Il y a donc lieu d'espérer que ceux qui viendront après nous, *nati natorum*, y pourront encore glaner & trouver quelques restes d'antiquités.

Vous aurez, après M. *Bon*, la gloire d'avoir donné la carte la plus exacte du pays que vous avez parcouru, & nous

aurions bien voulu que vous euſſiez pu voyager plus commodément.

Nous penſons auſſi qu'à moins que vous n'ayez trouvé le nom gravé ſur le marbre, votre Ajax eſt un peu douteux, puiſqu'il n'eſt caractériſé que par le caſque : ornement commun à tant d'autres perſonnages.

Nous vous envoyons ces lègeres obſervations, pour vous marquer que nous ne liſons pas rapidement, ni indifféremment tout ce que vous faites. Le Docteur vous félicite, vous admire, & vous aime toujours. J'en dirois autant, & plus, s'il ſe pouvoit, mon cher maître, de votre Serviteur, &c.



LETTRE

DE M. BOURLAT DE MONTREDON, A L'AUTEUR.

Au sujet de la Lettre dix-neuvième sur les Tombeaux. Tom. 1. pag. 264.

PERMETTEZ, mon cher ami, que je m'acquitte de ma promesse, au sujet de la promenade des Tombeaux. La description que vous en faites dans votre lettre est exacte & remplie de sentiment: mais il me semble que vous n'auriez pas dû vous borner aux objets que vous avez décrits, vû l'importance & la va-

(1) Lorsque je rassemblois tout ce qu'on vient de voir sur les Grecs Anciens & Modernes, M. Bourlat, mon ami, avec qui j'ai passé à Constantinople, & assez souvent à la promenade des cimetieres, les plus délicieux momens, m'a écrit la lettre que je donne ici. J'ai cru devoir la joindre aux miennes, pour lui faire honneur de son travail & de l'idée du beau point de vue qu'il a si bien saisi, si nettement démêlé, décrit même, à ce qu'il me paroit, en homme intelligent & instuit.

riété de ceux que cette promenade préſente, ſurtout ſi vous l'avez dirigée, comme je le préſume, vers le vallon de Dolmabacché, & ſi vous l'avez arrêtée au-delà de ce vallon ſur les hauteurs qui avoiſinent la mer & le village d'Orta-keui. Non-ſeulement cet endroit domine ſur pluſieurs cimetieres, qui ſont le principal objet de votre promenade, mais on y découvre encore preſque toute la Propontide Orientale & Méridionale, juſqu'aux Iſles de Marmora. On apperçoit, ſous le même point de vue, la partie ſi intéreſſante des provinces de la Bithynie & de la petite Myſie qui bordent cette mer, depuis le Cap de Scutari, juſqu'à la Preſqu'iſle de Cyzique. Les lieux éloignés qui terminent ce bel aſpect, ſont la montagne de Burſe, ou Pruſe, appellée autrefois le mont Olympe, en Bithynie, la Preſqu'iſle de

On eſt aſſis ſur des tombeaux, & pendant le jour la beauté du ſpectacle nous diſtrait, & nous éloigne des idées que préſentent ces monuments lugubres. Mais dès qu'on s'y laiſſe ſurprendre par la nuit, on ne voit plus qu'elle: on ſemble alors ſe recueillir, on regarde autour de ſoi; la penſée perce ces tombeaux, & ſe plonge dans la nuit éternelle.

Cyzique, & les Isles de Marmora : de sorte qu'en réunissant à ces trois objets la pointe du Serrail, l'entrée du Bosphore, la ville de Scutari, celle de Chalcédoine, les Isles des Princes, & l'entrée des deux golfes de Nicomédie & de Mondagna, autrefois *Sinus Cinæi*, vous embrassez d'un coup d'œil toute l'étendue que renferme ce point de vue.

Pour prévenir vos objections, touchant les lieux les plus éloignés, je n'ai pas voulu me fier à ma mémoire ; j'ai mesuré exactement leurs distances sur ma grande carte manuscrite, qui représente la Propontide avec ses environs, y compris l'Hellespont & le Bosphore ou canal de la mer noire. Suivant cette carte, qui a été scrupuleusement levée & dessinée sur les lieux par M. *de Bonh*, habile Ingénieur Danois que j'ai beaucoup connu à Constantinople, il résulte, que la distance du mont Olympe jusqu'à l'endroit ou j'ai supposé que votre vue s'est arrêtée, est d'environ trente lieues, & que la Presqu'isle de Cyzique & les Isles de Marmora ont à-peu-près le même éloignement. Vous savez que, pour peu

que l'on ait la vue bonne, on diſtingue aiſément ces trois contrées, non-ſeulement de tous les endroits de Conſtantinople un peu élevés, mais encore de nos maiſons de Péra, ſurtout avec un beau ſoleil couchant, qui eſt le moment le plus favorable pour cette promenade ; ainſi les objections que vous pourriez faire ſur l'éloignement de ces lieux, tomberoient d'elles mêmes. J'imagine, d'ailleurs, que vous vous êtes promis de tracer ce qu'il y a de plus intéreſſant dans cette promenade. Vous avez parfaitement rempli votre objet pour tout ce qui a rapport aux tombeaux; mais le local que vous décrivez, offre d'autres objets auſſi dignes de fixer les regards d'un voyageur qui met autant d'inſtruction & de Philoſophie, que vous en avez répandu dans vos lettres. Je crois donc que vous pourriez ajoûter, à vos deſcriptions de tombeaux, quelques obſervations que j'ai faites en examinant ſur ma carte de la Propontide la poſition des lieux les plus remarquables, compris dans l'étendue du point de vue que je viens d'indiquer. Quoique ces

obſervations ſe rapprochent de celles que *Grelot* (2) a faites touchant les anciennes villes bâties ſur le bord de la Propontide, l'application en eſt différente, puiſque mon but eſt de montrer, qu'il y a peu de pays au monde, où, dans un eſpace auſſi borné que l'eſt celui de la ſuperbe vue dont je parle, il ſoit arrivé autant de faits mémorables, que dans les lieux que cet eſpace renferme. Parmi le grand nombre de ces faits, j'en rapporterai quelques uns, que je regarde comme autant d'époques, qui rappellent au voyageur inſtruit les principales révolutions des grands Empires anciens & modernes.

1o. Le premier qui ſe préſente à l'eſprit, eſt le paſſage du Granique par Alexandre, & la bataille que ce grand Capitaine y remporta ſur Darius. Vous m'objecterez peut-être, que de l'endroit où je ſuppoſe que vous êtes placé on ne découvre point le Granique : j'en conviens. Mais en prévenant le

---

(2) Relation du voyage de Conſtantinople. *in-4°. pag.* 34.

lecteur, que cette riviere a ſon embouchure dans la Propontide entre le Cap Karaboa & la riviere de Satalderé qui ſe jette dans cette mer à trois lieues de la Preſqu'iſle de Cyzique que vous découvrez, on eſt autoriſé de reſte à rappeller un événement qui a été le commencement de la deſtruction de l'Empire des Perſes, & le premier pas fait par Alexandre pour former celui qui s'eſt élevé ſur ſes ruines.

Ces deux mots qu'il ſuffit d'ajoûter, comme par réflexion, non ſeulement réveillent dans l'eſprit du lecteur l'idée des anciennes Monarchies de Ninive, de Babylone, des Medes, &c. que l'Empire des Perſes avoit abſorbées, mais rappellent encore le ſouvenir du peu de durée de celui d'Alexandre, le partage que ſes ſucceſſeurs en firent entr'eux, & le démembrement de ce vaſte Empire après la bataille d'Ipſus.

20. La ville de *Gebiſeh*, (que l'on croit être l'ancienne *Lybiſſa*, où repoſent les cendres d'Annibal, ſuivant l'opinion la plus reçue, (quoique Grelot les tranſporte à Nicomédie), doit figurer parmi vos Tombeaux. Cette ville eſt ſituée près des bords de la

Propontide, vers l'embouchure du golfe de Nicomédie, & diſtante de Scutari d'environ neuf à dix lieues. Sa ſituation eſt des plus agréables ; d'un côté elle domine ſur la mer, de l'autre on voit à découvert Nicomédie & les délicieuſes campagnes qui ſont aux environs de cette ville. Annibal, après avoir perdu contre Scipion en Afrique la bataille de Zama, qui mit fin à la ſeconde guerre Punique, ſe retira d'abord à Carthage. Quelques années après, craignant d'être livré aux Romains, il s'enfuit ſecrettement de cette ville ; il ſe retira à la Cour d'Antiochus, & enſuite chez Pruſias, Roi de Bithynie, qui, pour faire ſa cour aux Romains, avoit réſolu de le faire mourir. Mais vous ſçavez qu'Annibal, pour prévenir la trahiſon de ce Prince, ſe donna la mort en avalant le poiſon qu'il portoit dans le chaton de ſa bague, pour s'en ſervir dans l'occaſion, dit Tite-Live.

3°. Mithridate ayant ſubjugué toute la Bithynie, médite d'étendre ſes conquêtes dans l'Aſie mineure, &, pour y porter la guerre avec plus de facilité, il entreprend le ſiége de la ville de

Cyzique, qu'il investit par terre avec une armée de 300 mille hommes, & par mer, avec 400 vaisseaux (3). Lucullus, dont les forces n'étoient que de 30 mille hommes de pied, & de 2500 chevaux, marche au secours de cette place; mais, la supériorité des troupes ennemies ne lui permettant pas de hazarder un combat, cet habile Général harcéle si vivement & si à propos l'ennemi, qu'il réussit à lui couper les vivres. Sa bonne manœuvre, jointe à la vigoureuse défense des assiégés, force Mithridate à abandonner son entreprise, après deux ans de siége, & a prendre honteusement la fuite. Son armée est poursuivie & entierement défaite près du fleuve Rhindacus (4). Lucullus continue encore de rempor-

(3) Voyez Rollin, Histoire ancienne. *in*-4°. *Tom. v. Liv.* 23. *pag.* 357.

(4) Le fleuve Rhindacus, appellé aujourd'hui la riviere *Michalitza*, se jette dans la Propontide, près de l'entrée du golfe de Mondagna, à l'opposite de la petite Isle appellée anciennement *Berbicos*, & aujourd'hui *Calolima*, éloignée de Constantinople d'environ 20 lieues.

ter plusieurs victoires sur ce fameux ennemi des Romains, & sur son beau-pere Tigrane, Roi d'Arménie, que Mithridate avoit mis dans ses intérêts; mais mon objet n'est pas de suivre les événemens de cette guerre. Vous sçavez qu'elle fut glorieusement terminée par la fameuse bataille que Pompée, successeur de Lucullus, gagna contre Mithridate, près du mont *Jildy-Daghi*, qui veut dire *le Mont de l'Etoile*, entre Césarée & Angora, & que son entiere défaite fut l'époque de la plus grande splendeur des Romains en Orient.

4°. Constantin premier, surnommé le Grand, fonde à Bysance la ville de Constantinople, & y transporte le siége de l'Empire. On sçait que cet établissement est devenu dans la suite une des principales causes de la ruine des Romains en Occident, surtout depuis le partage de l'Empire, fait peu de temps après le régne de Jovien, entre deux Empereurs, qu'il faut distinguer par les noms d'Empereur d'Orient & d'Empereur d'Occident.

5°. Il est bien surprenant que, dans le grand nombre de voyageurs qui ont

publié & qui publient encore des relations de Conſtantinople, il n'y en ait aucun qui parle du triomphe décerné par Juſtinien, en 534, à Béliſaire, après qu'il eut conquis & réduit à l'obéiſſance de cet Empereur, les états que poſſédoit en Afrique & ſur la Méditérranée Gélimer, Roi des Vandales. Comme les diſtinctions accordées dans cette occaſion à Beliſaire, peignent à notre eſprit les récompenſes de la vertu, & qu'elles honorent en même tems la mémoire de Juſtinien, je ne puis me refuſer la ſatisfaction d'en parler. C'eſt pour l'uſage des voyageurs, qui ne ſont pas toujours à portée d'avoir avec eux les hiſtoires où ce triomphe eſt détaillé, que je vais copier la deſcription qui s'en trouve dans l'Hiſtoire Univerſelle de M. Hardion.

Je ſouhaite que ceux qui feront le voyage de Conſtantinople, éprouvent autant de plaiſir que j'en ai eu à lire le détail de ce triomphe ſur les lieux principalement, je veux dire, dans le Cirque même appellé par les Grecs *Hyppodrome*, où ſe paſſa la cérémonie la plus eſſentielle,

Juſtinien, ayant décerné à Beliſaire

les mêmes honneurs que l'on rendoit dans l'ancienne Rome aux Généraux qui avaient remporté les victoires les plus ſignalées, ce Général traverſa la ville de Conſtantinople ſur un char de triomphe ; ce qu'aucun particulier n'avoit obtenu depuis 600 ans. A ſa ſuite marchoit Gélimer, Roi des Vandales, vetu d'une robe de pourpre, avec les Princes de la famille Royale, & les plus diſtingués d'entre les Vandales, ſoit par leur naiſſance, ſoit par leur bonne mine. Derriere le char, on portoit en pompe des trones d'or maſſif, une immenſe quantité d'argent & de pierreries, les vaſes ſacrés que Titus avoit enlevés du Temple de Jéruſalem, & toutes les dépouilles que Genſeric avoit rapportées de Rome. Lorſque Gélimer fut arrivé au Cirque où Juſtinien étoit aſſis ſur un trône élevé, on lui ôta ſa robe de pourpre, & on l'obligea de ſe proſterner devant l'Empereur.

Le même Auteur rapporte que, dans un ſecond triomphe dont l'Empereur voulut honorer les ſervices & la fidélité de Beliſaire, il ordonna qu'il fut porté par quatre Eſclaves dans une

chaire incrustée d'ivoire, d'où il jettoit au peuple de grandes sommes d'argent, provenant de la portion du butin qui lui étoit revenue.

6°. Les Croisés, en 1204, s'emparent de Constantinople, & proclament Empereur des Grecs, Baudouin Comte de Flandres, qui fut solemnellement couronné le 23 Mai de la même année dans l'Eglise de Sainte-Sophie. Les François, depuis l'élection de ce Prince, furent les Maîtres de Constantinople jusqu'en 1261, que Michel Paléologue, Empereur & tuteur du jeune Empereur Lascaris, reprit cette ville par des intelligences secrettes. Mais le nouvel Empire ne fut que le fantôme du premier, & n'en eut pas à beaucoup près la puissance ni les ressources. Car les Princes Croisés affoiblirent extrêmement l'Empire d'Orient par la façon dont ils le conquirent, & les Grecs, en le reprenant, ne recouvrerent, pour ainsi dire, que le cadavre de l'ancien.

7°. C'est dans un bourg de la Bithynie, appellé *Soghut* ou *Sughut* (5)

---

(5) Les habitans de Soghut, en mémoire de la naissance d'Osman, jouissent de plusieurs exemptions & priviléges.

que naquit, en 1256, Oſman, ou Othman, fondateur de l'Empire Turc, nommé de ſon nom *Ottoman*. Il fut le premier Sultan de l'illuſtre race des Oſmanli qui régne à Conſtantinople. Les ſentimens ſont fort partagés ſur l'origine de ce Prince. La plupart des Ecrivains Turcs lui donnent une naiſſance illuſtrée par l'antiquité la plus haute où puiſſe remonter l'hiſtoire. Ils le font deſcendre en droite ligne & de mâle en mâle, ſans aucune interruption, de Japhet, troiſieme fils de Noé. Un grand nombre d'Auteurs Chrétiens, au contraire, le font ſortir d'une famille vile & abjecte, & le repréſentent encore comme un chef de brigands & d'aſſaſſins. Je ne diſcuterai point ces opinions différentes, que je crois également ſuſpectes de flatterie & d'animoſité. Je remarquerai ſeulement que les Hiſtoriens les plus accrédités, Mahométans & Chretiens, cités par le Prince Cantimir dans ſon *Hiſtoire de l'Empire Ottoman* (6), rapportent unani-

---

(6) Voyez la Préface du Livre. *Tom.* I. 1743.

mement l'origine d'Ofman à Soliman-Scha, fon ayeul, que tout le monde reconnoit pour le chef & la tige des Othmanides. Le même Cantimir ajoûte que les Turcs les plus fenfés & les plus inftruits avouent, fans aucune peine, que toute leur Hiftoire & celle des ancêtres d'Ofman, avant Soliman-Scha, fent la fable (7). Ce Soliman que l'on croit communément originaire du Kharifme (8), étoit Chef abfolu d'une Tribu de Turcs Oguzians (9), poffeffeur de la Principauté de Néra (10), & Souverain d'une province du

---

(7) *Ibid. pag.* 19.

(8) Kharifme ou Kouarezm, pays d'Afie fitué entre la mer Cafpienne & le fleuve Gihon ou *Oxus*, & compris aujourd'hui dans les États des Tartares Usbecks.

(9) Tribu célèbre autrefois chez les Mufulmans, & connue alors fous le nom de *Tribu Oguzianne*, ainfi nommée d'Ogus-khan, ancien Roi des Mogols, fon fondateur & petit-fils de Mogol-Khan, chef de l'ancienne & premiere Dynaftie des Empereurs Mogols. *Voyez la Bibliotheque Orientale de d'Herbelot, pag. 685.*

(10) Quelle eft cette ville de *Néra*? Je ne connois aucun Géographe qui en faffe men-

Royaume de Kharifme. qui lui avoit été confié à titre de Satrape ou de Gouverneur ; mais dont il ufurpa la fouveraineté peu de tems avant l'invafion de Gengis-Khan. Ce fut dans le cours de cette invafion, que Soliman, trop foible pour tenir tête aux armées nombreufes des Tartares Mogols, abandonna fa Patrie. Ce brave Kharifmien, avec fes enfans & la Tribu Oguziane qui l'avoient fuivi, fit pendant quelque tems avec des fuccès divers des incurfions, tantôt dans la Perfe, & tantôt dans l'Afie-Mineure. Il pouffa même fes dernieres conquêtes jufqu'à l'Euphrate ; mais il fe noya dans ce fleuve en 1219, pour avoir voulu témérairement le traverfer à cheval. Ertogrul, un de fes fils, qui fut reconnu pour le Chef des Oguzians, porta la guerre dans plufieurs contrées de la Natolie,

---

tion. Les hiftoriens qui en parlent fe réduifent à nous apprendre que cette Ville eft fituée près de la mer Cafpienne. Quelques-uns ajoûtent qu'elle fut prife & ruinée par les Tartares de la fuite de Gengis-Khan qui venoient de détruire la ville de Balch, & les hiftoriens Perfans confirment le fait.

& principalement dans la Bithynie, chez les Grecs, dont les domaines tenoient alors à ceux d'Aladin, Sultan d'Iconium, leur ennemi. Les expéditions d'Ertogrul dans ce pays le mirent à portée de ſe concilier la bienveillance du Sultan d'Iconium. Il lui envoya un Ambaſſadeur, pour lui demander ſa protection & lui offrir ſes ſervices. Aladin, informé du mérite & des belles actions du vaillant chef des Oguzians, s'empreſſa de l'attirer à ſa Cour dans la vue de ſe l'attacher. Il s'en ſervit avec le plus grand ſuccès contre les Tartares Mogols qui déſoloient ſes provinces; il le fit Généraliſſime de ſes armées, & lui confia le gouvernement de la Galatie, où, ſuivant quelques hiſtoriens, Ertogrul mourut en 1281, dans un âge très avancé. C'eſt de lui que naquit Oſman, premier Empereur des Turcs, appellés encore de ſon nom *Oſmanli*. Comme le régne de cet Empereur vous eſt très-connu, je ne m'y arrêterai point: je vous dirai ſeulement un mot de ſon élévation à l'Empire.

Après la mort d'Ertogrul, Oſman ſon fils, ayant ſuccedé à ſa faveur au-

près du Sultan d'Iconium, ſignala ſon zele pour ce Prince par des ſervices d'une telle importance, qu'Aladin lui donna toute ſa confiance, & le revêtit des premieres dignités de l'Empire. Rien ne ſe faiſoit à la Cour du Sultan que par ſes conſeils ; il ne ſembloit manquer au pouvoir d'Oſman que l'autorité ſouveraine, pour laquelle il eut la prudence de marquer le plus grand éloignement pendant près de vingt-ans qu'il fut attaché au ſervice d'Aladin. Mais le Sultan d'Iconium étant mort, ſans laiſſer d'enfans, l'ambitieux Oſman profita de l'occaſion pour exécuter le deſſein qu'il méditoit depuis longtems. Il voulut immortaliſer ſa mémoire par l'établiſſement d'une Monarchie qui portât ſon nom. Dans cette vue, après la mort du Sultan, il convoqua les grands de l'Empire, pour partager avec eux la ſucceſſion d'Aladin. Preſque toute la Bithynie, avec quelques contrées limitrophes, lui echut en partage. Ce domaine, qu'il réunit à ceux dont il avoit hérité de ſon pere, l'ayant mis en état de faire la loi, non-ſeulement aux grands du Royaume d'Iconium, mais encore à tous les Prin-

ces de l'Asie-Mineure, il se fit reconnoitre Sultan des Turcs, & établit en 1300 le Siége de son Empire à Yegni chehir (11), petite ville de la Bithynie. Après un régne d'environ 26 ans, il mourut âgé de 69 (12). Osman étendit beaucoup ses Etats par de nouvelles conquêtes. La liberté de religion, qu'il laissoit aux Peuples réduits sous sa domination, contribua sans doute beaucoup à l'accroissement de sa nouvelle Monarchie. Il fut grand & heureux dans toutes ses entreprises; il établit

---

(11) Nommée anciennement *Neapolis*, suivant le Prince Cantimir. Elle est éloignée de Burse d'environ 10 lieues & située entre cette ville & Nyssée dans une vaste plaine qui s'étend depuis le pied du Mont Olympe jusques vers l'embouchure du fleuve Sacharia, autrefois *Sangar*.

(12) Le plus grand nombre des historiens rapporte qu'Osman mourut à Burse, & lui attribue la prise de cette ville. Mais c'est une méprise que le Prince Cantimir a bien relevée, en prouvant que ce fut le Sultan Orchan, fils & successeur d'Osman, qui se rendit maître de Burse peu de jours avant la mort de son pere, & qui le premier y transféra le siége Impérial. *Hist. de l'Emp. Ottoman. T. p.* 58-84.

pour la garde de ſa perſonne, & pour contenir ſes peuples dans le devoir, une Milice compoſée de l'élite de ſes troupes, qui, ſous le régne d'Amurath premier, ſon petit-fils, prit le nom de *Janiſſaires de la Porte.* La plupart des hiſtoriens Orientaux lui attribuent toutes les qualités qui concourent à former un grand Prince; ils célébrent ſurtout ſa bonté, & c'eſt pour en perpétuer la mémoire, que les Turcs ne manquent jamais au couronnement de leurs Empereurs, de leur ſouhaiter la bonté d'Oſman.

8°. Un des plus grands coups de la fortune, & des plus étonnans ſpectacles que l'Hiſtoire de l'Orient nous préſente, eſt la mémorable victoire remportée près de la ville de Burſe ou Pruſe en 1401 par Tamerlan ſur l'arrogant & fier Sultan Bajazet, ſurnommé *le foudre.* Les Annales Turques, rédigées à Conſtantinople par le Prince Cantimir, nous apprennent que ces deux Conquérans, à la tête des plus nombreuſes armées que l'Aſie eut vûes depuis Xercès (13), ſe rencontrerent dans les

(13) L'armée de Tamerlan étoit compo-

plaines de Burſe, & que ce fut aux environs de cette ville (capitale de la Bithynie), que Tamerlan, après le combat le plus opiniâtre, mit en déroute l'armée de Bajazet qui fut lui-même amené captif aux pieds de ſon vainqueur (14). Les mêmes Annales portent que Tamerlan, avant de combattre Bajazet, étoit reſté pluſieurs jours campé avec toute ſon armée près de la ville d'Yegnichehir, & que ce Roi Tartare, immédiatement après la bataille, entra triomphant dans la Ville de Burſe. Cependant les hiſtoriens qui ont parlé de cette fameuſe bataille, ſoit Perſans, ſoit Arabes, ſoit Chrétiens Occidentaux, ne s'accordent point ſur le lieu où elle s'eſt donnée. Les uns prétendent que ce fut dans la Méſopotamie ſur les bords de l'Euphrate; d'autres dans la Galatie aux environs de la ville d'Ancyre, éloignée de Burſe

ſée de 7 à 800 mille combattans, & Bajazet lui en oppoſa 550 mille.

(14) L'action fut ſi chaude & ſi meurtriere, que les Tartares y perdirent 200 mille hommes, & les Turcs 140 mille.

d'environ 70 lieues. Comme la diversité de leurs opinions donne lieu de croire que la plupart de ces historiens ont écrit d'après des Mémoires peu sûrs, j'ai crû devoir m'en tenir à la tradition des Annalistes Turcs, qui ne varient point sur le fait ni sur ses circonstances. Leur témoignage est d'autant moins suspect de partialité, qu'ils rapportent de très-bonne foi ce qu'il y a de plus humiliant pour leur Nation dans la défaite de Bajazet. Je puis encore vous citer, comme autorités d'un grand poids, celles de Mauro Cordato & de Petis de la Croix le pere (15), qui tous deux ont suivi le sentiment de ces Annalistes. L'autorité de Petis le pere, m'a paru préférable à celle de son fils, traducteur de *l'Histoire de Tamerlan écrite en langue Persienne par Chereffedin Ali*, tant parce que le premier, c'est à dire, le pere, est conforme aux historiens Nationaux, toujours mieux instruits que les étrangers, que parce que Petis de la

---

(15) Dans son *Etat de l'Empire Ottoman* qu'il a traduit d'après un Solitaire Turc. *Paris, 1695. 2e. Part.*

Croix

Croix, le pere étoit beaucoup plus versé que son fils dans l'histoire & dans les langues Orientales (17). Quant à l'événement en lui-même, ce qui m'en frappe le plus, est ce trait de générosité de Tamerlan, que l'on n'attendroit guere d'un Scythe farouche qui traita si mal son captif. Après avoir joui pendant quelques jours de sa victoire, il fit venir, dans la ville de Burse, un des fils de Bajazet appellé *Musa* ou Moyse, & lui dit : *Reçois l'héritage de ton pere ; une ame Royale sçait également conquérir des Royaumes & les rendre.* Il fit ensuite reconnoitre le jeune Prince pour Sultant d'Asie. Est-ce par magnanimité, par pure grandeur, ou par politique que le vainqueur de Bajazet en usa si généreusement avec le fils de son captif ? C'est une question que je vous laisse à décider, si vous en avez le loi-

(17) Il avoit fait sept voyages en Turquie & le long séjour qu'il y avoit fait pour le service du Roi (Louis XIV), l'avoit mis à portée d'être bien instruit. Mauro Cordato dont il a suivi les mémoires, étoit interpret de la Porte.

ſir ; mon objet n'eſt ici que de rapporter les faits, ſans vouloir les juger.

9°. La deſtruction des armées Turques par Tamerlan, à la bataille de Burſe, & , peu de tems après cette bataille, la guerre civile allumée entre les fils de Bajazet (18), qui ſe diſputent le Trône de leur pere, réduiſent la Monarchie Ottomane à la derniere

---

(18) Bajazet avoit quatre fils, Muſtapha, Soliman, Muſa, & Mahomet. Le premier périt dans la bataille contre Tamerlan. Soliman & Muſa ou Moyſe ſe diſputerent, pendant dix à onze ans, la ſucceſſion de leur pere. La guerre que l'ambition de régner ſeul alluma entre eux déchira l'Empire juſqu'en 1413, que Mahomet, frere puiné des deux Princes compétiteurs, leur ayant ſurvécu, ſe fit reconnoitre Empereur des Turcs en Europe & en Aſie, & prit le nom de Mahomet premier. Les Turcs donnent le nom d'*Interregne* à l'eſpace de tems écoulé depuis la défaite de Bajazet juſqu'au couronnement de Mahomet. Ils ne mettent point au rang de leurs Empereurs Soliman ni Muſa, parceque ces deux Princes n'ont point poſſédé l'Empire en entier, l'un n'ayant régné qu'en Aſie & l'autre en Europe. Ils regardent donc Mahomet premier comme le ſucceſſeur immédiat de Bajazet, ſon pere.

extrémité. Mais lorſque tout ſemble conſpirer à ſa ruine, on eſt étonné de voir cet Empire ſe relever tout-à-coup & s'agrandir encore ſous les régnes de Mahomet premier vers l'an 1413, & d'Amurat ſecond, ſon ſucceſſeur en 1421. On voit après cela Mahomet ſecond, fils d'Amurat, élever la Monarchie Ottomane au plus haut degré de gloire & de puiſſance. Tous ſes pas ſont marqués par des conquêtes; il met fin à l'Empire Grec, par la priſe de Conſtantinople qu'il emporte d'aſſaut en 1453, & il y transfere auſſi-tôt le ſiége de l'Empire Ottoman, après avoir fait élever le croiſſant ſur l'Egliſe de Sainte-Sophie. Si les Grecs avoient ſçu profiter des temps de trouble & des circonſtances de la guerre civile, dont je viens de parler, ils auroient pu prévenir ce déſaſtre, & ne gémiroient point aujourd'hui ſous les fers de leurs vainqueurs. Mais aveuglés par le fanatiſme qui leur fermoit les yeux ſur les progrès d'une puiſſance conjurée contre le nom Chrétien, ils continuoient de ſe déchirer par de vaines diſputes, par des queſtions de controverſe, éternel ſujet de diſſenſion, de diſcorde; & la rui-

ne de leur Empire, préparée par leurs divisions, est ainsi devenue le plus solide fondement de l'Empire Turc.

Voilà, mon cher ami, un léger crayon des grandes scenes dont les contrées que vous avez sous les yeux ont été le théâtre, & nous rappellent le souvenir. Si vous voulez tirer de ces faits quelques moralités relatives au local de votre promenade, retracez-vous ces tems malheureux, ou l'Empire d'Orient étoit en proie aux révoltes, aux séditions, aux tyrans qui le déchiroient pour s'en emparer. Voyez son instabilité, jusqu'à l'époque où l'Empire Grec devient la conquête de cette Nation belliqueuse. Considerez combien de fois la puissance Ottomane à fait trembler l'Europe & l'Asie ; comment, malgré tous les revers qu'elle éprouva dans le dernier siécle & au commencement de celui-ci, elle s'est encore soutenue glorieusement dans la derniere guerre, qui lui fut faite inopinément, & qui a été terminée à son avantage par le traité de paix conclu à Belgrade, sous la garantie & par la médiation de la France (19).

---

(19) Voyez *l'Histoire des Négociations pour*

Vous avez vû, comme moi, à l'occasion de cette guerre, à laquelle la Porte n'étoit point préparée, les ressources de cet Empire, son activité, sa persévérance, & surtout les succès de sa principale armée commandée par le Grand-Visir en personne. Je pense donc que ce même Empire, quoique déchu de sa premiere splendeur, n'a besoin que de sçavoir bien dispenser ses forces, & qu'il n'a presque à redouter que l'indiscipline & la mutinerie de ses troupes.

Mais, tandis qu'occupé de ces réflexions vous continuez votre promenade des Tombeaux, le soleil achève sa course. Déjà les objets éloignés, qui fixoient vos premiers regards, sont dans l'ombre ; & la pleine lune qui se léve sur les monts de Chrysopolis (20) éclaire de sa douce lumiere cette innombrable quantité de monumens funéraires, répandus autour de Scutari. Je me transf-

---

la Paix conclue à Belgrade le 18 Septembre 1739, par M. l'Abbé Laugier. Paris 1768, in-12.

(20) Ville d'Or. C'est l'ancien nom de Scutari.

porte en esprit parmi ces Tombeaux. La description que vous en faites excite en moi cet intérêt naturel, & ces sentimens pathétiques que vous sçavez si bien peindre. Si vous jugez à propos d'y joindre le tableau dont je viens de crayonner un foible dessin, il pourra réveiller encore une foule d'idées intéressantes, dont je connois déjà le prix par le plaisir qu'elles m'ont fait éprouver.

Ma eccomi sbrigato dal impegno mio verso di lei ; e altro non mi resta che di terminar questa lunghissima carta, pregando V. S. mio signore, di credermi di cuore ed anima tutto suo, &c. &c.

A Paris le 4 Décembre 1759.



LETTRE

de l'Auteur à ses enfans.

C'EST principalement pour vous, mes Enfans ; c'eſt pour votre inſtruction que j'ai raſſemblé les différentes Lettres que j'ai écrites de Conſtantinople, d'Andrinople, & de Smyrne, ſur les mœurs & les coutumes des Grecs. Je dois vous laiſſer tout ce que j'ai pû faire d'acquiſitions, de quelque nature qu'elles ſoient, & je deſire de vous rendre celles que j'ai faites, dans mes lectures ou dans mes obſervations, auſſi utiles que les autres

Deſtinés à voyager, comme moi, dans le Levant, ou dans le Nord, vous trouverez le Journal de mes voyages ; vous profiterez de mes remarques, & vous y joindrés les vôtres. Si nous corrigeons quelquefois ceux qui nous ont précédez, nous jouiſſons plus ſouvent de leur travail, & de ce qu'ils ont fait avant nous.

Dans vos lectures, & dans vos voyages, attachez-vous à étudier les hommes ; vous ſerez toujours avec eux les plus forts, lorſque vous les connoitrez bien. C'eſt alors qu'en vous examinant vous-mêmes, & en vous comparant aux autres, vous ſerez plus portés à acquérir ce que vous trouverez vous manquer, à ſupporter dans les autres les défauts qu'on ſupportera dans vous-mêmes, & à pardonner les imperfections d'autrui, pour mériter l'indulgence dont vous aurez beſoin pour les vôtres.

J'ai ramaſſé mes Notes ſur les Grecs, en liſant les anciens Auteurs, en conſidérant attentivement les hommes avec leſquels j'étois obligé de vivre. Je n'aurois pas entrepris de faire le parallèle des Grecs modernes avec les anciens, ſi je n'avois trouvé parmi eux que des uſages communs à d'autres Nations. Ce ne ſont pas quelques parties de détail, quelques traits peu intéreſſans qui établiſſent une reſſemblance exacte, c'eſt l'enſemble qui décide, & qu'on doit conſulter.

Lorſque vous lirez dans Virgile les

tableau naïf de l'âne (21) qui vient chargé des fruits de la campagne, & y retourne avec les provisions de la ville, vous direz d'abord : *c'est ce qu'on voit tous les jours dans notre pays :* mais ce foible trait, joint à quelques autres de même espèce, ne prouveroit pas que nous avons retenu ces usages des anciens Romains nos alliés.

Je l'ai déjà dit : on a trop méprisé les Grecs d'aujourd'hui, parce qu'on ne les a pas assez étudiés. La vieillesse qu'on respecte dans les villes & les anciens monumens, seroit-elle moins respectable dans une nation entiere, dans des hommes enfin que les rides mêmes de la caducité ne défigurent jamais, au point de les rendre méconnoissables ?

Reverere gloriam veterum, disoit Pline le jeune à son ami qui alloit en Grèce, *& hanc ipsam senectutem, quæ in homine venerabilis, in urbibus sacra est* (22.) Méfiez-vous de certains voyageurs ; tous n'ont pas vû les Grecs du même

(21) *Sæpè oleo tardi costas agitator aselli,*
Vilibus aut onerat pomis, lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis urbe reportat.
Virg. Georg. L. V. 291.

(22) *Lib. 8. Ep. 24.*

œil ; Madame de Montagut, dont on a publié les lettres (23), & à laquelle nous devons les premiers & les heureux essais de l'Inoculation ; que vous connoissez par votre propre expérience, pour avoir lû Homere, & les anciens Poëtes, n'a pu s'empêcher, en voyant les fêtes & les danses des Grecs, de les comparer, comme moi, aux anciennes : elle a paru exagérer ce qu'elle voyoit, sous un gouvernement qui permettoit la plus grande liberté, & même la licence. Tournefort (24), occupé de son objet principal, a jetté en passant un coup-d'œil sur le gros de la nation, & s'est borné à ramasser des détails qu'on lui a dictés. Les Missionnaires (25) n'ont considéré les Grecs que par rapport à la religion sur laquelle ils vouloient les instruire. M. Portor (26),

---

(23) Lettres sur le Levant de Milady Montagut.

(24) Relation d'un Voyage du Levant fait par Ordre du Roi par M. Tournefort.

(25) Nouveaux Mémoires des Missions du Levant.

(26) Observations sur les Mœurs, les Loix, la Religion & le Gouvernement des Turcs par M. P.

Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople les a connus, jugés, & définis.

J'ai parlé de l'amour des Grecs pour la Patrie, & je voudrois qu'on m'expliquât pourquoi chez les Grecs Inſulaires, cet amour eſt toujours plus fort, plus décidé que chez les autres : ſeroit-ce parce que l'Inſulaire,accoutumé à ſe regarder comme iſolé, & dans un petit monde à part dont il a ſeul la plus grande idée, y eſt plus libre, plus indépendant, & conſerve plus fidèlement ſes mœurs, & les uſages qui le diſtinguent? Les Maltois éprouvent toute la force de cet attachement, & quelques avantages qu'ils trouvent dans un pays étranger, ils ne ſouhaitent que de vivre & mourir dans leur pays natal.

Etudions les hommes pour les comparer& à ce qu'ils ont été,&à ce qu'on nous en a dit.Je n'ai pas cherchéCarthage ſur les ruines où Marius s'étoit aſſis fierement, pour comparer ſa diſgrace à la deſtruction de la rivale de Rome ; mais voyant, dans mon ſéjour à Tunis, les barbares ſucceſſeurs des Chartaginois, j'ai été frappé du caractere qui les diſtingue de tous les autres Barbareſques.

On voit qu'ils occupent la place de ce peuple commerçant & navigateur, qui ne devient riche & puiſſant qu'en couvrant la mer de ſes vaiſſeaux.

Les Tuniciens ſont les ſeuls peuples de Barbarie qui ſoient en effet commercans ; ils ont chez eux des manufactures, dont nos meilleurs ouvriers en ce genre s'efforcent d'imiter le travail. Ils vont vendre eux-mêmes leurs marchandiſes en Turquie ; leurs caravanes vont au fond de l'Afrique, tandis que leur navigation porte leur commerce en Egypte, & dans le Levant. Enfin plus négocians que corſaires, ils ont retenu, comme par ſucceſſion, cet eſprit de commerce, qui a ſurvécu au génie guerrier de l'ancienne Carthage.

Pour écrire, & pour avoir le droit d'inſtruire les autres, ce n'eſt pas aſſez d'avoir vû les hommes : il faut encore avoir lû ce qui a été écrit par ceux qui nous ont précédés ; il faut ajoûter de nouvelles obſervations, aux obſervations déjà faites, & ſavoir diſtinguer ce que l'on ajoûte de ce qu'on ne fait que répéter ; on ne s'inſtruit pas autrement. Excepté même les ſciences ſpéculatives, qui n'exigent que de l'étude &

de la mèditation, les autres connoiſſances ſont imparfaites, lorſqu'elles n'ont été acquiſes que dans le cabinet.

Térence diſoit :

Nullum eſt jam dictum, quod non dictum ſit priùs.
Eunuch. in Prolog.

Que n'a-t-on pas dit de nouveau depuis Térence ? L'homme, borné, n'épuiſe jamais le ſujet qu'il traite ; il ne voit jamais tout dans l'objet qu'il étudie avec la plus grande attention, & ce que l'un n'a pas vû, n'échappe pas à un autre. Il en eſt de même des remarques, des citations, des rapports. Ainſi mes lettres ne vous diſpenſeront pas d'étudier encore les Grecs anciens & modernes, & vous ajoûterez de nouvelles Notes à celles que j'avois faites pour mon amuſement & mon inſtruction.

Vous avez, par exemple, été frappés de la danſe Grecque de Théſée : en la conſidérant avec attention, vous obſerverez que l'air qui va d'abord lentement, lorſqu'Ariane parcourt, comme en tâtonnant, les premieres routes du labyrinthe, devient enſuite fort vif ; & qu'à la fin ſon mouvement égale

le *Preſto* le plus animé : c'eſt-à-dire que, quand Ariane ſort du labyrinthe en montrant ſon cordon d'un air triomphant, elle double & précipite ſes pas, à quoi répond la vivacité de l'air, pour exprimer la fuite d'Ariane & de Théſée ; ce qui fait tableau.

Vous vous rappellerez auſſi ce que j'ai dit ſur l'ancienne coutume Grecque & Romaine, de porter ſon argent dans ſa ceinture, en liſant ce précepte de l'Evangile : *Nolite poſſidere aurum, neque argentum, neque pecuniam in zonis veſtris* (27).

Vous obſerverez que je n'ai pas parlé du goût que les Grecs ont toujours pour l'Epigramme & la Satyre : c'étoit leur ancien défaut. Vous lirez dans Tacite, & dans le beau diſcours au Sénat de Cremutius Cordus, ann. 4. *Non attingo Græcos, quorum non modò libertas, etiam, libido impunita ; aut ſi quis advertit, dictis dicta ultus eſt.*

Vous ne lirez pas Oppien, ſans deſirer que j'euſſe ajoûté à la deſcription que fait Claudien de la fille de Cérès,

---

(27) *St. Matth. Chap. X. V. 9.*

qui se pare & se couronne de fleurs, celle du Poëte Grec.

» C'est ainsi qu'une jeune Bergere, » dans un beau jour du Printems, par- » court les vallons & les montagnes, » pour chercher les fleurs nouvelles. » Elle s'éloigne de sa demeure, sans y » prendre garde, elle s'éloigne encore » plus, attirée par la douce odeur de la » violette; elle sourit avec joie à tou- » tes les fleurs qu'elle cueille; elle n'en » a jamais assez: elle s'égare même pour » en avoir encore, *erratque inexplebilis*. » Elle en couronne sa tête, & revient » enfin en chantant à la cabane cham- » pêtre, où sa mere impatiente l'at- » tend (28)».

Lorsque vous lirez sur les bords de la Mer Noire le Poëme de la Pêche de cet Auteur, vous vous arrêterez à cette autre comparaison si vraie, si naïve, & si touchante, qui vous rappellera les loix que la Nature a dictées, & qu'on ne retrouve que dans les cœurs excellens, vous l'écrirez de votre main, à côté de ce que j'ai rapporté d'Homere sur la piété filiale.

(28) *Opp. de Ven. L. 4. v. 366. &c.*

» Un enfant, dit Oppien, rend à son » pere les soins qu'il en a reçus dans » ses jeunes années, en le soignant à » son tour, en le défendant, en lui don- » nant la main, lorsque l'âge affoiblit » la vue & les forces de ce vieillard : » heureux sans doute & bien satisfait » de trouver dans son vertueux fils, la » joie, le soutien, l'appui de sa vieil- » lesse (29) ».

Vous remarquerez encore, au sujet des Danses Grecques, & de l'opinion que les anciens avoient de cet exercice, un trait que j'aurois dû citer à cette occasion, & que vous lirez dans la vie de Platon par M. Dacier.

Aristide & Platon étant invités à un grand repas chez Denis le Tyran, il voulut les faire danser, & leur fit donner pour cela des robes de pourpre. Platon refusa la sienne en disant qu'il auroit honte de danser, comme une femme ; mais Aristide en prit une & dansa, parce que jamais femme, dit-il, n'avoit été déshonorée, pour avoir dansé.

---

(29) *Opp. de Pise, L. 5. v. 85, &c.*

Si vous avez le bonheur d'entrer, comme moi, dans les jardins du grand Serrail, où je fus introduit avec les ouvriers François qui devoient accompagner les magnifiques préſens que l'Ambaſſadeur Turc, *Saïde Pacha*, rapportoit de France au grand Seigneur, vous verrez au loin, dans de vaſtes jardins, un Obéliſque que je n'eus pas le tems de deſſiner, au bas duquel on lit cette inſcription.

THEODOSIO MAGNO

OB

GOTHOS DEVICTOS.

Ce monument fut ſans doute érigé en l'honneur de l'Empereur Théodoſe, en l'année 382, lorſque les chefs des Goths, ſoumis par ce Prince, vinrent à Conſtantinople ſe proſterner aux pieds du vainqueur, lui demander grace, & lui prêter ſerment de fidélité, l'Empereur leur ayant permis de s'établir dans la Thrace & dans la Myſie (26).

---

(26) Hiſtoire du bas Empire. *T.* 5. *L.* 11.

Je reviens ſur ce que j'ai dit des uſages ſinguliers de l'Iſle de Mételin. J'avois prié M. de Peyſſonel, Conſul de France à Smyrne, de les vérifier, & voici ce qu'il m'en écrit.

» Il y a dans cette Iſle un village » appellé *Catotrito*, dans lequel on fait » à un étranger qui arrive la propoſi- » tion de ſe marier, avec la formule » ſuivante : *Anthropos iſſe? paudreſſon*; » ce qui ſignifie, *Es-tu homme? marie-* » *toi*. C'eſt tout ce qu'on a conſervé » de l'ancien uſage ».

» Au reſte, il eſt vrai que les ancien- » nes loix de l'Iſle attribuent en en- » tier l'héritage du pere & de la mere » à la fille ainée, ſans que les garçons » puiſſent y avoir la moindre part. Les » habitans de l'Iſle ſuivent fidélement » cette loi, quand les Officiers Turcs » qui commandent ne les contraignent » pas d'adopter l'ordre de ſucceſſion » établi par l'Alcoran ».

Lors qu'il s'agit de faits ſinguliers, & ſurtout déſavantageux pour ceux qu'ils regardent, on ne ſauroit trop vérifier les témoignages qu'on rapporte, ſi l'on eſt à portée de le faire, pour effacer, des relations de certains voya-

geurs, ce que ſouvent leur ſeule imagination leur a fait ajoûter aux objets qui les ont frappés, ſoit pour les défigurer, ſoit pour ſes embellir.

Je vous le répete, mes Enfans : je n'ai pas tout vû, ni tout approfondi; mes occupations ne m'en ont pas donné le tems. Mais les plus foibles recherches ne feront ſûrement pas inutiles à ceux qui viendront après moi, & qui voudront étudier ou même traiter une matiere que je n'ai pu qu'effleurer.

Vous mêmes, en revenant ſur mes pas, vous trouverez bien des rapports, & beaucoup d'uſages anciens qui me ſont échappés, ou dont je n'ai rien dit.

Ainſi vous remarquerez les occaſions, où les matelots Grecs couronnent de fleurs, ſuivant l'ancien uſage, les pouppes élevées de leurs bâtimens (27).

Vous remarquerez auſſi parmi les Grecs, plus que dans aucun autre pays, l'affinité, les liaiſons qui ſe forment,

---

(27) *Jam portum tetigêre carinæ,*
Puppibus & læti nautæ impoſuêre coronas.
Virg. Georg. Lib. 1. v. 304.

entre voiſins. Ce nom eſt ſacré chez les Grecs ; ils le prononcent affectueuſement (28), & toujours par préférence au nom propre. Une femme Grecque, en voyant ſa voiſine, ne manquera pas de lui dire : *Je vous ſalue, ma chere voiſine* (29). Le voiſin eſt regardé comme le parent le plus proche, & comme le meilleur ami ; il eſt le premier invité, & il eſt conſulté dans les occaſions. Voyez comment Terence, le Peintre fidéle des mœurs Grecques, nous en repréſente la douceur, & l'heureuſe ſimplicité (30) !

Lorſque vous entendrez ce Dialogue vif & animé, dont j'ai parlé dans ma

---

[28] On lit dans Plutarque qu'un Athénien, voulant vendre une maiſon, fit publier qu'elle avoit de bons voiſins.

(30) *Tamen vel virtus tua me, vel vicinitas, quod ego in propinquâ parte amicitiæ puto, fecit, ut te audacter moneam & familiariter.*

Ter. Heautont. Act. 1. Sc, 1. v. 4.

Monere oportet me hunc vicinum Phæniam, ad cœnam ut veniat. id. Sc. 2. v. 3.

huitieme lettre, vous croirez que M. l'Abbé Arnaud, en assurant que les Grecs font danser leurs mots cadencés (31), a entendu, comme moi, converser les Grecs. En effet, lorsqu'ils racontent, c'est dans l'action même qu'on les voit, & notre récitatif de musique leur paroitroit à la glace.

Vous boirez du vin doux de Samos, de Santorin, & de Smyrne; vous y reconnoitrez la douceur du miel, & vous vous souviendrez que les Anciens, & même les Romains, aimoient beaucoup ce mélange (32).

En examinant la grande statue Grecque de la Prêtresse, que j'ai placée au milieu de mes pins à la campagne, vous verrez que le voile ancien étoit bordé d'une frange, comme celui qu'on porte aujourd'hui l'est d'un tissu d'or.

---

(31) Mémoires de l'Académie des Inscriptions. *T.* 32. *p.* 432.

(32) *Dulcia vina premes, nec tantùm dulcia quantùm*
Et liquida, & durum Bacchi domitura vaporem.
Georg. L. 4. v. 101.

Aufidius forti miscebat mella Falerno.
Horat. L. 2. Sat. 4, v. 24.

Vous obſerverez, au détroit des Dardanelles, que Virgile l'appelle : *Oſtriferi fauces Abydi* (33). Il eſt vrai qu'il y a beaucoup d'huîtres ſur cette côte ; mais les meilleures que je connoiſſe, ſe trouvent à Oxia, écueil voiſin des Iſles des Princes, qui ne ſont pas éloignées de Conſtantinople

Voulez-vous bien connoître les hommes, avec leſquels vous ſerez obligés de vivre en pays étrangers ? Voulez-vous leur plaire & en être recherchés ? apprenez leur langue. Celle des Grecs ne vous ſera pas inutile, & vous ne la parlerez bien qu'avec eux. Les Romains voyageoient en Grèce, pour ſe perfectionner & s'inſtruire ; la bonne éducation, chez eux, exigeoit la connoiſſance de la langue Grecque.

Auſſi le fameux Marius qui ne connoiſſoit que la guerre, diſoit-il : » Je » n'ai pas appris la langue Grecque ;

---

(33) *Georg. Lib. 1. v. 208.*
Oſtrea Circæis, Miſeno oriuntur echini.
Hor. id.
Oſtrea Tarentina & Lucrina optima.
Gell. L. 7. cap. 16. Senec. Ep. 79.

» mais j'ai appris à combattre & à vain-
» cre les ennemis de la République,
» & à ne rien craindre que la honte
» d'une mauvaiſe réputation : *nihil me-*
» *tuere, niſi turpem famam* (34).

Apprenez le Grec à Paris, mais apprenez des Grecs eux-mêmes à le prononcer. Je ne conçois pas comment leur prononciation, infiniment plus douce que la nôtre, & qui leur a été tranſmiſe par une tradition non interrompue, avec tant d'autres uſages, ne nous a pas ſervi de régle, & n'a pas terminé les diſputes élevées à ce ſujet entre les Helleniſtes.

Je n'entends certainement pas que vous appreniez du peuple, & des Grecs des Iſles, à prononcer comme eux ; ce ſeroit vous dire que le Grec vulgaire eſt la langue Grecque qu'il faut étudier. Mais conſultez les hommes éclairés de cette Nation, ceux qui ont reçu de l'éducation, & qui ſe diſtinguent par leur langage, comme par leur naiſſance ; allez ſurtout dans leurs Egliſes ; écoutez comment les jeunes gens ré-

---

(34) *Sall. Bell. Jugurth.*

citent & prononcent les verſets Grecs des livres ſacrés. Vous avouerez que dans ces livres, comme dans leurs Temples, la pureté de l'ancienne langue, & l'ancienne prononciation, ſe ſont également conſervées.

Entrez dans une de ces Egliſes, vous n'y verrez qu'un ſeul autel, & dans le Sanctuaire, un ſeul Prêtre ; les Chantres ſont des deux côtés ; après eux, viennent les hommes ; les femmes ſont à part, & ſéparées des filles ; les enfans ſont ſous les yeux de leurs parents ; tous prient debout, & ne ſe mettent à genoux qu'aux fêtes de la Pentecôte. Un profond ſilence régne dans le Temple ; deux jeunes enfans récitent alternativement à voix haute, les verſets que les Choriſtes répetent en chantant: point d'orgues ni d'inſtrumens qui détournent l'attention ; on prononce nettement, ſans enflure, ſans couper ni diminuer les ſyllabes, & c'eſt-là véritablement que cette prononciation exacte & vraie, qui fait en Italie le principal mérite du récitatif de l'Opéra, que nos oreilles Francoiſes ne ſauroient gouter, ſe conſerve & s'imprime dans la mémoire de ceux qui

l'entendent

l'écoutent. C'est-là aussi que le Grec ignorant qui ne sait pas lire, à force d'entendre, vient à bout de répéter fidèlement, & de bien prononcer tout ce qu'il peut retenir de l'Ecriture-Sainte (13).

Le plus fort argument en faveur de la prononciation des Grecs modernes, c'est que toutes les Eglises répandues en Asie, en Europe, & dans la Grèce, ne varient pas plus à cet égard que sur les rites & les cérémonies qu'elles ont également conservés. Les Perses, les Romains, & les Turcs ont bien pu subjuguer les Grecs, leur enlever leur pays, leur faire perdre leur liberté & leur Gouvernement, détruire leurs monumens, & s'emparer de leurs principaux Temples; mais ils n'ont pu les contraindre à changer de langage, ni de religion. C'est dans l'asyle de cette religion & de l'ancien culte, que la langue Grecque, avec son ancienne prononciation, est gardée comme un dépot sacré.

Les Grecs sont tellement attachés à

[13] *Stanisl. Velasti. Diss. pag. 27.*

leur langue, qu'un Evêque Grec, étant venu à Scio, excommunioit les Prêtres Latins, non pas tant parce qu'ils ne reconnoiſſoient que le Pape pour Chef de l'Egliſe, que parce qu'ils ne ſe ſervoient pas de la langue Grecque pour le ſervice divin (14).

Nous n'apprenons nous-mêmes cette langue que dans les ouvrages des Anciens, qui ſont parvenus juſqu'à nous. Ainſi nous avons pu vicier & changer leur prononciation ; au lieu que les Grecs ont reçu ſucceſſivement de pere en fils la langue de Démoſthène & de Platon, avec la maniere de la prononcer.

Il n'eſt donc pas douteux que les Grecs prononçent l'ῆτα & l'ἰῶτα η, ει υ, comme l'*ita*, ou l'*i* Latin ; que, puiſque ζῷ *vivat*, ſe prononce ζι, comme ζῇ, *vivit*, la différence des mots confondus par le même ſon n'étant exprimée que par la maniere différente de les écrire & par les accens, nous devons prononcer comme eux. Pour juſtifier la conformité de l'ancienne prononciation avec celle des Grecs mo-

---

[14] *Vel. Diſſ. pag.* 26.

dernes, on ne manque pas d'exemples. Car d'abord à l'égard du B, que les Grecs modernes prononcent toujours comme V consonne, les Médailles anciennes des villes où on lit NEPBA pour *Nerva*, BHPOC pour *Verus*, BAAEPIANOC pour *Valerianus*, &c. déposent en faveur de leur prononciation.

Mais, pour sçavoir absolument à quoi vous en tenir sur l'ancienne & la nouvelle prononciation du Grec, lisez la savante Dissertation du P. *Valasti* de Scio, & ce qu'il raconte de Démosthène au chapitre 2. de la quatrième partie de son ouvrage. Cet Auteur a traité ce sujet à fond, & il ne laisse rien à desirer sur un point qui a si longtems partagé les savans, lorsqu'il n'étoit donné de l'être, qu'à ceux qui sçavoient le Grec & le Latin.

Vous lirez avec plus de fruit cet ouvrage en Grèce, & peut-être avec autant de plaisir que vous en aurez à y lire les Voyageurs & les Auteurs anciens. Vous serez encore charmés de vous rappeller les hommes célèbres dans le pays où ils ont vécu, & de dire, au Cap Jannissaire :

Hic est Sigeia tellus.

Mais quand vous ſerez ſur les bords du canal qui ſépare l'Europe & l'Aſie, ou dans la forêt de Belgrade; ou qu'en ſortant de Péra, vous vous aſſeoirez ſur les marches du Cimetiere des Arméniens & des Grecs, j'aime à me flatter, mes chers Enfans; que vous direz avec le même plaiſir, & avec le ſentiment que j'éprouve en parlant de vous: *C'eſt ici que mon Pere, ſeul avec un livre, ou accompagné d'un ami, a paſſé les plus doux momens de ſa jeuneſſe.*

Pour moi, en vous voyant partir, je vous adreſſerai les adieux que Tibulle fait à ſon cher Meſſala:

bitis Ægeas, ſine me, Meſſala, per undas, &c.

FIN.





